

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

ŒUVRES
DE SCHILLER

III

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

THÉÂTRE
DE SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AD. REGNIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME DEUXIÈME



AVA 1852 3

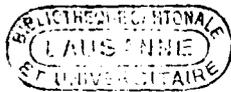
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{IE}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77



1869



DON CARLOS

INFANT D'ESPAGNE

POÈME DRAMATIQUE

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
ÉLISABETH DE VALOIS, sa femme.
DON CARLOS, prince royal.
ALEXANDRE FARNÈSE, prince de Parme, neveu du roi.
L'INFANTE CLAIRE-EUGÉNIE, enfant de trois ans.
LA DUCHESSE D'OLIVAREZ, grande maîtresse de la cour.
LA MARQUISE DE MONDÉCAR, }
LA PRINCESSE D'ÉBOLI, } dames de la reine.
LA COMTESSE FUENTES, }
LE MARQUIS DE POSA, chevalier de Malte, }
LE DUC D'ALBE, }
LE COMTE DE LERME, commandant de la }
garde du corps, } grands d'Espagne.
LE DUC DE FÉRIA, chevalier de la Toison d'or, }
LE DUC DE MÉDINA SIDONIA, amiral, }
DON RAIMOND DE TAXIS, grand maître des }
postes, }
DOMINGO, confesseur du roi.
LE GRAND INQUISITEUR du royaume.
LE PRIEUR d'une chartreuse.
UN PAGE de la reine.
DON LOUIS MERCADO, médecin de la reine.
Plusieurs dames et grands d'Espagne. Pages. Officiers. La garde du corps
et divers personnages muets.

DON CARLOS

INFANT D'ESPAGNE.

ACTE PREMIER.

Le jardin royal d'Aranjuez.

SCÈNE I.

CARLOS, DOMINGO.

DOMINGO.

Les beaux jours d'Aranjuez sont maintenant finis. Votre Altesse Royale quitte ce séjour sans y avoir retrouvé la sérénité. C'est en vain que nous sommes venus ici. Rompez ce silence énigmatique; ouvrez votre cœur, prince, au cœur paternel. Le roi ne pourra jamais payer trop cher le repos de son fils.... de son fils unique.... (*Carlos regarde la terre et demeure en silence.*) Y aurait-il encore quelque désir que le ciel refusât au plus cher de ses enfants? J'étais présent lorsque, dans les murs de Tolède, le fier Carlos reçut l'hommage, que des princes se pressaient à son baise-main, et que, dans une seule.... une seule genuflexion, six royaumes tombaient à ses pieds.... J'étais là;

et je vis le noble sang du jeune homme monter à ses joues, son sein agité de royales pensées; je vis son regard enivré voler par toute l'assemblée, éclater de joie.... prince, et ce regard disait : « Je suis satisfait. » (*Carlos se détourne.*) Ce chagrin muet et solennel, prince, que, depuis huit mois déjà, nous lisons dans vos yeux, cette énigme de toute la cour, cette angoisse du royaume, a déjà coûté à Sa Majesté plus d'une nuit inquiète, plus d'une larme à votre mère.

CARLOS se retourne vivement.

Ma mère!... O ciel! fais que je pardonne à celui qui en a fait ma mère!

DOMINGO.

Prince!

CARLOS se ravise et passe la main sur son front.

Révérend père.... j'ai bien du malheur avec mes mères. Mon premier acte, quand j'ouvris les yeux à la lumière du jour, a été le meurtre de ma mère.

DOMINGO.

Est-il possible, prince? Se peut-il que ce reproche pèse sur votre conscience?

CARLOS.

Et ma nouvelle mère.... ne m'a-t-elle pas déjà coûté l'amour de mon père? Mon père m'aimait à peine; tout mon mérite était, à ses yeux, d'être son unique enfant. Elle lui a donné une fille.... Oh! qui sait ce qui sommeille dans les profondeurs du temps à venir?

DOMINGO.

Vous vous moquez de moi, prince. Toute l'Espagne idolâtre sa reine. Vous seul la regarderiez avec les yeux de la haine? A sa vue, vous n'écouteriez que les calculs de la prudence? Comment, prince? La plus belle femme du monde, et reine.... et naguère votre fiancée?... Impossible, prince! incroyable! jamais! Ce que tous aiment, Carlos ne peut être seul à le haïr. Carlos ne saurait être dans une si étrange contradiction avec lui-même. Prenez garde, prince, qu'elle apprenne jamais à quel point elle déplaît à son fils. La nouvelle l'affligerait.

CARLOS.

Croyez-vous?

DOMINGO.

Si Votre Altesse se souvient du dernier tournoi de Saragosse, où un éclat de lance effleura le roi notre seigneur... La reine était assise, avec ses dames, à la tribune du milieu du palais, et regardait le combat. Tout à coup l'on cria : « Le roi saigne!... » On se précipite confusément, un sourd murmure parvient à l'oreille de la reine. « Le prince? » s'écrie-t-elle, et elle veut... elle veut s'élancer du haut du balcon... « Non, c'est le roi lui-même! » lui répond-on... « Eh bien! qu'on aille chercher des médecins, » réplique-t-elle en reprenant haleine. (*Après un moment de silence.*) Vous demeurez pensif?

CARLOS.

J'admire l'humeur joviale du confesseur du roi et m'étonne de le voir si bien au courant des histoires malignes. (*D'un ton grave et sombre.*) Cependant j'ai toujours oui dire que ceux qui épient les démarches et colportent des histoires ont fait plus de mal en ce monde que le poison ou le poignard dans la main du meurtrier. Vous pouviez, mon père, vous épargner cette peine. Si vous attendez des remerciements, allez auprès du roi.

DOMINGO.

Vous faites très-bien, mon prince, d'être circonspect avec les hommes.... mais il faut du discernement. Ne repoussez pas l'ami avec l'hypocrite. J'ai les meilleures dispositions pour vous.

CARLOS.

Gardez-vous de le laisser voir au roi. C'en serait fait de votre pourpre.

DOMINGO, *jouant la surprise.*

Comment?

CARLOS.

Eh bien oui! Ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau dont disposera l'Espagne?

DOMINGO.

Prince, vous vous raillez de moi.

CARLOS.

Que Dieu me garde de railler l'homme redoutable dont la sentence peut sauver mon père ou le damner!

DOMINGO.

Je ne serai point assez téméraire, prince, pour pénétrer l'auguste secret de votre chagrin. Seulement, je prie Votre Altesse de se rappeler que l'Église ouvre aux angoisses de la conscience un refuge dont les monarques n'ont point la clef, où les crimes même sont déposés en sûreté sous le sceau du sacrement.... Vous savez, prince, de quoi je veux parler. J'en ai dit assez.

CARLOS.

Non, loin de moi la pensée de soumettre le garde du sceau à une telle tentation!

DOMINGO.

Prince, cette méfiance.... Vous méconnaissiez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS *lui prend la main.*

Eh bien! renoncez plutôt à me guérir. Vous êtes un saint homme, le monde le sait.... mais, à parler franchement.... pour moi, vous êtes déjà trop surchargé. Jusqu'à ce que vous soyez assis sur le trône de saint Pierre, votre route, révérend père, est longue entre toutes. Trop savoir pourrait embarrasser votre marche. Rapportez cela au roi, qui vous a envoyé ici.

DOMINGO.

Qui m'a envoyé?

CARLOS.

Je l'ai dit. Oh! je sais bien, trop bien, que je suis trahi à cette cour.... Je sais que cent yeux sont soldés pour me surveiller; je sais que le roi Philippe a vendu son fils unique aux plus vils de ses valets, et que chaque syllabe qu'on me surprend est payée au délateur plus royalement qu'il n'a jamais payé une bonne action. Je sais.... Oh! taisons-nous! Rien de plus! mon cœur menace de déborder, et j'en ai déjà trop dit.

DOMINGO.

Le roi a l'intention de rentrer à Madrid avant ce soir. Déjà la cour se rassemble. Aurai-je l'honneur, prince....

CARLOS.

C'est bien. Je vais vous suivre. (*Domingo sort. — Après un mo-*

ment de silence.) O roi digne de pitié ! non moins à plaindre que ton fils !... Déjà je vois ton cœur saigner de la morsure envenimée du soupçon ; ta malheureuse curiosité veut précipiter la plus terrible des découvertes, et tu seras en proie à la rage, quand tu l'auras faite.

SCÈNE II.

CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS.

Qui vient là?... Que vois-je?... Oh ! mes bons anges ! mon Rodrigue !

LE MARQUIS.

Mon Carlos !

CARLOS.

Est-il possible ? Est-il vrai ? Ne me trompé-je pas ? Est-ce toi ?... Oh ! oui, c'est toi ! Je te presse sur mon cœur, je sens le tien battre sur ma poitrine avec une force toute-puissante. Oh ! maintenant, tout est bien ! tout est réparé ! Mon cœur malade retrouve la santé dans cet embrassement. Je repose sur le sein de mon Rodrigue.

LE MARQUIS.

Malade ? votre cœur malade ? Et qu'est-ce qui est réparé ? Qu'est-ce donc qui avait besoin d'être réparé ? Vous entendez ce qui cause mon étonnement.

CARLOS.

Et qu'est-ce qui te ramène si inopinément de Bruxelles ? A qui dois-je cette surprise ? A qui ? Je le demande encore ? Pardonne ce blasphème à l'ivresse de ma joie, auguste Providence ! A qui, si ce n'est à toi, Dieu de toute bonté ? Tu savais que Carlos n'avait pas de bon ange, tu m'as envoyé celui-ci, et j'interroge encore ?

LE MARQUIS.

Pardon, mon cher prince, si je ne réponds que par la stupeur à ces transports impétueux. Ce n'était pas ainsi que je m'attendais à revoir le fils de don Philippe. Une rougeur, qui n'est point naturelle, enflamme vos joues pâles, et vos lèvres

tremblent de la fièvre. Que dois-je croire, mon cher prince?... Ce n'est pas là le jeune homme au cœur de lion vers qui m'envoie un peuple héroïque opprimé.... Car maintenant, ce n'est pas Rodrigue qui est devant vous, ce n'est pas le compagnon des jeux de Carlos enfant.... C'est le député de l'humanité tout entière qui vous embrasse.... Ce sont les provinces de Flandre qui pleurent sur votre sein et vous adjurent solennellement de les délivrer. C'en est fait de cette contrée chère à votre cœur, si Albe, ce dur valet de bourreau du fanatisme, paraît devant Bruxelles avec les lois d'Espagne. C'est sur le glorieux petit-fils de l'empereur Charles que repose le dernier espoir de ces nobles provinces. Tout est perdu pour elles, si son cœur généreux ne sait plus battre pour l'humanité.

CARLOS.

Tout est perdu.

LE MARQUIS.

Malheur à moi! Que faut-il que j'entende!

CARLOS.

Tu parles d'un temps qui n'est plus. Moi aussi, j'ai rêvé jadis d'un Charles dont les joues s'enflammaient quand on parlait de liberté.... mais celui-là est dans la tombe depuis longtemps. Celui que tu vois en ce moment n'est plus ce Charles qui prit congé de toi à Alcala, qui, dans une douce ivresse, se faisait fort de devenir en Espagne le créateur d'un nouvel âge d'or.... Oh! c'était une idée d'enfant, mais divinement belle! Ces rêves sont passés....

LE MARQUIS.

Rêves, prince?... Ainsi, ce n'étaient que des rêves?

CARLOS.

Laisse-moi pleurer, pleurer sur ton cœur des larmes brûlantes, mon unique ami. Je n'ai personne.... personne.... sur cette grande et vaste terre, personne. Aussi loin que s'étend le sceptre de mon père, aussi loin que les navires portent notre pavillon, il n'est aucune place.... aucune.... où je puisse me soulager de mes larmes, aucune, hors celle-ci. Oh! Rodrigue, par tout ce que toi et moi nous espérons un jour dans le ciel, ne me bannis pas de cette place.

LE MARQUIS se penche sur lui, dans une muette émotion.

CARLOS.

Persuade-toi que je suis un orphelin que ta compassion a recueilli auprès d'un trône. Car enfin, je ne sais pas ce que signifie le mot père.... je suis fils de roi.... Oh! si ce que mon cœur me dit est vrai, si, parmi des millions d'hommes, tu t'es rencontré pour me comprendre; s'il est vrai que la nature créatrice a reproduit Rodrigue dans Carlos et qu'au matin de notre vie elle a mis d'accord, comme deux lyres délicates, nos deux âmes; si une larme qui me procure du soulagement t'est plus précieuse que la faveur de mon père....

LE MARQUIS.

Oh! plus précieuse que le monde entier.

CARLOS.

Je suis tombé si bas.... je suis devenu si pauvre qu'il me faut reporter ta pensée aux premières années de notre vie.... te prier d'acquitter la dette depuis longtemps oubliée, que tu contractas jadis, sous le costume aisé de l'enfance, quand toi et moi, deux garçons fougueux, nous grandissions fraternellement ensemble, et que le seul chagrin qui pesât sur mon cœur était de voir mon esprit si fort éclipsé par le tien.... Enfin, je résolus hardiment de t'aimer sans mesure, puisque j'avais perdu le courage de t'égaliser. Alors je me mis à te tourmenter de mille caresses et de mon tendre amour de frère. Toi, cœur orgueilleux, tu y répondais froidement. Souvent j'étais là, et.... tu ne le vis jamais.... de lourdes et chaudes larmes roulaient dans mes yeux, quand, passant d'un bond devant moi, tu allais serrer dans tes bras des enfants d'une condition inférieure. « Pourquoi ceux-là seulement? m'écriais-je avec douleur; n'ai-je pas, moi aussi, une cordiale amitié pour toi?... » Mais toi, tu fléchissais le genou devant moi avec froideur et gravité : « Voilà, disais-tu, ce qui est dû au fils du roi. »

LE MARQUIS.

Oh! ne rappelez pas, prince, ces histoires d'enfants, qui maintenant encore me font rougir de honte.

CARLOS.

Je n'avais pas mérité cela de toi. Tu pouvais dédaigner, déchirer mon cœur, mais non l'éloigner de toi. Trois fois tu repoussas le prince, trois fois il revint, en suppliant, te demander ton ami-

tié, t'imposer la sienne par contrainte. Ce que Carlos n'avait jamais pu, un hasard le fit. Il arriva un jour, dans nos jeux, que ton volant alla frapper dans l'œil la reine de Bohême, ma tante. Elle crut que c'était prémédité, et s'en plaignit au roi, le visage en larmes. Toute la jeunesse du palais dut comparaître pour lui nommer le coupable. Le roi jura de punir cette méchanceté perfide, fût-ce sur son propre fils, d'une manière terrible.... Je te voyais rester à l'écart, tout tremblant. Alors je m'avançai et me jetai aux pieds du roi. « C'est moi, c'est moi qui l'ai fait, m'écriai-je ! Accomplis la vengeance sur ton fils. »

LE MARQUIS.

Ah! que me rappelez-vous, prince ?

CARLOS.

Elle fut accomplie ! elle le fut par un châtement servile, infligé à ton Charles, à la vue de toute la troupe des courtisans, qui m'entourait, émue de pitié. Je te regardai et je ne pleurai pas. La douleur me faisait claquer et grincer les dents, je ne pleurai pas. Mon sang royal coulait honteusement sous d'impitoyables coups, je te regardai et je ne pleurai pas.... Tu vins, tu tombas à mes pieds, en sanglotant. « Oui, oui, crias-tu, mon orgueil est vaincu. Je te payerai quand tu seras roi. »

LE MARQUIS *lui tend la main.*

Je le ferai, Charles. Ce serment de l'enfant, l'homme à présent le renouvelle. Je m'acquitterai, et mon heure sonne peut-être.

CARLOS.

Maintenant, maintenant.... oh ! ne diffère pas.... elle a sonné. Le temps est venu où tu peux t'acquitter. J'ai besoin d'affection.... Un horrible secret brûle ma poitrine. Il faut, il faut qu'il sorte. Je veux, sur ton front pâissant, lire l'arrêt de ma mort. Écoute.... frémis.... mais ne réponds rien.... J'aime ma mère.

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu!

CARLOS.

Non, je ne veux pas de ce ménagement. Parle sans feinte, dis-moi que, sur ce vaste globe de la terre, il n'y a pas d'infortune qui approche de la mienne.... Parle.... ce que tu peux me dire, je le devine déjà. Le fils aime sa mère. Les coutumes du monde,

l'ordre de la nature et les lois de Rome condamnent cette passion. Le vœu de mon cœur attente affreusement aux droits de mon père. Je le sens, et pourtant j'aime. Cette route ne conduit qu'à la démente ou à l'échafaud.... J'aime sans espérance.... criminellement.... avec de mortelles angoisses et au péril de la vie.... Je vois tout cela, et pourtant j'aime.

LE MARQUIS.

La reine est-elle instruite de ce penchant ?

CARLOS.

Pouvais-je me découvrir à elle ? Elle est femme de Philippe et reine, et nous sommes sur la terre d'Espagne. Surveillée par la jalousie de mon père, enfermée de toutes parts dans les entraves de l'étiquette, comment pouvais-je m'approcher d'elle sans témoins ? Huit mois d'angoisses infernales se sont écoulés déjà, depuis que le roi m'a rappelé de la haute école et que je suis condamné à la voir journellement et à rester muet comme la tombe.... Huit mois d'angoisses infernales, Rodrigue, depuis que ce feu sévit dans mon cœur, que l'horrible aveu erre à chaque instant sur mes lèvres et rentre lâchement se cacher dans mon cœur. O Rodrigue.... quelques minutes seulement, quelques minutes seul avec elle....

LE MARQUIS.

Ah ! et votre père, prince....

CARLOS.

Malheureux ! Pourquoi me faire penser à lui ? Parle-moi de toutes les terreurs de la conscience, ne me parle pas de mon père.

LE MARQUIS.

Vous haïssez votre père ?

CARLOS.

Non, oh ! non, je ne hais point mon père.... mais pourtant, des frissons, l'anxiété d'un malfaiteur me saisissent à ce nom redoutable. Est-ce ma faute si une éducation servile a tout d'abord écrasé dans mon jeune cœur le tendre germe de l'amour filial ? J'avais vécu six ans, quand, pour la première fois, l'homme redouté, qui, me disait-on, était mon père, parut à mes yeux. C'était un matin, où il signa tout d'un trait quatre sentences de mort. Après cela, je ne le vis plus que lorsqu'un

châtiment m'était imposé pour quelque faute.... O Dieu ! ici je sens que je deviens amer.... Fuyons.... fuyons.... partons d'ici .

LE MARQUIS.

Non, prince, il faut, c'est maintenant qu'il faut m'ouvrir votre cœur. Les paroles soulagent un cœur oppressé.

CARLOS.

Souvent j'ai lutté avec moi-même; souvent, vers minuit, quand mes gardes dormaient, je me suis jeté, versant des larmes brûlantes, devant l'image de la Vierge bénie; je l'ai priée de me donner le cœur d'un fils.... mais je me relevais, sans être exaucé. Ah ! Rodrigue ! explique-moi cette étrange énigme de la Providence.... Pourquoi, entre mille pères, tout juste à moi, ce père-là ? Et à lui, tout juste ce fils, entre mille autres meilleurs ? La nature ne pouvait trouver, dans son domaine, deux contrastes plus incompatibles. Par quel caprice a-t-elle uni d'un lien si sacré les deux extrêmes du genre humain.... lui et moi ? Effroyable destin ! Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ? Pourquoi deux hommes, qui toujours s'évitent, se rencontrent-ils, par un horrible accord, dans un même vœu ? Tu vois ici, Rodrigue, deux astres ennemis, qui, une seule fois dans tout le cours des temps, tombant à plomb l'un sur l'autre, se heurtent à se briser, puis, à jamais, s'écartent, et se fuient pour toute l'éternité.

LE MARQUIS.

Je pressens un moment fécond en malheurs.

CARLOS.

Moi-même aussi. Comme les furies de l'abîme, les rêves les plus affreux me poursuivent. En proie au doute, mon bon génie lutte avec d'horribles résolutions. Ma malheureuse subtilité s'engage dans un labyrinthe de sophismes, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrête, effrayée, au bord du précipice.... O Rodrigue, si jamais j'oubliais en lui le père.... Rodrigue.... je le vois, à ta pâleur mortelle, tu m'as compris.... Si jamais j'oubliais en lui le père, que serait le roi pour moi ?

LE MARQUIS, *après un moment de silence.*

Oserai-je adresser une prière à mon Carlos ? Quoi que vous puissiez résoudre, promettez-moi de ne rien entreprendre sans votre ami. Me promettez-vous cela ?

CARLOS.

Tout, tout ce que ton amitié m'ordonne. Je me jette entièrement dans tes bras.

LE MARQUIS.

Le roi veut, dit-on, retourner à la ville. Le temps est court. Si vous voulez entretenir la reine en secret, ce ne peut être qu'à Aranjuez. Le calme de ce lieu.... les habitudes moins contraintes de la campagne favorisent....

CARLOS.

C'était aussi mon espoir; mais, hélas! il a été vain.

LE MARQUIS.

Pas encore entièrement. Je vais à l'instant me présenter chez elle. Si elle est encore en Espagne telle que je l'ai connue naguère à la cour d'Henri, je trouverai un cœur ouvert. Si je puis lire dans ses regards un espoir pour Carlos, si je la vois disposée à cet entretien.... s'il y a moyen d'écarter ses dames....

CARLOS.

La plupart me sont dévouées.... Surtout Mme de Mondécar, que j'ai gagnée par son fils, qui me sert en qualité de page....

LE MARQUIS.

Tant mieux. Restez dans le voisinage, prince, pour paraître à mon premier signal.

CARLOS.

Oui, sans doute.... oui.... Seulement hâte-toi!

LE MARQUIS.

Je ne perdrai pas un moment. Ainsi, prince, à revoir.

(Ils sortent par deux côtés différents.)

La résidence de la Reine à Aranjuez. Un paysage simple, coupé par une allée et borné par la maison de campagne de la Reine.

SCÈNE III.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVAREZ, LA PRINCESSE D'ÉBOLI et LA MARQUISE DE MONDÉCAR. *Elles montent par l'allée.*

LA REINE, à la Marquise.

Je veux vous avoir près de moi, Mondécar. L'œil joyeux de la

princesse m'a tourmentée tout ce matin. Voyez, elle sait à peine cacher le bonheur qu'elle éprouve de prendre congé de la campagne.

ÉBOLI.

Je ne veux pas nier, ma reine, que ce sera pour moi une grande joie de revoir Madrid.

MONDÉCAR.

N'est-ce pas aussi le sentiment de Votre Majesté ? Auriez-vous tant de regret de quitter Aranjuez ?

LA REINE.

Oui... cette belle contrée, tout au moins. Je suis ici comme dans un monde à moi. J'ai choisi depuis longtemps ce petit endroit pour mon séjour favori. Ici me sourit une nature semblable à celle de mon pays, à l'amie de cœur de mes jeunes années. Ici je retrouve les jeux de mon enfance ; ici l'on respire l'air de ma France chérie. Il ne faut pas m'en vouloir. Notre cœur nous entraîne tous vers la patrie.

ÉBOLI.

Mais comme ici tout est solitaire et mort et triste ! On se croirait à la Trappe.

LA REINE.

Tout au contraire. Ce n'est que Madrid qui me paraît mort.... Mais qu'en dit notre duchesse ?

OLIVAREZ.

Je suis d'avis, Votre Majesté, que ç'a été la coutume de passer un mois ici, un autre au Pardo, et l'hiver dans la capitale, depuis qu'il y a des rois en Espagne.

LA REINE.

Oui, duchesse, vous le savez, j'ai renoncé à jamais à discuter avec vous.

MONDÉCAR.

Et comme sous peu Madrid va s'animer ! Déjà l'on dispose la Plaza Mayor pour un combat de taureaux, et l'on nous a aussi promis un auto-da-fé.

LA REINE.

Promis ? Est-ce ma douce Mondécar qui parle ainsi ?

MONDÉCAR.

Pourquoi non ? Ne sont-ce pas des hérétiques qu'on voit brûler ?

LA REINE.

J'espère que mon Éboli pense autrement.

ÉBOLI.

Moi, Votre Majesté? Je vous supplie de ne pas me croire plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondécar.

LA REINE.

Ah! j'oublie où je suis.... Changeons d'entretien.... Nous parlions, je crois, de la campagne. Ce mois a passé, ce me semble, avec une rapidité merveilleuse. Je m'étais promis beaucoup, beaucoup de joie de ce séjour. Je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. En est-il ainsi de toute espérance? Je ne puis découvrir cependant un seul de mes vœux qui n'ait été accompli.

OLIVAREZ.

Princesse Éboli, vous ne nous avez pas encore dit si Gomez pouvait espérer, si nous pourrions vous saluer bientôt comme sa fiancée?

LA REINE.

Oui, je suis bien aise que vous m'y fassiez songer, duchesse. (*A la princesse.*) On me prie de vous parler pour lui. Mais comment le puis-je? Il faut que l'homme que je récompenserai par le don de mon Éboli soit un homme digne d'elle.

OLIVAREZ.

Votre Majesté, il l'est en effet. C'est un homme fort estimable, que notre très-gracieux monarque honore, comme tout le monde sait, de sa royale faveur.

LA REINE.

C'est fort heureux pour lui.... Mais nous désirons savoir s'il peut aimer et mériter l'amour.... Éboli, c'est à vous que je le demande.

ÉBOLI demeure muette et troublée, les yeux baissés vers la terre, enfin elle tombe aux pieds de la Reine.

Généreuse reine, ayez pitié de moi. Ne souffrez pas.... pour l'amour de Dieu, ne souffrez pas.... que je sois sacrifiée.

LA REINE.

Sacrifiée? Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Levez-vous! C'est un cruel destin d'être sacrifiée. Je vous crois. Levez-vous!... Y a-t-il longtemps déjà que vous avez refusé le comte?

ÉBOLI, *se levant.*

Oh! plusieurs mois. Le prince Carlos était encore à la haute école.

LA REINE *paraît surprise et l'examine d'un œil scrutateur.*

Vous êtes-vous aussi demandé pour quels motifs?

ÉBOLI, *avec une certaine vivacité.*

*Jamais cela ne sera, cela ne peut être, ma reine, pour mille raisons, jamais.

LA REINE, *très-sérieusement.*

Plus d'une, c'est déjà trop. Il ne peut vous plaire.... Cela me suffit. N'en parlons plus. (*Aux autres dames.*) Mais je n'ai pas encore vu l'infante aujourd'hui. Marquise, apportez-la-moi.

OLIVAREZ *regarde à sa montre.*

Ce n'est pas encore l'heure, Votre Majesté.

LA REINE.

Pas encore l'heure où il m'est permis d'être mère? C'est pourtant triste. N'oubliez pas, de grâce, de m'avertir quand l'heure sera venue. (*Un Page entre et parle bas à la grande Maitresse, qui ensuite se tourne vers la Reine.*)

OLIVAREZ.

Le marquis de Posa, Votre Majesté....

LA REINE.

De Posa?

OLIVAREZ.

Il vient de France et des Pays-Bas, et sollicite la faveur de remettre des lettres de la reine mère.

LA REINE.

Et cela est-il permis?

OLIVAREZ, *incertaine.*

Dans mes instructions, ce cas particulier n'est point prévu, où un grand de Castille se présenterait pour remettre à la reine d'Espagne, dans son petit parc, des lettres apportées d'une cour étrangère.

LA REINE.

Eh bien! je le recevrai à mes risques et périls.

OLIVAREZ.

Mais que Votre Majesté me permette de m'éloigner pendant ce temps....

LA REINE.

Faites comme vous l'entendrez, duchesse. (*La grande Maîtresse s'éloigne, et la Reine fait un signe au Page, qui sort aussitôt.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA MARQUISE DE
MONDÉCAR et LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

Soyez le bienvenu, chevalier, sur la terre d'Espagne!

LE MARQUIS.

Que je n'ai jamais nommée ma patrie avec un plus juste orgueil qu'en ce moment....

LA REINE, *aux deux dames.*

Le marquis de Posa, qui, au tournoi de Reims, rompit une lance avec mon père, et fit trois fois triompher mes couleurs.... Il est le premier de sa nation qui m'apprit à sentir la gloire d'être reine des Espagnols. (*Se tournant vers le Marquis.*) Quand nous nous vîmes pour la dernière fois au Louvre, chevalier, vous n'imaginiez sans doute pas encore que vous seriez un jour mon hôte en Castille?

LE MARQUIS.

Non, grande reine.... car alors je n'imaginai pas que la France dût encore nous abandonner la seule chose que nous lui eussions enviée.

LA REINE.

Orgueilleux Espagnol! La seule chose?... Et dire cela à une fille de la maison de Valois?

LE MARQUIS.

Ne puis-je pas maintenant parler ainsi, Votre Majesté?... Maintenant vous êtes à nous.

LA REINE.

Votre voyage, me dit-on, vous a aussi conduit en France. Que m'apportez-vous de mon auguste mère et de mes frères bien-aimés?

LE MARQUIS *lui remet les lettres.*

J'ai trouvé la reine mère malade, détachée de toutes les joies

de ce monde, hormis celle de savoir sa royale fille heureuse sur le trône d'Espagne.

LA REINE.

Peut-elle ne pas l'être par le tendre souvenir que lui gardent des parents si chers? par la douce pensée de.... Vous avez visité bien des cours, dans vos voyages, chevalier, et vu beaucoup de contrées, les mœurs de beaucoup d'hommes.... et maintenant, dit-on, vous avez le projet de vivre pour vous-même dans votre patrie? plus grand prince dans vos paisibles murs que le roi Philippe sur son trône.... homme libre, philosophe!... Je doute fort que vous puissiez vous plaire à Madrid. On est très.... tranquille à Madrid.

LE MARQUIS.

C'est un avantage dont ne peut se vanter le reste de l'Europe.

LA REINE.

C'est ce que j'entends dire. J'ai désappris, presque à en perdre le souvenir, les affaires de ce monde. (*A la princesse d'Éboli.*) Il me semble, princesse Éboli, que je vois là fleurir une jacinthe.... Voulez-vous me l'apporter? (*La Princesse va au lieu indiqué. La Reine un peu plus bas au marquis.*) Chevalier, ou je me trompe fort, ou votre arrivée a fait à cette cour un heureux.

LE MARQUIS.

J'ai trouvé fort triste un cœur.... qu'une seule chose au monde pourrait réjouir.... (*La Princesse revient avec la fleur.*)

ÉBOLI.

Comme le chevalier a vu tant de pays, il aura sans doute à nous raconter bien des choses intéressantes.

LE MARQUIS.

Certainement, et chercher les aventures est, comme l'on sait, le devoir des chevaliers.... défendre les dames, le plus sacré de tous.

MONDÉCAR.

Contre des géants! A présent il n'y a plus de géants.

LE MARQUIS.

La violence est toujours, pour le faible, un géant.

LA REINE.

Le chevalier a raison. Il y a encore des géants, mais il n'y a plus de chevaliers.

LE MARQUIS.

Dernièrement encore, à mon retour de Naples, j'ai été témoin d'une histoire touchante, qui, par un legs sacré de l'amitié, est devenue mienne.... Si je ne craignais de fatiguer Votre Majesté par ce récit....

LA REINE.

Ai-je donc le choix ? La curiosité de la princesse ne se laisse rien dérober. Ainsi au fait ! Moi aussi, d'ailleurs, j'aime les histoires.

LE MARQUIS.

Deux nobles maisons de Mirandola, fatiguées de la jalousie, de la longue inimitié, transmise comme un héritage, de siècle en siècle, depuis les Gibelins et les Guelfes, résolurent de s'unir, dans une paix éternelle, par les nœuds d'une tendre alliance. Fernando, fils de la sœur du puissant Piétro, et la divine Mathilde, fille de Colonna, furent choisis pour nouer ce beau lien de concorde. Jamais la nature n'avait formé deux plus nobles cœurs l'un pour l'autre.... Jamais, jamais le monde n'avait autant applaudi à un choix. Fernando n'avait encore adoré que l'image de son aimable fiancée.... Comme Fernando tremblait de ne pas trouver véridique le témoignage du portrait, que, dans son espoir le plus ardent, il osait à peine croire ! A Padoue, où ses études l'enchaînaient, Fernando attendait l'heureux moment où la faveur lui serait accordée de bégayer aux pieds de Mathilde le premier hommage de l'amour. (*La Reine devient plus attentive. Le Marquis, après un moment de silence, continue son récit, qu'il adresse plus particulièrement, autant que le permet la présence de la Reine, à la princesse d'Éboli.*) Cependant la main de Piétro devient libre par la mort de sa femme.... Le vieillard, avec une ardeur juvénile, dévore avidement les voix de la renommée qui ne tarissait point sur l'éloge de Mathilde. Il vient.... Il voit.... Il aime. Ce nouveau penchant étouffe en lui la voix plus faible de la parenté. L'oncle recherche la fiancée de son neveu et consacre ce larcin au pied de l'autel.

LA REINE.

Et que résout Fernando ?

LE MARQUIS.

Sur les ailes de l'amour, il vole, tout enivré, à Mirandola,

ignorant ce terrible échange. Les étoiles brillent au ciel, quand son coursier rapide atteint les portes de la ville.... Un bruit étourdissant de danses, d'orchestre, sort du palais illuminé et tonne à son oreille. Il monte les degrés d'un pas timide et tremblant, et se trouve, inconnu, dans une bruyante salle de noce, où, parmi la foule enivrée des convives, était assis Piétro.... un ange à ses côtés, un ange que Fernando connaît, qui, même en rêve, ne lui est jamais apparu aussi brillant. Un seul regard lui montre ce qu'il possédait, lui montre ce qu'il a perdu pour toujours.

ÉBOLI.

Malheureux Fernando!

LA REINE.

N'est-ce pas? l'histoire est finie, chevalier.... Elle doit être finie.

LE MARQUIS.

Pas encore entièrement.

LA REINE.

Ne nous disiez-vous pas que Fernando était votre ami?

LE MARQUIS.

Je n'en ai pas de plus cher.

ÉBOLI.

Continuez donc l'histoire, chevalier.

LE MARQUIS.

Elle devient fort triste.... et ce souvenir renouvelle ma douleur. Faites-moi grâce du dénouement.... (*Silence général.*)

LA REINE se tourne vers la princesse d'Éboli.

Maintenant enfin il doit m'être permis d'embrasser ma fille? Princesse, apportez-la-moi. (*La Princesse s'éloigne. Le Marquis fait signe à un Page, qui se montre dans le fond et disparaît aussitôt. La Reine ouvre les lettres que le Marquis lui a données, et paraît surprise. Pendant ce temps, le Marquis parle à voix basse et d'un air de vif intérêt à la marquise de Mondécar. — La Reine a lu les lettres et se tourne vers le Marquis, sur qui elle jette un regard scrutateur.*) Vous ne nous avez rien dit de Mathilde. Peut-être ne sait-elle pas combien Fernando souffre?

LE MARQUIS.

Personne n'a encore sondé le cœur de Mathilde.... mais les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE.

Vous regardez autour de vous. Qui vos yeux cherchent-ils ?

LE MARQUIS.

Je songe combien serait heureux à ma place quelqu'un que je n'ose nommer.

LA REINE.

A qui la faute s'il ne l'est pas ?

LE MARQUIS, *reprenant vivement.*

Comment ? Oserai-je interpréter à mon gré ces paroles ?... Il obtiendrait son pardon, s'il paraissait maintenant ?

LA REINE, *effrayée.*

Maintenant, marquis, maintenant ? Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Il pourrait espérer.... Pourrait-il ?

LA REINE, *dans un trouble croissant.*

Vous m'effrayez, marquis.... Il ne va pas, j'espère....

LE MARQUIS.

Le voici déjà.

SCÈNE V.

LA REINE, CARLOS. *Le marquis de Posa et la marquise de Mondécar se retirent vers le fond du théâtre.*

CARLOS, *tombant à genoux devant la Reine.*

Le moment est donc enfin venu, et Carlos peut toucher cette main si chère !

LA REINE.

Quelle démarche!... quelle coupable et téméraire surprise !
Levez-vous ! On nous voit. Ma cour est près d'ici.

CARLOS.

Je ne me lèverai point.... Je veux rester éternellement ici, à vos pieds, enraciné par un charme à cette place, dans cette attitude....

LA REINE.

Insensé ! A quelle audace vous entraîne ma bonté ? Comment ? Savez-vous que c'est à la reine, à la mère, que s'adresse ce téméraire langage ? Savez-vous que cette surprise, le roi, par moi.... par moi-même, en....

CARLOS.

Et qu'il faut que je meure! Eh bien! qu'on m'entraîne d'ici à l'échafaud! Un moment, vécu dans le paradis, n'est pas payé trop cher par la mort.

LA REINE.

Et votre reine?

CARLOS se lève.

- Dieu! Dieu! je m'éloigne.... Oh! assurément, je vous quitte.... Ne le faut-il pas quand vous l'exigez ainsi? Mère, mère, quel jeu terrible vous jouez avec moi! Un signe, un coup d'œil imperceptible, un son de votre bouche m'ordonne d'être ou de périr. Que voulez-vous que je fasse encore? Que peut-il y avoir sous le soleil que je ne m'empresse de vous sacrifier, si vous le désirez?

LA REINE.

Fuyez!

CARLOS.

O Dieu!

LA REINE.

C'est la seule chose, Charles, que je vous demande, avec larmes.... Fuyez.... avant que mes dames.... avant que mes geôliers nous surprennent, vous et moi, ensemble, et portent cette grande nouvelle aux oreilles de votre père....

CARLOS.

J'attends mon destin.... que ce soit la vie ou la mort. Comment? Ai-je placé toutes mes espérances sur ce moment unique qui vous offre à moi sans témoins, pour me laisser décevoir, au but, par de vaines terreurs! Non, reine! Le monde peut tourner cent fois, mille fois sur ses pôles, avant que le hasard renouvelle cette faveur.

LA REINE.

Qu'il nous préserve à tout jamais d'une semblable rencontre! Malheureux! que voulez-vous de moi?

CARLOS.

O reine, j'ai lutté, Dieu m'en est témoin, lutté comme aucun mortel ne luttera jamais.... Reine, ce fut en vain! Mon courage, mon héroïsme est épuisé. Je succombe.

LA REINE.

Rien de plus à ce sujet.... au nom de mon repos!

CARLOS.

Vous étiez à moi.... A la face du monde, vous m'étiez promise par deux grands trônes, reconnue pour m'appartenir, par le ciel et la nature entière. Et Philippe, Philippe vous a enlevée à moi....

LA REINE.

Il est votre père.

CARLOS.

Votre époux.

LA REINE.

Qui vous lègue en héritage le plus grand empire du monde.

CARLOS.

Et vous pour mère.

LA REINE.

Grand Dieu! Vous êtes en délire....

CARLOS.

Et sait-il même quelle est sa richesse? A-t-il un cœur sensible, pour apprécier le vôtre? Je ne veux pas me plaindre, non, je veux oublier combien j'aurais été heureux avec elle, heureux d'un bonheur ineffable.... pourvu qu'il le soit, lui. Il ne l'est pas.... C'est là, c'est là une torture infernale. Il ne l'est pas et il ne le sera jamais. Tu ne m'as ravi mon bonheur que pour l'anéantir dans les bras du roi Philippe.

LA REINE.

Pensée abominable!

CARLOS.

Oh! je sais qui a conclu ce mariage.... je sais comment Philippe aime, comment il a fait sa recherche. Qu'êtes-vous donc dans ce royaume? Répondez-moi. Êtes-vous reine régnante? Nullement! Des ducs d'Albe pourraient-ils égorger là où vous régneriez? La Flandre verser son sang pour sa croyance? Ou bien, êtes-vous la femme de Philippe? Impossible! Je ne puis le croire. Une femme possède le cœur de son époux.... et à qui appartient le sien? Les tendresses qui peut-être lui échappent dans l'ardeur de la fièvre, n'en demande-t-il point pardon à son sceptre et à ses cheveux blancs?

LA REINE.

Qui vous a dit qu'auprès de Philippe mon sort soit digne de compassion?

CARLOS.

Mon cœur, qui sent avec transport combien à mes côtés il serait digne d'envie.

LA REINE.

Homme vain! Et si mon cœur me disait le contraire, si la tendresse respectueuse de Philippe, si la muette expression de l'amour peint sur ses traits me touchaient plus profondément que la téméraire éloquence de son orgueilleux fils? Si l'estime réfléchie d'un vieillard....

CARLOS.

C'est autre chose.... Alors.... oui, alors.... pardon! Je ne le savais pas.... Je ne savais pas que vous aimiez le roi.

LA REINE.

L'honorer est mon désir et ma satisfaction.

CARLOS.

Vous n'avez jamais aimé?

LA REINE.

Étrange question!

CARLOS.

Vous n'avez jamais aimé?

LA REINE.

....Je n'aime plus.

CARLOS.

Est-ce votre cœur, est-ce votre serment qui le défend?

LA REINE.

Laissez-moi, prince, et ne revenez jamais à un pareil entretien.

CARLOS.

Est-ce votre cœur, est-ce votre serment qui le défend?

LA REINE.

Mon devoir.... Malheureux! pourquoi cette triste analyse d'un destin auquel, vous et moi, nous sommes obligés d'obéir?

CARLOS.

Obligés? obligés d'obéir?

LA REINE.

Comment? Que voulez-vous dire avec ce ton solennel?

CARLOS.

Que Carlos n'est pas d'humeur à se laisser dire : « Il faut, »

quand il peut dire : « Je veux; » que Carlos n'est pas d'humeur à demeurer l'homme le plus malheureux de ce royaume, quand, pour être le plus heureux, il ne lui en coûte que le renversement des lois.

LA REINE.

Vous ai-je compris? Vous espérez encore? Vous osez espérer, quand tout, tout est déjà perdu?

CARLOS.

Je ne nomme perdu que.... ceux qui sont morts.

LA REINE.

C'est à moi, à votre mère que prétend votre espoir? (*Elle le regarde longtemps et d'un œil pénétrant; puis elle continue d'un ton digne et sévère :*) Pourquoi pas? Oh! le roi nouvellement élu peut plus que cela... il peut anéantir par le feu les décrets du mort, il peut renverser ses images, il peut même.... qui l'en empêche?... arracher son squelette au repos de l'Escorial, le traîner au grand jour, jeter aux quatre vents sa cendre profanée, et puis enfin, pour terminer dignement....

CARLOS.

Pour l'amour de Dieu, n'achevez pas!

LA REINE.

Enfin, épouser encore sa mère.

CARLOS.

Fils maudit! (*Il reste un moment immobile et sans voix.*) Oui, c'est fini. Maintenant c'est fini.... Je sens clairement, avec évidence, ce qui eût dû toujours, toujours me demeurer obscur. Vous êtes perdue pour moi.... perdue.... perdue.... à tout jamais. Maintenant le sort en est jeté. Vous êtes perdue pour moi.... Oh! l'enfer est dans cette pensée.... L'enfer est aussi dans l'autre, celle de vous posséder.... Malheur! je ne puis saisir et embrasser cela, et mes nerfs menacent de se rompre.

LA REINE.

Déplorable et cher Carlos! Je la sens.... je la sens tout entière, la douleur inexprimable qui se déchaine dans votre sein. Comme votre amour, votre souffrance est infinie. Infinie, comme elle, est aussi la gloire de la vaincre. Il la faut conquérir, jeune héros! Le prix est digne de ce rude et sublime combat, il est digne du jeune homme dans le cœur duquel la vertu de tant de royaux

ancêtres se fraye sa route.... Prenez courage, noble prince!... Le petit-fils du grand Charles commence bravement la lutte là où les enfants des autres hommes la cessent découragés.

CARLOS.

Il est trop tard! O Dieu! il est trop tard!

LA REINE.

Pour être homme? O Charles! que notre vertu devient grande, quand notre cœur se brise à la pratiquer! La Providence vous a placé haut.... plus haut que des millions de vos autres frères. Elle a donné par privilège à son favori ce qu'elle a enlevé aux autres, et des millions d'hommes demandent : « Celui-là méritait-il, dès le sein de sa mère, de valoir plus que nous autres mortels? » Allons, justifiez l'équité du ciel! Montrez-vous digne de marcher à la tête de l'humanité, et sacrifiez ce que nul autre ne sacrifia.

CARLOS.

Je le puis en effet.... Pour vous conquérir, j'ai une force de géant; mais pour vous perdre, je suis sans force.

LA REINE.

Avouez-le, Carlos.... C'est la révolte d'un cœur hautain, l'armertume, l'orgueil, qui entraînent avec tant de fougue vos vœux vers votre mère. Cet amour, ce cœur que vous me sacrifiez en prodigue, appartient aux États que vous devez gouverner un jour. Voyez, vous dissipez, comme un tuteur infidèle, les biens confiés à votre garde. L'amour est votre grand devoir. Jusqu'ici, il s'est égaré vers votre mère.... Portez-le, oh! portez-le à vos royaumes à venir, et au lieu des poignards de la conscience, sentez le bonheur d'être un dieu. Élisabeth fut votre premier amour; que l'Espagne soit le second! Que je céderai volontiers, mon bon Charles, à ce plus digne objet de tendresse!

CARLOS, *maîtrisé par son émotion, se jette à ses pieds.*

Que vous êtes grande, ô femme céleste!... Oui, tout ce que vous demandez, je le veux faire.... Que cela soit! (*Il se lève.*) Me voici dans la main du Tout-Puissant, et je jure, je vous jure, je jure un éternel.... O ciel! non, rien qu'un éternel silence, mais non un éternel oublié.

LA REINE.

Comment pourrais-je exiger de Carlos ce que je ne suis pas moi-même résolue d'accomplir?

LE MARQUIS *accourt de l'allée.*

Le roi!

LA REINE.

Dieu!

LE MARQUIS.

Partez, retirez-vous de ce lieu, prince!

LA REINE.

Son soupçon est terrible.... S'il vous voit....

CARLOS.

Je reste.

LA REINE.

Et alors qui sera la victime?

CARLOS *tire le Marquis par le bras.*

Partons, partons! Viens, Rodrigue! (*Il s'en va et revient encore une fois.*) Que puis-je emporter avec moi?

LA REINE.

L'amitié de votre mère.

CARLOS.

Amitié! Mère!

LA REINE.

Et ces larmes, venues des Pays-Bas. (*Elle lui donne quelques lettres; Carlos et le Marquis s'éloignent. La Reine cherche de tous côtés, d'un œil inquiet, ses dames, qu'elle n'aperçoit nulle part. Comme elle veut se retirer vers le fond de la scène, le Roi paraît.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, DOMINGO; *quelques dames et quelques grands, qui restent dans l'éloignement.*

LE ROI *regarde autour de lui avec étonnement, et reste un moment silencieux.*

Seule ainsi, madame? Et pas même une dame pour vous accompagner. Cela me surprend.... Où sont vos femmes?

LA REINE.

Mon très-gracieux époux.....

LE ROI.

Pourquoi seule? (*A sa suite.*) Je veux qu'on me rende le

compte le plus sévère de cette impardonnable négligence. Qui est de service près de la reine? Qui devait l'accompagner aujourd'hui?

LA REINE.

Oh! ne vous irritez pas, mon époux.... C'est moi-même, moi qui suis coupable.... C'est par mon ordre que la princesse d'Éboli s'est éloignée.

LE ROI.

Par votre ordre?

LA REINE.

Pour appeler la femme de chambre, parce que je désirais voir l'infante.

LE ROI.

Et pour cela vous avez renvoyé votre suite? Mais cela n'excuse que la première dame. Où était la seconde?

MONDÉCAR, *qui pendant ce temps est revenue et s'est mêlée parmi les autres dames, s'avance.*

Votre Majesté, je sens que je suis coupable....

LE ROI.

Aussi, je vous accorde dix ans de loisir, pour y penser loin de Madrid. (*La Marquise se retire en pleurant. Silence général. Tous les assistants regardent la Reine d'un air consterné.*)

LA REINE.

Marquise, sur qui pleurez-vous? (*Au Roi.*) Si j'ai commis une faute, mon très-gracieux époux, la royale couronne de cet empire, à laquelle je n'ai jamais aspiré, devrait au moins me préserver de rougir. Y a-t-il une loi, dans ce royaume, qui traduise en justice les filles de rois? La contrainte seule garde-t-elle les femmes d'Espagne? Un témoin les protège-t-il mieux que leur vertu? Et maintenant, pardon, mon époux!... Je ne suis pas accoutumée à laisser partir dans les larmes qui m'a servie avec joie.... Mondécar! (*Elle prend sa ceinture et la donne à la Marquise.*) Vous avez irrité le roi.... mais non pas moi.... Prenez donc ce souvenir de ma faveur et de ce moment.... Quittez le royaume.... Vous n'avez failli qu'en Espagne; dans ma France on se fera une joie d'essuyer de telles larmes.... Oh! faut-il que je sois toujours rappelée à ce souvenir? (*Elle s'appuie sur la grande Maîtresse et se couvre le visage.*) Dans ma France, c'était autrement.

LE ROI, *avec quelque émotion.*

Un reproche de mon amour a-t-il pu vous affliger? Vous affliger, un mot que la plus tendre sollicitude a amené sur mes lèvres? (*Il se tourne vers les grands.*) Voici les vassaux de mon trône. Qu'ils disent si jamais le sommeil tombe sur mes paupières sans qu'au soir de chaque journée j'aie examiné d'abord comment battent les cœurs de mes peuples sous les climats les plus lointains. Et j'aurais plus de souci de mon trône que de l'épouse de mon cœur?... De mes peuples, mon épée me répond et.... le duc d'Albe : ces yeux seuls me répondent de l'amour de ma femme.

LA REINE.

Si je vous ai offensé, mon époux....

LE ROI.

On me nomme l'homme le plus riche du monde chrétien; le soleil ne se couche point dans mon empire.... Mais tout cela, un autre l'a déjà possédé, et plus d'un le possédera encore après moi. Ceci est mon bien propre. Ce qu'a le roi appartient à la fortune.... Élisabeth appartient à Philippe. Voilà la place où je suis mortel.

LA REINE.

Vous craignez, sire?

LE ROI.

Pas ces cheveux blancs, je pense? Quand j'ai une fois commencé à craindre, j'ai cessé de craindre.... (*Aux grands.*) Je compte les grands de ma cour.... Le premier manque. Où est don Carlos, mon infant? (*Personne ne répond.*) Le jeune don Carlos commence à m'être redoutable. Il évite ma présence, depuis qu'il est revenu de la haute école d'Alcala. Son sang est ardent, pourquoi son regard est-il si froid? sa manière d'être, si mesurée, si solennelle? Soyez vigilants. Je vous le recommande.

ALBE.

Je le suis. Aussi longtemps qu'un cœur battra sous cette cuirasse, don Philippe peut dormir en paix. Comme le chérubin de Dieu devant le paradis, le duc d'Albe se tient devant le trône.

LERME.

Oserai-je contredire, en toute humilité, le plus sage des monarques?... La majesté de mon roi m'inspire un trop profond respect pour que je juge son fils avec autant de promptitude et

de sévérité. Le sang bouillant de Carlos peut inspirer des craintes, mais je ne crains rien de son cœur.

LE ROI.

Comte de Lerme, vous parlez fort bien pour séduire le cœur du père. Le roi aura le duc pour appui.... Brisons là.... (*Il se tourne vers sa suite.*) Maintenant, je retourne sans délai à Madrid, mon devoir de roi m'y appelle. La peste de l'hérésie infecte mes peuples, la révolte croît dans les Pays-Bas. Le temps presse. Il faut qu'un exemple terrible convertisse les égarés. Le grand serment que prêtent tous les rois de la chrétienté, je l'accomplirai demain. Je veux que cette exécution sanglante soit sans pareille. Toute ma cour y est solennellement invitée. (*Il emmène la Reine, les autres suivent.*)

SCÈNE VII.

DON CARLOS, *des lettres à la main*; LE MARQUIS DE POSA.
Ils entrent par le côté opposé.

CARLOS.

Je suis résolu. Que les Flandres soient sauvées! Elle le veut.... Cela me suffit.

LE MARQUIS.

Aussi n'y a-t-il plus un moment à perdre. Déjà, dans le cabinet, dit-on, le duc d'Albe est nommé gouverneur.

CARLOS.

Dès demain, je demande une audience à mon père. Je sollicite cette charge pour moi. C'est la première prière que je me hasarde à lui adresser. Il ne peut me la refuser. Depuis longtemps il me voit à regret à Madrid. Quel prétexte opportun, pour me tenir éloigné! Et... dois-je te l'avouer, Rodrigue?... j'espère davantage.... Peut-être, face à face avec lui, réussirai-je à rentrer dans ses bonnes grâces. Jamais encore il n'a entendu la voix de la nature. Laisse-moi essayer, Rodrigue, quel pouvoir elle aura dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Maintenant enfin, c'est de nouveau mon Carlos que j'entends. Maintenant, vous êtes tout à fait redevenu vous-même.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE DE LERME.

LERME.

Le roi vient de quitter Aranjuez. J'ai l'ordre....

CARLOS.

C'est bien, comte de Lerme. J'arriverai avec le roi.

LE MARQUIS *fait mine de s'éloigner. — Avec un certain air de cérémonie :*

Du reste, Votre Altesse n'a rien à m'ordonner?

CARLOS.

Rien, chevalier. Je vous souhaite une heureuse arrivée à Madrid. Vous me donnerez encore d'autres détails sur la Flandre. (*A Lerme, qui attend toujours.*) Je vous suis à l'instant. *Le comte de Lerme s'éloigne.*)

SCÈNE IX.

DON CARLOS, LE MARQUIS.

CARLOS.

Je t'ai compris. Je te remercie. Mais une telle contrainte n'est justifiée que par la présence d'un tiers. Ne sommes-nous pas frères?... Que cette comédie du rang soit désormais bannie de notre union! Persuade-toi que nous nous sommes rencontrés dans un bal masqué, toi en costume d'esclave, et moi déguisé par fantaisie sous une robe de pourpre. Tant que dure le carnaval, fidèles à nos rôles, nous respectons ce mensonge avec une risible gravité, pour ne pas troubler la douce ivresse de la foule. Mais, à travers le masque, ton Charles te fait signe, tu me serres les mains en passant, et nous nous entendons.

LE MARQUIS.

C'est un divin rêve. Mais ne s'évanouira-t-il jamais? Mon Charles est-il assez sûr de lui pour braver les attraits de l'absolue puissance? Un grand jour vous attend.... un jour.... où cet

héroïsme.... je veux d'avance vous avertir.... succombera dans une rude épreuve. Don Philippe meurt. Charles hérite du plus grand empire de la chrétienté.... Un immense abîme le sépare de la race des mortels. Hier encore il était homme, aujourd'hui il est dieu. Désormais il n'a plus de faiblesses. Les devoirs éternels se taisent devant lui. L'humanité.... aujourd'hui, c'est encore un grand mot à son oreille.... se vend elle-même à lui et rampe devant son idole. Sa compassion s'éteint avec la souffrance, sa vertu s'énerve dans les voluptés, le Pérou lui envoie de l'or pour ses folies, la cour dresse des démons pour ses vices. Il s'endort enivré dans ce ciel, que l'artifice de ses esclaves a créé autour de lui. Aussi longtemps que son rêve, dure sa divinité.... Malheur à l'insensé qui, par pitié, le réveillerait! Mais alors que deviendrait Rodrigue?... L'amitié est sincère et hardie.... Les yeux malades de la Toute-Puissance ne peuvent supporter ses terribles clartés. Vous ne souffrirez point l'audace du citoyen, ni moi l'orgueil du prince.

CARLOS.

Elle est vraie et terrible, ta peinture des monarques. Oui, je te crois.... mais ce n'est que la volupté qui a ouvert leurs cœurs au vice. Je suis encore pur, et j'ai vingt-trois ans. Ce qu'avant moi mille autres ont dissipé sans remords dans d'impurs embrassements, la meilleure part de l'esprit, la force virile, je l'ai conservé précieusement au souverain futur. Qu'est-ce qui pourrait te chasser de mon cœur, si les femmes ne le peuvent faire?

LE MARQUIS.

Moi-même. Pourrais-je, Carlos, vous aimer encore aussi tendrement, quand il me faudrait vous craindre?

CARLOS.

Cela n'arrivera jamais. As-tu besoin de moi? As-tu de ces passions qui mendient les faveurs du trône? L'or te séduit-il? Tu es, pour un sujet, plus riche que je ne le serai jamais comme roi.... Es-tu avide d'honneurs? Dès le jeune âge, tu en avais épuisé la mesure.... tu les as refusés. Qui de nous deux sera le créancier, et qui le débiteur?... Tu gardes le silence? Tu trembles à l'idée de cette épreuve? Tu n'es pas plus sûr de toi-même?

LE MARQUIS.

Eh bien, soit! Je cède. Voici ma main!

CARLOS.

Tu es à moi?

LE MARQUIS.

A jamais, et dans toute l'extension la plus hardie du mot.

CARLOS.

Et dévoué au roi un jour, avec la même tendresse et la même foi qu'aujourd'hui à l'infant?

LE MARQUIS.

Je vous le jure.

CARLOS.

Même si le serpent de la flatterie enlaçait mon cœur mal gardé.... même si ces yeux désapprenaient les larmes qu'ils pleuraient autrefois.... si ces oreilles se fermaient à la prière, tu veux, intrépide gardien de ma vertu, me saisir d'un bras fort et appeler mon génie par son grand nom?

LE MARQUIS.

Oui.

CARLOS.

Et maintenant, encore une prière! Dis-moi *tu!* J'ai toujours envié à tes égaux ce privilège de l'intimité. Ce *tu* fraternel trompera mon oreille et mon cœur par de douces illusions d'égalité.... Pas d'objection!... Ce que tu veux dire, je le devine. Pour toi c'est un enfantillage, je le sais.... mais pour moi, fils de roi, c'est beaucoup. Veux-tu être mon frère?

LE MARQUIS.

Ton frère!

CARLOS.

Maintenant, chez le roi! Je ne crains plus rien.... Ma main dans ta main, je défie mon siècle. (*Ils sortent.*)



ACTE DEUXÈME.

Le palais du roi à Madrid.

SCÈNE I.

LE ROI PHILIPPE, *sur son trône, sous un dais*; LE DUC D'ALBE, *à quelque distance du Roi, la tête couverte*; CARLOS.

CARLOS.

L'État a le pas sur moi. Carlos passera volontiers après le ministre. Il parle pour l'Espagne.... Je suis le fils de la maison. (*Il recule en s'inclinant.*)

PHILIPPE.

Le duc restera, et l'infant peut parler.

CARLOS, *se tournant vers Albe.*

C'est donc de votre générosité, duc, qu'il me faut obtenir le roi, comme un don que j'implore. Un fils.... ne le savez-vous pas?... peut avoir sur le cœur maint secret à confier à un père, et qui n'est pas fait pour un tiers. Le roi, je ne vous le ravirai pas.... Je ne veux le père que pour ce court moment.

PHILIPPE.

C'est son ami qui est là devant vous.

CARLOS.

Ai-je aussi mérité que le duc, à mes yeux, soit le mien ?

PHILIPPE.

Et avez-vous jamais voulu le mériter?... Je n'aime point les fils qui font de meilleurs choix que leurs pères !

CARLOS.

La fierté du duc d'Albe, d'un chevalier, peut-elle soutenir une telle scène ? Aussi vrai que je vis, ce rôle de l'importun qui ne

rougit pas de s'imposer, de se placer de force entre le père et le fils, qui se condamne à rester là en tiers, l'âme pénétrée du sentiment de son néant, ce rôle, par le ciel! non, pour un diadème, je ne voudrais pas le jouer.

PHILIPPE *quitte son siège, en jetant sur le Prince un regard irrité.*

Éloignez-vous, duc. (*Le Duc se dirige vers la grande porte, par laquelle Carlos est venu. Le Roi, par un signe, lui en indique une autre.*) Non, dans le cabinet, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCÈNE II.

LE ROI PHILIPPE, CARLOS.

CARLOS, *aussitôt que le Duc a quitté la chambre, s'avance vers le Roi et tombe à ses pieds, avec l'expression de l'émotion la plus vive.*

Maintenant j'ai retrouvé mon père, il m'est rendu! Ma plus ardente reconnaissance pour cette faveur!... Votre main, mon père!... O jour heureux!... La douceur de ce baiser, il y a longtemps qu'elle n'a été accordée à votre fils. Pourquoi me repousser si longtemps de votre cœur, mon père? Qu'ai-je fait?

PHILIPPE.

Infant, ton cœur n'entend rien à ces artifices. Tu peux te les épargner, je ne les aime point.

CARLOS, *se levant.*

C'est cela! J'entends vos courtisans.... mon père! Elles ne sont pas bonnes, par le ciel! pas bonnes de tout point, non, pas toutes, les paroles d'un prêtre, ni toutes celles que disent les créations d'un prêtre. Je ne suis pas pervers, mon père.... l'ardeur de mon sang est toute ma méchanceté; ma jeunesse, mon seul crime. Je ne suis pas pervers; pervers, non, en vérité!... Bien que souvent d'impétueux transports accusent mon cœur, mon cœur est bon....

PHILIPPE.

Ton cœur est pur, je le sais, comme ta prière.

CARLOS.

Maintenant ou jamais!... Nous sommes seuls. La timide barrière de l'étiquette est tombée entre le père et le fils. Mainte-

nant ou jamais ! Un céleste rayon d'espérance luit au dedans de moi, un doux pressentiment traverse mon cœur.... Le ciel entier, avec de joyeux chœurs d'anges, se penche vers nous, et le Dieu trois fois saint contemple avec émotion cette grande et belle scène.... Mon père, réconciliation ! (*Il tombe à ses pieds.*)

PHILIPPE.

Laisse-moi et lève-toi.

CARLOS.

Réconciliation !

PHILIPPE *veut se dégager de lui.*

Cette comédie devient trop audacieuse....

CARLOS.

Trop audacieux, l'amour de ton enfant ?

PHILIPPE.

Pour achever, des larmes ? Indigne spectacle !... Sors de ma présence !

CARLOS.

Maintenant ou jamais !... Réconciliation, mon père !

PHILIPPE.

Loin de mes yeux ! Reviens, humilié, de mes batailles, mes bras s'ouvriront pour te recevoir.... Tel que je te vois, je te repousse.... Il n'y a que la faute, la faute lâche, qui se lave honteusement dans des larmes ainsi versées. Qui ne rougit pas de se repentir, jamais ne s'épargnera un remords.

CARLOS.

Quel est cet homme ? Par quelle méprise a-t-il pu, étranger à l'humanité, s'égarer parmi les hommes ?... Les larmes ne sont-elles pas l'éternel symbole de créance de l'humanité ? Son œil est sec : ce n'est point une femme qui l'a enfanté.... Oh ! forcez vos yeux, qui jamais ne furent humides, forcez-les, pendant qu'il en est temps encore, à apprendre les larmes ; sans quoi, sans quoi peut-être, dans quelque heure cruelle, vous auriez à payer cette dette avec usure.

PHILIPPE.

Penses-tu ébranler par de belles paroles le doute si grave de ton père ?

CARLOS.

Le doute ? Je veux le détruire , ce doute.... Je veux m'attacher au cœur de mon père , je veux enlever par un puissant effort, faire tomber de ce cœur, fût-elle inébranlable comme le roc, cette écorce du doute.... Qui sont ceux qui m'ont expulsé de la faveur de mon roi ? Qu'est-ce que le moine a pu offrir au père, à la place de son fils ? Quelle compensation Albe vous donnerait-il pour une vie, une paternité sacrifiée à la légère ? Vous voulez de l'amour?... Ici, dans ce sein , jaillit une source plus vive, plus ardente, que dans les citernes impures et bourbeuses qu'il faut d'abord que l'or de Philippe ouvre.

PHILIPPE.

Téméraire , arrête!... Les hommes que tu te permets d'outrager sont les serviteurs de mon choix , des serviteurs éprouvés, et je veux que tu les honores.

CARLOS.

Jamais ! Je me sens. Ce que font vos ducs d'Albe, Carlos le peut faire aussi, et il peut davantage. Quel souci le mercenaire a-t-il d'un royaume qui ne sera jamais son bien propre?... Que lui importe que les cheveux gris de Philippe blanchissent ? Votre Carlos vous aurait aimé.... Je frémis à l'idée d'être isolé, d'être seul, seul sur un trône....

PHILIPPE , *frappé de ces paroles, demeure pensif et replié sur lui-même.* — *Après un moment de silence.*

Je suis seul.

CARLOS , *avec chaleur et vivacité, en s'approchant de lui.*

Vous l'avez été. Ne me haissez plus ; je veux vous aimer filialement, vous aimer avec ardeur : seulement, ne me haissez plus.... Qu'il est ravissant et doux de se sentir glorifié dans une belle âme, de savoir que notre joie enflamme d'autres joues, que nos angoisses agitent un autre sein, que nos souffrances humectent d'autres yeux !... Qu'il est beau et magnifique de revenir sur ses pas avec un fils cher et bien-aimé, la main dans sa main, par la route fleurie de la jeunesse, de rêver encore une fois tout le rêve de la vie ! Qu'il est grand et doux de se perpétuer dans la vertu de son enfant, de vivre immortel, impérissable, bienfaisant durant des siècles ! Qu'il est beau de planter ce qu'un fils chéri moissonnera un jour, d'amasser ce

qui l'enrichira avec usure, de pressentir combien sera vive et ardente sa reconnaissance!... Mon père, vos moines ont gardé un fort prudent silence sur ce paradis.

PHILIPPE, *non sans émotion.*

O mon fils, mon fils! tu prononces toi-même ta sentence. Tu peins, avec des couleurs ravissantes, un bonheur que... tu ne m'as jamais donné.

CARLOS.

Que le Dieu qui sait tout en soit juge!... Vous-même, vous m'avez exclu, ainsi que du cœur paternel, de toute part à votre autorité. Jusqu'à présent, jusqu'à ce jour.... oh! cela était-il bien? cela était-il juste? jusqu'à présent il m'a fallu, moi, prince héréditaire d'Espagne, rester un étranger en Espagne, un prisonnier sur ce sol où je serai maître un jour. Cela était-il équitable et bienveillant?... Oh! que de fois, que de fois, mon père, j'ai baissé les yeux en rougissant, quand les ambassadeurs des potentats étrangers, quand les gazettes me racontaient les nouvelles de la cour d'Aranjuez!

PHILIPPE.

Le sang bout avec trop d'ardeur dans tes veines. Tu ne saurais que détruire.

CARLOS.

Employez-moi à détruire, mon père!... Oui, le sang bouillonne dans mes veines.... Vingt-trois ans, et rien de fait encore pour l'immortalité. Je m'éveille, je me sens.... Ma vocation au trône des rois me somme comme un créancier, m'arrache au sommeil, et toutes les heures perdues de ma jeunesse crient à mon oreille, comme des dettes d'honneur. Il est venu, le grand, le beau moment qui enfin réclame de moi les intérêts du précieux talent enfoui. L'histoire du monde m'appelle, et la gloire de mes aïeux et la trompette tonnante de la gloire. Le temps est arrivé de m'ouvrir l'illustre arène de la renommée.... Mon roi, oserai-je vous exprimer la prière qui m'a amené ici?

PHILIPPE.

Encore une prière? Fais-la connaître.

CARLOS.

La révolte fait de menaçants progrès en Brab ant. L'opiniâtreté des rebelles veut une vigoureuse et sage résistance. pour dompter

la fureur des fanatiques, le duc doit conduire une armée en Flandre, investi par le roi de pouvoirs souverains. Que cette mission est glorieuse, qu'elle serait propre à introduire votre fils dans le temple de la Renommée!... O mon roi, confiez cette armée à votre fils, à moi! Je suis aimé des Flamands. J'ose répondre sur ma tête de leur fidélité.

PHILIPPE.

Tu parles comme un rêveur. Cette mission demande un homme fait et non un jeune homme....

CARLOS.

Elle ne veut qu'un homme, et c'est la seule chose qu'Albe n'ait jamais été.

PHILIPPE.

La terreur seule peut dompter la rébellion. La compassion serait démente.... Ton âme est faible, mon fils; le duc est redouté.... Renonce à ta prière.

CARLOS.

Envoyez-moi avec l'armée en Flandre. Risquez la partie avec cette âme faible. Rien que le nom du fils du roi, volant devant mes drapeaux, est sûr de conquérir, où les bourreaux du duc d'Albe ne feront que ravager. Je vous en supplie à genoux. C'est la première prière de ma vie.... Mon père, confiez-moi la Flandre....

PHILIPPE, *examinant l'Infant d'un regard pénétrant.*

Et en même temps ma meilleure armée à ton ambition, le couteau à mon meurtrier?

CARLOS.

O mon Dieu! ne suis-je pas plus avancé, et est-ce là le fruit de cet instant solennel, si longtemps désiré? (*Après un moment de réflexion, avec une gravité plus douce.*) Répondez-moi avec plus de douceur! Ne me renvoyez pas ainsi. Je ne voudrais pas être congédié avec cette triste réponse, vous quitter avec un tel poids sur le cœur. Traitez-moi avec plus de bonté. C'est le pressant besoin de mon âme, c'est une tentative dernière, désespérée.... Je ne puis comprendre, je ne puis endurer, avec la fermeté d'un homme, que vous me refusiez ainsi tout, oui tout, absolument tout. En ce moment, vous me congédiez. Je sors de votre présence sans rien obtenir, et désabusé de mille doux pressenti-

ments.... Votre Albe et votre Domingo vont siéger victorieux là où votre fils a pleuré dans la poussière. La troupe des courtisans, toute la grandesse tremblante, la tribu pâle et contrite des moines étaient là comme témoins quand vous m'avez accordé cette solennelle audience. Ne m'humiliez pas! Ne me faites pas, mon père, cette blessure mortelle, de me livrer honteusement à l'impudente raillerie de la domesticité royale, de montrer à tous que vous prodiguez votre faveur à des étrangers, et que les prières de votre Carlos ne peuvent rien obtenir. Pour preuve que vous voulez m'honorer, envoyez-moi en Flandre, avec l'armée.

PHILIPPE.

Ne répète plus cette parole, par la colère de ton roi!

CARLOS.

Je m'expose à la colère de mon roi, et je vous en supplie pour la dernière fois.... Confiez-moi la Flandre! Ce m'est un devoir et une nécessité de sortir d'Espagne. Pour moi, vivre ici, c'est respirer sous la main du bourreau.... Le ciel à Madrid pèse lourdement sur moi, comme la conscience d'un meurtre. Un prompt changement de climat peut seul me guérir. Si vous voulez me sauver.... envoyez-moi sans retard en Flandre.

PHILIPPE, *avec un calme contraint.*

Des malades tels que toi, mon fils, exigent de bons soins et doivent demeurer sous l'œil du médecin. Tu resteras en Espagne, le duc ira en Flandre.

CARLOS, *hors de lui.*

Oh! maintenant, entourez-moi, mes bons anges....

PHILIPPE, *reculant d'un pas.*

Arrête! Que signifient ces airs?

CARLOS, *d'une voix tremblante.*

Mon père, la décision demeure-t-elle irrévocable?

PHILIPPE.

Elle vient du roi.

CARLOS.

Ma tâche est achevée. (*Il sort dans une violente agitation.*)

SCÈNE III.

PHILIPPE demeure plongé, pendant quelque temps, dans de sombres réflexions ; enfin il fait quelques pas, allant et venant dans la salle. Le duc d'Albe s'approche avec embarras.

PHILIPPE.

Attendez-vous, à chaque moment, à l'ordre de partir pour Bruxelles.

ALBE.

Tout est prêt, mon roi.

PHILIPPE.

Vos pleins pouvoirs sont déjà scellés dans mon cabinet. Prenez, en attendant, congé de la reine, et présentez-vous, en vue du départ, à l'infant.

ALBE.

Je l'ai vu à l'instant quitter cette salle, avec tous les dehors de la fureur. Votre royale Majesté est aussi hors d'elle-même et paraît profondément émue. Peut-être le sujet de l'entretien?...

PHILIPPE, après s'être promené un moment de long en large.

Le sujet était le duc d'Albe. (*Le Roi, d'un air sombre et les yeux fixés sur lui :*) J'apprends volontiers que Carlos hait mes conseillers, mais je découvre avec chagrin qu'il les méprise.

ALBE pâlit et veut éclater.

PHILIPPE.

A présent, point de réponse! Je vous permets d'apaiser le prince.

ALBE.

Sire!

PHILIPPE.

Dites-moi : qui est-ce donc qui le premier m'a averti du noir dessein de mon fils? Je vous entendis alors, sans l'entendre aussi. Je veux tenter l'épreuve. Désormais Carlos sera plus près de mon trône. Allez. (*Le Roi passe dans son cabinet. Le Duc se retire par une autre porte.*)

SCÈNE IV.

Une antichambre de l'appartement de la Reine.

DON CARLOS *entre par la porte du milieu, s'entretenant avec un Page. A son approche, les courtisans qui se trouvent dans l'antichambre, se dispersent dans les salles voisines.*

CARLOS.

Une lettre pour moi?... Pourquoi donc cette clef? Et l'une et l'autre remises avec tant de mystère? Approche.... D'où tiens-tu cela?

LE PAGE, *mystérieusement.*

Autant que la dame m'a laissé voir, elle aime mieux être devinée que dépeinte....

CARLOS, *reculant vivement.*

La dame? (*Examinant le Page avec plus d'attention.*) Quoi?... Comment?... Qui es-tu donc?

LE PAGE.

Un page de Sa Majesté la reine.

CARLOS, *allant à lui avec effroi et lui mettant la main sur la bouche.*

Tu es mort! arrête! J'en sais assez. (*Il brise vivement le cachet et va à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Cependant, le duc d'Albe vient et, passant près du Prince sans être remarqué de lui, il entre dans la chambre de la Reine. Carlos commence à trembler violemment et à rougir et pâlir tour à tour. Après qu'il a lu, il demeure longtemps sans voix, les yeux attachés fixement sur la lettre. — Enfin il se tourne vers le Page.*) C'est elle-même qui t'a donné la lettre?

LE PAGE.

De sa propre main.

CARLOS.

Elle t'a donné elle-même la lettre?... Oh! ne te joue pas de moi! Je n'ai encore rien lu de sa main. Il faut que je te croie, si tu peux le jurer. Si c'était un mensonge, avoue-le-moi franchement, et ne te raille pas de moi.

LE PAGE.

De qui?

CARLOS considère de nouveau la lettre, et regarde le Page d'un air incertain et scrutateur. Après avoir fait un tour dans la salle.

Tu as encore tes parents? Oui? Ton père sert le roi? C'est un enfant du pays?

LE PAGE.

Il a péri à Saint-Quentin, colonel de la cavalerie du duc de Savoie, et il se nommait Alonzo, comte de Hénarez.

CARLOS, le prenant par la main et fixant les yeux sur lui d'un air significatif.

C'est le roi qui t'a remis cette lettre?

LE PAGE, blessé.

Gracieux prince, ai-je mérité ce soupçon?

CARLOS lit la lettre.

« Cette clef ouvre les chambres qui sont sur le derrière
« dans le pavillon de la reine. La plus reculée de toutes touche
« sur le côté à un cabinet où jamais ne se sont égarés les pas
« d'aucun espion. Là, l'amour pourra librement, hautement
« avouer ce qu'il n'a osé si longtemps confier qu'à des signes.
« Les vœux de l'amant timide seront exaucés et une douce
« récompense est réservée à sa modeste patience. » (Comme
se réveillant d'une sorte de stupeur.) Je ne rêve pas.... je ne
suis point en délire.... Voici bien mon bras droit.... voici
mon épée.... voici des syllabes écrites. C'est vrai, c'est réel,
je suis aimé.... je le suis.... oui, je suis, je suis aimé! (Tout
hors de lui, il se précipite à travers la chambre, les bras levés au
ciel.)

LE PAGE.

Venez donc, mon prince, je vous conduirai.

CARLOS.

Laisse-moi d'abord revenir à moi.... Mon âme frémit encore de toutes les terreurs d'une telle félicité. Ai-je conçu jamais un si orgueilleux espoir? Ai-je osé jamais le rêver? Où est l'homme qui s'accoutumerait si vite à être un Dieu? Qui étais-je, et qui suis-je maintenant? C'est un autre ciel, un autre soleil que ceux qui existaient avant.... Elle m'aime!

LE PAGE veut l'emmener.

Prince, prince, ce n'est pas ici le lieu.... Vous oubliez....

CARLOS, *soudain glacé d'effroi.*

Le roi, mon père! (*Il laisse tomber les bras, regarde timidement autour de lui, et commence à revenir à lui.*) C'est effrayant.... Oui, tu as raison, mon ami. Je te remercie : tout à l'heure, je n'étais pas bien à moi.... Qu'il me faille taire une telle félicité et l'emprisonner dans mon sein.... cela, oui, cela est affreux! (*Prenant le Page par la main et le menant à l'écart.*) Ce que tu as vu.... tu m'entends?... sans le voir, restera caché, comme un cercueil, au plus profond de ton sein. Maintenant va! Je trouverai. Va! il ne faut pas qu'on nous rencontre ici. Va.... (*Le Page veut s'éloigner.*) Non, pourtant. Arrête! écoute! (*Le Page revient. Carlos lui pose la main sur l'épaule et le regarde en face, d'un air sérieux et solennel.*) Tu emportes un terrible secret, qui, semblable à ces poisons violents, brise le vase où il est gardé.... Maîtrise bien ta physionomie. Que jamais ta tête n'apprenne ce que ton sein recèle. Sois comme le porte-voix inanimé, qui reçoit et rend le son, et lui-même ne l'entend pas! Tu es un enfant.... sois-le toujours et continue ton rôle de libre gaieté.... Qu'elle a bien su choisir son messager d'amour, la main avisée qui a écrit cette lettre! Ce n'est pas là que le roi cherche ses vipères.

LE PAGE.

Et moi, mon prince, je serai fier de me savoir possesseur d'un secret que le roi lui-même ignore....

CARLOS.

Folle vanité d'enfant! c'est là ce qui doit te faire trembler.... S'il arrive que nous nous rencontrions en public, tu t'approcheras de moi d'un air timide et soumis. Que jamais la vanité ne te pousse à laisser voir combien l'infant te veut de bien! Tu ne peux commettre de plus grand crime, mon fils, que de me plaire.... Ce que tu pourras avoir désormais à me transmettre, ne l'exprime jamais par des syllabes, ne le confie pas à tes lèvres; que ton message ne suive pas la voie frayée, la voie commune des pensées. Tu parleras par le mouvement des cils, du doigt; je t'écouterai du regard. L'air, la lumière qui nous entourent sont les créatures de Philippe; les murailles muettes sont à sa solde.... On vient.... (*La chambre de la Reine s'ouvre et le duc d'Albe en sort.*) Pars! A revoir!

LE PAGE.

Prince, n'allez pas au moins vous tromper de chambre.
(*Il sort.*)

CARLOS.

C'est le duc.... Non, eh non ! c'est bien ! Je trouverai.

SCÈNE V.

DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

ALBE, *s'avançant sur le passage du Prince.*

Deux mots, gracieux prince.

CARLOS.

Très-bien.... c'est bon.... Une autre fois. (*Il veut sortir.*)

ALBE.

Ce lieu ne paraît pas, il est vrai, le plus convenable. Peut-être plairait-il à Votre Altesse royale de me donner audience dans son appartement?

CARLOS.

Pourquoi? Cela peut aussi bien se faire ici.... Seulement vite et bref!

ALBE.

Ce qui, à proprement parler, m'amène ici, c'est le désir d'exprimer à Votre Altesse mon humble reconnaissance pour ce qu'elle sait....

CARLOS.

De la reconnaissance? A moi, de la reconnaissance? Pour quel motif?... Et cela du duc d'Albe?

ALBE.

C'est qu'à peine aviez-vous quitté la chambre du roi que j'ai reçu l'ordre de partir pour Bruxelles.

CARLOS.

Pour Bruxelles! Ah!

ALBE.

A quoi, mon prince, sinon à votre gracieuse intervention auprès de Sa Majesté, pourrais-je l'attribuer?

CARLOS.

A moi? Pas le moins du monde.... non, pas à moi, en vérité! Vous partez?... Partez et que Dieu soit avec vous!

ALBE.

Rien de plus? cela m'étonne. Votre Altesse n'aurait du reste rien à m'ordonner pour la Flandre?

CARLOS.

Quoi « du reste? » Et « pour la Flandre? »

ALBE.

Cependant il semblait tout récemment encore que le sort de ces provinces réclamât la présence même de don Carlos.

CARLOS.

Comment cela? Ah oui!... vous avez raison.... C'était ainsi, naguère.... mais c'est bien aussi comme cela, très-bien, d'autant mieux....

ALBE.

J'entends avec surprise....

CARLOS, *sans ironie.*

Vous êtes un grand général.... Qui ne le sait? L'envie même est contrainte de l'affirmer. Moi.... je suis un jeune homme. C'est aussi ce que le roi a pensé. Le roi a raison, parfaitement raison. Je le reconnais maintenant, je suis satisfait, ainsi n'en parlons plus. Bon voyage! Je ne puis décidément, à cette heure, comme vous voyez.... Il se trouve que je suis pour l'instant quelque peu surchargé.... Le reste à demain, ou quand vous voudrez, ou quand vous reviendrez de Bruxelles....

ALBE.

Comment?

CARLOS, *après un moment de silence, voyant que le Duc reste toujours là.*

Vous partez dans la bonne saison.... Vous passez par Milan, la Lorraine, la Bourgogne et l'Allemagne.... L'Allemagne?... Oui, c'était là, on vous y connaît.... Nous sommes maintenant en avril; mai.... juin.... en juillet, tout juste, et, au plus tard, au commencement d'août, vous serez à Bruxelles. Oh! je n'en doute pas, on entendra parler très-prochainement de vos victoires. Vous saurez vous rendre digne de notre très-gracieuse confiance.

ALBE, *d'un ton significatif.*

Le pourrai-je, l'âme pénétrée du sentiment de mon néant!

CARLOS, *après un moment de silence, avec dignité et fierté.*

Vous êtes susceptible, duc.... et à bon droit. Il y avait, je dois l'avouer, peu de ménagement de ma part à employer contre vous des armes dont vous n'êtes pas en état de vous servir contre moi.

ALBE.

Pas en état?...

CARLOS, *lui tendant la main, avec un sourire.*

C'est dommage que, tout juste en ce moment, le temps me manque de vider avec Albe cette noble querelle. Une autre fois....

ALBE.

Prince, nous nous méprenons tous deux, et d'une façon tout opposée. Vous, par exemple, vous vous portez de vingt ans en avant, dans l'avenir; moi, je vous reporte d'autant en arrière.

CARLOS.

Eh bien?

ALBE.

Et reculant ainsi, je me demande involontairement combien de nuits consacrées à sa belle épouse portugaise, votre mère, le roi aurait bien sacrifiées pour acquérir à sa couronne un bras comme celui-ci. Il savait, sans doute, à quel point il est plus facile de propager les monarques que les monarchies.... à quel point c'est plus vite fait de pourvoir le monde d'un roi, qu'un roi d'un monde.

CARLOS.

C'est très-vrai! Pourtant, duc d'Albe, pourtant....

ALBE.

Et combien de sang, de sang de votre peuple a dû couler, avant que deux gouttes du sien pussent faire de vous un roi.

CARLOS.

C'est très-vrai, par le ciel!... et vous avez renfermé là en deux mots tout ce que l'orgueil du mérite peut opposer à l'orgueil des privilèges fortuits?... Mais venez-en à l'application. Voyons, duc d'Albe!

ALBE.

Malheur au tendre nourrisson qui se nomme Majesté, s'il ose se railler de sa nourrice! Qu'il lui est doux de se laisser

aller au sommeil sur le souple coussin de nos victoires ! A la couronne ne brillent que les perles, et non sans doute les blessures par lesquelles elle a été conquise.... Cette épée a dicté les lois espagnoles à des peuples étrangers ; elle a brillé, comme la foudre, devant le Dieu crucifié ; elle a ouvert à la semence de la foi, sur cet hémisphère, de sanglants sillons : Dieu jugeait dans le ciel ; moi, sur la terre....

CARLOS.

Dieu ou le diable, il n'importe ! Vous étiez son bras droit. Je sais bien cela.... et à présent n'en parlons plus, je vous en prie. Je voudrais me garder de certains souvenirs.... J'honore le choix de mon père. Mon père a besoin d'un duc d'Albe ; qu'il ait besoin d'un tel homme, ce n'est pas là ce que je lui envie. Vous êtes un grand homme.... Soit encore ! je le crois presque. Seulement, je crains que vous ne soyez venu quelques milliers d'années trop tôt. Un duc d'Albe, telle serait ma pensée, était fait pour paraître à la fin de tous les temps. Quand la rébellion gigantesque du vice aura épuisé la patience du ciel, que la riche moisson des méfaits, dressant ses épis pleins et mûrs, voudra un moissonneur sans pareil, alors vous serez à votre place.... O Dieu ! mon paradis ! ma Flandre?... Mais je ne dois pas avoir maintenant cette pensée. Silence à cet égard ! On dit que vous emportez une provision de sentences de mort, signées d'avance. C'est une prévoyance louable. On n'a plus de la sorte aucune chicane à craindre.... O mon père, que j'ai mal compris ton intention ! Je te reprochais ta dureté, parce que tu me refusais une de ces missions où brillent tes ducs d'Albe.... C'était le commencement de ton estime.

ALBE.

Prince, ce mot mériterait....

CARLOS, *éclatant.*

Quoi ?

ALBE.

Mais le titre de fils du roi en garantit Carlos.

CARLOS, *portant la main à son épée.*

Ceci veut du sang.... L'épée hors du fourreau, duc !

ALBE, *froidement.*

Contre qui ?

CARLOS, *s'avançant violemment sur lui.*

L'épée à la main, ou je vous perce!

ALBE *tire son épée.*

Eh bien donc! s'il le faut. *(Ils combattent.)*

SCÈNE VI.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

LA REINE, *qui sort, épouvantée, de sa chambre.*

Des épées nues! *(Au Prince, avec mécontentement et d'un ton impérieux.)* Carlos!

CARLOS, *mis hors de lui par l'aspect de la Reine, laisse tomber son bras et demeure immobile et comme privé de sentiment; puis il court au Duc et l'embrassant :*

Réconciliation, duc! Que tout soit pardonné! *(Il se jette, muet, aux pieds de la Reine, puis se relève vivement et s'éloigne à la hâte, tout troublé.)*

ALBE, *qui reste immobile de surprise et ne les perd pas de vue un seul moment :*

Par le ciel! voilà qui est pourtant bien étrange....

LA REINE *s'arrête quelques instants, inquiète et incertaine, puis elle se dirige lentement vers sa chambre; arrivée à la porte, elle se retourne.*

Duc d'Albe! *(Le Duc la suit dans sa chambre.)*

Un cabinet de la princesse d'Éboli.

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, *dans une toilette d'un goût idéal, belle, mais simple, joue du luth et chante; ensuite LE PAGE de la Reine.*

LA PRINCESSE *s'élançe de son siège.*

Il vient!

LE PAGE, *accourant.*

Êtes-vous seule? Je m'étonne fort de ne pas le trouver encore ici: mais il ne peut manquer de paraître à l'instant.

LA PRINCESSE.

Il ne peut manquer? C'est dire qu'il veut.... Ainsi, c'est décidé....

LE PAGE.

Il suit mes pas.... Gracieuse princesse, vous êtes aimée.... aimée, aimée! comme personne ne peut l'être, ni ne l'avoir été. Quelle scène j'ai eue sous les yeux!

LA PRINCESSE *l'attire à elle, pleine d'impatience.*

Vite! Tu lui as parlé? Réponds donc! Qu'a-t-il dit? Quelle était sa contenance? Quelles ont été ses paroles? Il a paru embarrassé? paru troublé? A-t-il deviné la personne qui lui envoyait la clef? Vite.... Ou bien n'a-t-il pas deviné? Sans doute il n'a pas deviné du tout? Il a deviné une autre personne?... Eh bien! tu ne me réponds pas un mot? Oh! fi, fi! n'es-tu pas honteux? Jamais tu n'as été si engourdi, si lent, si insupportable.

LE PAGE.

Puis-je placer un seul mot, princesse? Je lui ai remis la clef et le billet dans l'antichambre de la reine. Il a tressailli et m'a regardé, quand cette parole m'est échappée, que j'étais envoyé par une dame....

LA PRINCESSE.

Il a tressailli? Très-bien! à merveille! Mais poursuis, continue ton récit.

LE PAGE.

Je voulais en dire davantage, alors il a pâli et m'a arraché la lettre des mains, et m'a regardé d'un air menaçant, et m'a dit qu'il savait tout. Il a lu toute la lettre avec un grand trouble, et s'est mis tout à coup à trembler.

LA PRINCESSE.

Qu'il savait tout? qu'il savait tout? A-t-il dit cela?

LE PAGE.

Et il m'a demandé trois fois, quatre fois, si c'était vous-même, bien réellement vous-même, qui m'aviez remis cette lettre.

LA PRINCESSE.

Si c'était moi-même? Ainsi il a prononcé mon nom?

LE PAGE.

Votre nom? Il ne l'a pas prononcé.... Des espions, a-t-il dit, pouvaient écouter dans le voisinage et tout conter au roi.

LA PRINCESSE, *étonnée.*

A-t-il dit cela?

LE PAGE.

Il importait prodigieusement au roi, a-t-il dit, infiniment, par-dessus tout, d'avoir connaissance de cette lettre.

LA PRINCESSE.

Au roi? As-tu bien entendu? Au roi? Est-ce là le mot dont il s'est servi?

LE PAGE.

Oui! Il a dit que c'était un dangereux secret, et m'a averti de prendre bien garde à mes paroles, à mes moindres signes, pour que le roi ne conçoive aucun soupçon.

LA PRINCESSE, *après avoir réfléchi un moment, avec beaucoup de surprise.*

Tout est d'accord.... Cela ne peut être autrement.... Il faut qu'il soit instruit de cette aventure.... C'est inconcevable! Qui peut lui avoir révélé?... Qui? Je le demande encore.... Qui a le regard aussi perçant, aussi pénétrant? Qui entre tous? que l'œil d'aigle de l'amour? Mais poursuis, poursuis toujours : il a lu le billet?...

LE PAGE.

Le billet contenait, disait-il, une félicité dont il ne pouvait s'empêcher de frémir; jamais il n'avait osé rêver un tel rêve. Par malheur, le duc est entré dans la chambre, cela nous a forcés....

LA PRINCESSE, *avec humeur.*

Au nom du ciel! qu'est-ce que le duc avait à faire là en ce moment? Mais où, de grâce, où reste-t-il? Que tarde-t-il? Pourquoi ne paraît-il pas?... Vois-tu comme tu es mal informé? Combien il eût déjà été heureux dans le temps qu'il t'a fallu pour me dire qu'il voulait l'être!

LE PAGE.

Le duc, je le crains...

LA PRINCESSE.

Encore le duc? Qu'a-t-il à faire ici? Qu'est-ce qu'il a de commun, le vaillant capitaine, avec ma paisible félicité? Il pouvait le laisser là, le renvoyer. Avec qui au monde ne peut-on pas faire cela?... Oh! vraiment, ton prince comprend aussi mal l'a-

mour que le cœur des dames, à ce qu'il paraît. Il ne sait pas ce que sont les minutes.... Paix! paix! j'entends venir. Pars! C'est le prince. (*Le Page se hâte de sortir.*) Sors, sors!... Où ai-je mon luth? Il faut qu'il me surprenne.... Mon chant doit lui donner le signal....

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE, *et bientôt après* DON CARLOS.

LA PRINCESSE *s'est jetée sur une ottomane et joue du luth.*

CARLOS *entre précipitamment. Il reconnaît la Princesse et s'arrête, comme frappé de la foudre.*

Dieu, où suis-je?

LA PRINCESSE *laisse tomber le luth et va au-devant de lui.*

Ah! le prince Carlos? Oui, vraiment!

CARLOS.

Où suis-je? Erreur insensée.... J'ai manqué le cabinet indiqué.

LA PRINCESSE.

Comme Charles est habile à remarquer les chambres où il y a des dames sans témoins!

CARLOS.

Princesse.... Pardonnez-moi, princesse.... J'ai.... j'ai trouvé l'antichambre ouverte.

LA PRINCESSE.

Est-ce possible? Il me semble pourtant que je l'ai fermée moi-même.

CARLOS.

Il vous semble seulement, il vous semble.... mais, bien sûr, vous vous trompez. Vous avez voulu la fermer, oui, je l'accorde, je le crois.... mais l'avoir fermée? fermée? non, vraiment non! J'ai entendu quelqu'un.... jouer du luth.... N'était-ce pas un luth? (*Regardant autour de lui, d'un air de doute.*) Justement! le voilà encore.... Et le luth.... Dieu le sait!... le luth, je l'aime à la folie. Je suis devenu tout oreille; ravi, hors de moi, je me suis précipité dans ce cabinet, pour voir les beaux yeux de l'aimable musicienne, qui me causait cette émotion céleste, qui exerçait sur moi un charme si puissant.

LA PRINCESSE.

Charmante curiosité, que vous avez pourtant bien vite apaisée, comme j'en pourrais témoigner. (*Après un moment de silence, d'un ton significatif.*) Oh! je ne puis m'empêcher d'estimer l'homme modeste qui, pour ménager la pudeur d'une femme, s'embarrasse dans de tels mensonges.

CARLOS, *d'un ton de cordiale franchise.*

Princesse, je sens moi-même que je ne fais qu'aggraver ce que je veux réparer. Épargnez-moi un rôle que je suis absolument incapable de jouer jusqu'au bout. Vous cherchiez dans cette chambre un refuge contre le monde. Vous vouliez ici, sans être écoutée par les hommes, vous livrer aux vœux secrets de votre cœur. Moi, enfant du malheur, je me montre; et voilà ce beau songe troublé.... Aussi dois-je, pour ma peine, par une fuite rapide.... (*Il veut sortir.*)

LA PRINCESSE, *surprise et déconcertée, mais se remettant bientôt.*

Prince.... oh! cela est méchant.

CARLOS

Princesse, je comprends ce que signifie un tel regard, dans ce cabinet, et j'honore cet embarras de la pudeur. Malheur à l'homme que la rougeur d'une femme enhardit! Je suis intimidé, quand les femmes tremblent devant moi.

LA PRINCESSE.

Est-ce possible?.... C'est un scrupule sans exemple dans un jeune homme, dans un fils de roi! Oui, prince.... maintenant il faut absolument que vous restiez auprès de moi, maintenant je vous en prie moi-même. Il n'y a pas de jeune fille dont une telle vertu ne dissipe l'inquiétude. Cependant savez-vous que votre soudaine apparition m'a effrayée au milieu de mon air favori? (*Elle le conduit au sofa et reprend son luth.*) Cet air, prince Carlos, il faudra que je le joue encore une fois; votre punition sera de m'écouter.

CARLOS *s'assied, non sans quelque contrainte, auprès de la Princesse.*

Punition aussi digne d'envie que ma faute.... et en vérité ce chant m'a tellement plu, il était si divinement beau, que je l'entendrais volontiers, même une troisième fois.

LA PRINCESSE.

Quoi? Vous avez tout entendu? C'est affreux, prince.... Je crois même qu'il était question d'amour?

CARLOS.

Et, si je ne me trompe, d'un amour heureux.... le texte le plus charmant dans cette charmante bouche, mais sans doute moins vrai que charmant.

LA PRINCESSE.

Moins, moins vrai?... Et ainsi vous doutez?...

CARLOS, *sérieusement.*

Je doute presque que Carlos et la princesse d'Éboli puissent jamais s'entendre, s'il s'agit d'amour. (*La Princesse paraît étonnée; il le remarque et continue d'un ton de légère galanterie :*) Car qui, à la vue de ces joues de rose, qui pourra croire que la passion ait agité ce cœur? Une princesse d'Éboli court-elle le danger de soupirer en vain et sans être écoutée? Celui-là seul connaît l'amour qui aime sans espérance.

LA PRINCESSE, *retrouvant tout son enjouement.*

Oh! taisez-vous. C'est vraiment terrible à entendre.... Et sans doute ce destin paraît vous poursuivre, vous plus que tout autre, et surtout aujourd'hui.... aujourd'hui. (*Le prenant par la main, avec un intérêt insinuant.*) Vous n'êtes pas gai, mon bon prince.... Vous souffrez.... Par le ciel, vous souffrez certainement beaucoup! Est-ce possible? Et pourquoi souffrir, prince? appelé, invité comme vous l'êtes, à jouir de ce monde, comblé de tous les présents de la nature prodigue, ayant tout droit aux joies de la vie? Vous.... le fils d'un grand roi, et plus que cela, bien plus encore, vous qui déjà dans votre royal berceau, avez été doué de ces dons qui même obscurcissent l'éclatante splendeur de votre rang? Vous.... qui dans le sévère tribunal des femmes ne voyez siéger que des juges séduits, dans ce tribunal qui prononce sans appel ni contradiction sur le mérite et la gloire des hommes? Vous à qui il suffit de regarder pour vaincre; qui savez enflammer en demeurant froid; qui, s'il vous plaît d'aimer, devez prodiguer en vous jouant les joies célestes, le bonheur divin?... Quoi? l'homme que la nature a comblé de dons également efficaces et pour le bonheur de milliers de mortels et pour celui d'un petit nombre de cœurs, cet homme serait lui-même malheureux?...

O ciel, qui lui as tout donné, tout, pourquoi donc lu irefuser des yeux pour voir ses triomphes ?

CARLOS, *qui, pendant tout ce temps, était resté plongé dans la plus profonde distraction, est tout à coup rappelé à lui-même par le silence de la Princesse, et bondit sur le sofa.*

C'est ravissant ! c'est incomparable, princesse ! Chantez-moi encore une fois ce passage.

LA PRINCESSE *le regarde stupéfaite.*

Carlos, où étiez-vous donc pendant ce temps ?

CARLOS *se lève d'un bond.*

Oui, par le ciel ! vous m'avertissez à propos.... Il faut, il faut que je parte.... que j'aïlle sans retard....

LA PRINCESSE *le retient.*

Où ?

CARLOS, *dans une terrible anxiété.*

En bas, à l'air libre.... Laissez-moi aller.... princesse. Je ne sais ce que j'éprouve : c'est comme si le monde embrasé vomissait derrière moi des tourbillons de fumée et de flamme....

LA PRINCESSE *le retient de force.*

Qu'avez-vous ? Pourquoi cette conduite étrange, si peu naturelle ? (*Carlos s'arrête et devient pensif. Elle saisit ce moment, pour l'attirer auprès d'elle sur le sofa.*) Vous avez besoin de repos, cher Carlos.... Votre sang est en effervescence.... Asseyez-vous près de moi.... Chassez ces noirs fantômes de la fièvre. Si vous vous interrogiez vous-même de bonne foi, cette tête sait-elle ce qui pèse sur ce cœur ? Et si elle le sait.... n'y aurait-il donc parmi tous les chevaliers de cette cour, parmi toutes les dames, personne.... pour vous guérir, pour vous comprendre, voulais-je dire.... aucune qui en fût digne ?

CARLOS, *légèrement et sans y penser.*

Peut-être la princesse d'Éboli....

LA PRINCESSE, *avec joie, vivement.*

Vraiment ?

CARLOS.

Donnez-moi une supplique.... une lettre de recommandation pour mon père. Donnez ! On dit que vous avez beaucoup de crédit.

LA PRINCESSE.

Qui dit cela? (Ah! c'était donc le soupçon qui te rendait muet!)

CARLOS.

Probablement l'histoire circule déjà. L'idée m'est venue tout à coup d'aller en Brabant, pour.... simplement pour gagner mes éperons. Mon père ne le veut pas.... Ce bon père craint, si je commande des armées.... que cela ne fasse tort à mon chant.

LA PRINCESSE.

Carlos, votre jeu n'est pas franc. Avouez-le, vous voulez m'échapper par ce mouvement de couleuvre. Regardez là, hypocrite! Vos yeux dans les miens! Celui qui ne rêve qu'exploite chevaleresques.... s'abaisserait-il au point de dérober avidement les rubans que perdent les dames et.... vous pardonnez.... (écartant d'un léger mouvement du doigt la fraise de Carlos, elle enlève un nœud de ruban qui y était caché) de les garder si précieusement?

CARLOS, *reculant avec surprise.*

Princesse.... non, cela va trop loin. Je suis trahi.... On ne peut vous tromper.... Vous avez des intelligences avec des esprits, des démons.

LA PRINCESSE.

Cela vous étonne? cela? Que gagez-vous, prince, que je rappelle à votre cœur des souvenirs, des souvenirs.... Essayez, questionnez-moi. Si les jeux mêmes du caprice, un son inachevé, perdu dans l'air, un sourire effacé soudain par la gravité, si jusqu'à des apparences, des gestes où votre âme n'était pour rien, n'ont pu m'échapper, jugez si j'ai dû comprendre quand vous vouliez être compris.

CARLOS.

C'est, en vérité, hasarder beaucoup.... J'accepte la gageure, princesse. Vous me promettez de découvrir dans mon propre cœur des choses dont je n'ai jamais rien su.

LA PRINCESSE, *un peu piquée et sérieuse.*

Jamais, prince? Ravisez-vous! ouvrez les yeux! Ce cabinet n'est pas une des chambres de la reine, où à la rigueur on pouvait trouver convenable quelque peu de dissimulation.... Vous

vous troublez? Votre visage s'enflamme tout à coup?... Oh! sans doute, qui pourrait être assez pénétrant, assez téméraire, assez désœuvré, pour épier Carlos, quand Carlos ne se croit épié de personne?... Qui a vu comme, au dernier bal de la cour, il a quitté, au milieu de la danse, sa dame, la reine, pour pénétrer de force dans le groupe voisin et tendre la main à la princesse d'Éboli, au lieu de sa royale danseuse? Erreur que remarqua, prince, le roi lui-même, qui venait de paraître tout juste à ce moment.

CARLOS, *avec un sourire ironique.*

Lui-même, vraiment? Ah! sans doute, bonne princesse, un tel mouvement n'était pas fait pour être vu, surtout de lui.

LA PRINCESSE.

Pas plus que cette scène dans la chapelle du château, dont Carlos apparemment ne se souviendra plus lui-même. Vous étiez aux pieds de la sainte Vierge, absorbé dans la prière, quand tout à coup... était-ce votre faute?... les robes de certaines dames firent un léger bruit derrière vous. Alors le fils héroïque de don Philippe, semblable à un hérétique devant le saint office, se met à trembler; la prière, soudain dénaturée, expire sur ses lèvres pâles.... Dans l'ivresse de la passion.... c'était, prince, une comédie vraiment touchante.... vous saisissez la sainte et froide main de la mère de Dieu et des baisers de feu pleuvent sur le marbre.

CARLOS.

Vous me faites tort, princesse. C'était de la ferveur.

LA PRINCESSE.

Oui, alors c'est autre chose, prince.... En ce cas, sans doute, ce n'était pas non plus un autre sentiment que la crainte de perdre, quand Carlos assis au jeu, avec la reine et moi, me vola, avec une merveilleuse habileté, ce gant (*Carlos, interdit, s'élança du sofa*), qu'il eut toutefois l'attention de jeter, le moment d'après, au lieu d'une carte.

CARLOS.

O Dieu!... Dieu.... Dieu! Qu'ai-je fait là?

LA PRINCESSE.

Rien que vous ayez à désavouer, j'espère. Que je fus agréablement surprise, lorsque inopinément se trouva sous mes doigts

un petit billet que vous aviez su cacher dans ce gant. C'était, prince, la plus touchante romance, que....

CARLOS, *l'interrompant soudain.*

De la poésie!... Rien de plus.... De mon cerveau il jaillit souvent de ces bulles légères, étranges, qui éclatent aussitôt qu'elles se forment. Ce n'était que cela, n'en parlons plus.

LA PRINCESSE, *de surprise, s'éloigne de lui, et l'observe de loin pendant quelque temps.*

Je suis à bout.... Toutes mes tentatives glissent sur cet homme bizarre, comme sur la peau lisse d'un serpent. (*Elle se tait quelques instants.*) Mais quoi?... Serait-ce peut-être l'orgueil de son sexe, un orgueil prodigieux qui ne prendrait le masque de la pruderie que pour se procurer de plus douces jouissances?... Oui! (*Elle se rapproche du Prince et le regarde d'un air de doute.*) Enfin, prince, daignez m'instruire.... Je me trouve devant une porte fermée par un charme, qu'aucune de mes clefs ne peut ouvrir.

CARLOS.

Comme moi devant vous.

LA PRINCESSE *le quitte tout à coup, va et vient quelque temps en silence dans le cabinet, et paraît occupée d'une réflexion importante; enfin, après une longue pause, elle dit d'un ton sérieux et solennel :*

Eh bien donc, enfin, puisqu'il le faut.... je me décide à parler. Je vous choisis pour mon juge. Vous êtes une âme loyale.... un homme de cœur, un prince, un chevalier. Je me jette dans vos bras. Vous me sauverez, prince, et, si je suis perdue sans ressources, vous pleurerez sur moi avec sympathie. (*Le Prince se rapproche d'elle avec un étonnement plein d'intérêt et dans une attente inquiète.*) Un insolent favori du roi prétend à ma main.... Ruy Gomez, comte de Silva.... Le roi veut, déjà l'on est d'accord pour le marché, je suis vendue à sa créature.

CARLOS, *avec une vive et soudaine émotion.*

Vendue? Vous aussi vendue? et toujours par l'illustre trafiquant du Sud?

LA PRINCESSE.

Non, écoutez tout d'abord. Ce n'est pas assez qu'on me sacrifie à la politique, on en veut aussi à ma vertu.... Tenez!

cette feuille peut démasquer ce saint. (*Carlos prend le papier et écoute avec une avide impatience le récit de la Princesse, sans se donner le temps de lire.*) Où puis-je trouver mon salut, prince? Jusqu'ici c'est mon orgueil qui a protégé ma vertu; mais enfin...

CARLOS.

Enfin vous avez succombé? vous avez cédé? Non, non, au nom du ciel! non!

LA PRINCESSE, *avec noblesse et fierté.*

Cédé à qui? Misérable calcul de l'esprit! Quelle faiblesse pour ces fortes intelligences! Estimer les faveurs des femmes, le bonheur de l'amour, à l'égal d'une marchandise sur laquelle on peut mettre enchère. L'amour est la seule chose, sur tout ce globe terrestre, qui ne souffre pas d'autre acheteur que lui-même. L'amour est le prix de l'amour. C'est le diamant inestimable qu'il me faut ou donner, ou sinon enfouir, sans que nul en jouisse.... pareille à ce grand marchand, qui, insensible à l'or du Rialto, et pour faire rougir les rois, rendit sa perle à la mer opulente, trop fier pour l'adjuger au-dessous de sa valeur.

CARLOS.

(Par le Dieu des merveilles!... Cette femme est belle!)

LA PRINCESSE.

Qu'on l'appelle caprice.... vanité : n'importe. Je ne divise point ce que je puis donner de joie. A l'homme, à l'homme unique, que je me serai choisi, je donnerai tout, pour tout. Je ne ferai don qu'une fois, mais pour toujours. Mon amour ne fera qu'un heureux.... un seul.... mais cet unique heureux, il en fera un dieu.... Le ravissant accord des âmes.... un baiser.... les joies voluptueuses de l'heure du berger.... la sublime, la céleste magie de la beauté, sont les fraternelles couleurs d'un même rayon, les feuilles d'une même fleur. Et j'irais, insensée! arracher et sacrifier une feuille de la belle corolle de cette fleur? Je mutilerais moi-même la sublime majesté de la femme, le chef-d'œuvre de la Divinité, pour réjouir le soir d'un débauché!

CARLOS.

(C'est incroyable! Comment? Madrid possédait une telle jeune fille, et moi.... moi, je ne l'apprends qu'aujourd'hui?)

LA PRINCESSE.

Depuis longtemps j'aurais quitté cette cour, quitté ce monde, pour m'ensevelir dans des murs sacrés; mais il reste un seul rien, un lien tout-puissant qui m'attache à ce monde. Hélas! peut-être un fantôme, mais qui m'est si cher! J'aime, et moi... je ne suis pas aimée.

CARLOS, *allant à elle, avec feu :*

Vous l'êtes! aussi vrai qu'il habite un Dieu dans le ciel, je le jure, vous l'êtes, et au delà de toute expression!

LA PRINCESSE.

Vous le jurez ? Vous ? Oh ! c'est la voix de mon bon ange ! Oui, sans doute, si c'est vous qui le jurez, Charles, alors, je le crois ; alors, je le suis.

CARLOS, *qui la serre avec tendresse dans ses bras.*

Douce fille, pleine d'âme ! adorable créature !... Me voilà devant vous tout yeux... tout oreilles... tout ravissement... tout admiration... Qui pourrait t'avoir vue, qui sous ce ciel t'aurait vue et se vanterait... de n'avoir jamais aimé ?... Mais ici, à la cour du roi Philippe ? Quoi, ici ? Que viens-tu faire ici, ô bel ange ? Parmi des moines, et une engeance de moines ? Ce n'est pas là un climat pour de telles fleurs... La voudraient-ils cueillir ? Ils le voudraient... oh ! je le crois sans peine... Non pourtant ! aussi vrai que je respire, non !... Je t'entoure de mon bras, sur ce bras je t'emporterai à travers un enfer plein de démons ! Oui... permets que je sois ton ange...

LA PRINCESSE, *avec un regard plein d'amour.*

Oh ! Carlos, que je vous ai peu connu ! Comme votre noble cœur récompense richement, infiniment, la peine qu'il en coûte de le comprendre ! (*Elle prend sa main et veut la baiser.*)

CARLOS, *la retirant.*

Princesse, où êtes-vous maintenant ?

LA PRINCESSE, *avec grâce et délicatesse, en regardant fixement sa main.*

Que cette main est belle ! Qu'elle est riche !... Prince, cette main a encore deux précieux dons à faire... Un diadème et le cœur de Carlos... et tous deux peut-être à une seule mortelle?... A une seule ? Un grand et divin présent ! trop grand presque pour une seule mortelle ? Eh ! quoi, prince ? si vous vous décidiez

à un partage? Les reines aiment mal... Une femme qui sait aimer, s'entend mal à porter la couronne. Mieux vaut donc partager, prince, et dès à présent, dès à présent.... Quoi? ou l'auriez-vous déjà fait? Vous auriez vraiment? Oh! alors, c'est encore mieux! et cette heureuse personne m'est-elle connue?

CARLOS.

Tu la connaîtras. A toi, noble fille, je me découvrirai.... A l'innocence, à la nature même, pure et sans tache, je me découvrirai. Dans cette cour, tu es la plus digne, la seule, la première, qui comprenne mon âme tout entière.... Eh bien! oui, je ne le nie pas.... j'aime!

LA PRINCESSE.

Méchant homme! Cet aveu était-il si pénible pour toi? Il fallait que je devinsse digne de pitié pour que tu me trouvasses digne d'amour?

CARLOS, *stupéfait.*

Quoi? Qu'est-ce que cela?

LA PRINCESSE.

Jouer un tel jeu avec moi! Oh! vraiment, prince, ce n'était pas bien. Et nier même la clef!

CARLOS.

La clef! la clef! (*Après un moment de sombre réflexion.*) Ah! oui.... c'était cela.... Maintenant je comprends.... Oh! mon Dieu! (*Ses genoux chancellent, il s'appuie à un siège, et se cache le visage.*)

LA PRINCESSE, *après un long silence de part et d'autre, pousse un cri et tombe.*

C'est affreux! Qu'ai-je fait?

CARLOS, *se redressant, et avec l'accent de la plus vive douleur.*

Être ainsi précipité de tous mes cieux! Oh! si bas! cela est horrible!

LA PRINCESSE, *cachant son visage dans le coussin du sofa.*

Qu'ai-je découvert? Dieu!

CARLOS, *à ses pieds.*

Je ne suis pas coupable, princesse.... La passion.... une malheureuse méprise.... Par le ciel! je ne suis pas coupable!

LA PRINCESSE *le repousse.*

Sortez de ma présence, pour l'amour de Dieu....

CARLOS.

Jamais ! Vous abandonner dans ce trouble affreux ?

LA PRINCESSE, *le repoussant avec violence.*Par générosité, par pitié, sortez de ma présence!... Voulez-vous me tuer ? Je hais votre aspect. (*Carlos veut sortir.*) Rendez-moi ma lettre et ma clef. Où avez-vous l'autre lettre ?

CARLOS.

L'autre ? Quelle autre donc ?

LA PRINCESSE.

Celle du roi.

CARLOS, *tressaillant.*

De qui ?

LA PRINCESSE.

Celle que vous avez reçue de moi tout à l'heure.

CARLOS.

Du roi ? et à qui ? à vous ?

LA PRINCESSE.

Oh ! ciel, dans quelle horrible situation je me suis engagée ! La lettre ! Rendez-la ! Il faut que je l'aie.

CARLOS.

Des lettres du roi ? Et à vous ?

LA PRINCESSE.

La lettre ! Au nom de tous les saints !

CARLOS.

Celle qui devait démasquer quelqu'un à mes yeux.... Celle-là ?

LA PRINCESSE.

C'est fait de moi !.... Donnez !

CARLOS.

Cette lettre....

LA PRINCESSE, *se tordant les mains de désespoir.*

Imprudente ! qu'ai-je risqué là ?

CARLOS.

Cette lettre.... elle venait du roi ? Oui, princesse, voilà certes qui change subitement toutes choses. (*Levant la lettre avec une joie triomphante.*) C'est une lettre inestimable.... d'un poids.... et d'un prix infini. Toutes les couronnes de Philippe seraient trop

légères, trop insignifiantes pour la racheter.... Cette lettre, je la garde. (*Il sort.*)

LA PRINCESSE *veut lui barrer le chemin.*

Grand Dieu, je suis perdue!

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, *seule. Elle demeure consternée, hors d'elle-même.*

Après qu'il est sorti, elle court après lui et veut le rappeler.

Prince, encore un mot! prince, écoutez.... Il s'en va! Cela encore! Il me méprise.... Me voilà dans un affreux isolement.... repoussée, rejetée.... (*Elle tombe sur un fauteuil. Après une pause.*) Non! seulement écartée par une autre, par une rivale. Il aime. Plus de doute. Il l'a lui-même avoué. Mais quel est cet objet heureux?... Ce qui est certain.... c'est qu'il aime ce qu'il ne devrait pas aimer. Il craint d'être découvert. Sa passion se cache du roi.... Pourquoi de lui? de celui-là même qui voudrait qu'il aimât?... Ou bien, dans le père, n'est-ce pas le père qu'il redoute?... Quand la prétention galante du roi lui a été révélée.... son visage a pris un air de jubilation, il triomphait, comme au comble de ses vœux... D'où vient que sa vertu sévère est alors restée muette? alors? tout juste alors?... Que peut-il donc avoir à gagner, lui, à ce que le roi, infidèle à la reine.... (*Elle s'arrête tout à coup, frappée d'une idée soudaine.... En même temps, elle tire de son sein le ruban qu'elle a pris à Carlos, l'examine rapidement et le reconnaît.*) Oh! insensée! Maintenant enfin, maintenant.... Où étaient mes sens? Maintenant mes yeux s'ouvrent... Ils s'étaient aimés longtemps, avant que le roi la choisît. Jamais le prince ne m'a vue sans elle.... C'était donc à elle, à elle qu'il pensait, quand je me croyais adorée d'un amour infini, si ardent, si vrai? Oh! tromperie sans exemple. Et je lui ai trahi, à elle, ma faiblesse.... (*Silence.*) Se pourrait-il qu'il aimât sans nulle espérance? Je ne puis le croire.... Un amour sans espoir ne résiste pas dans une telle lutte. Jouir d'un bonheur après lequel languit, sans être exaucé, le plus puissant roi de la terre.... En vérité! un amour sans espoir ne fait pas de tels sacrifices. Que son baiser était ardent! Avec quelle tendresse il m'a

pressée dans ses bras ! avec quelle tendresse, sur son sein palpitant !... L'épreuve était presque trop téméraire pour une fidélité romanesque qui ne serait pas payée de retour.... Il accepte la clef, que la reine, comme il se le persuade, lui envoie.... Il croit à ce pas de géant de l'amour.... Il vient, il vient en vérité, il vient !... Il croit donc la femme de Philippe capable d'une telle résolution, d'un tel délire.... Comment le pourrait-il, si de fortes preuves ne l'y encourageaient ? La chose est manifeste. Il est écouté. Elle aime ! Par le ciel ! cette sainte est sensible. Qu'elle est habile !... Je tremblais, moi-même, devant l'auguste épouvantail de cette vertu. Elle s'élevait auprès de moi comme un être supérieur. Je m'effaçais dans sa splendeur. J'enviais à sa beauté ce calme sublime, affranchi de toutes les agitations de la nature mortelle. Et ce calme n'était qu'une apparence ? Elle aurait voulu goûter les délices des deux banquets ? Elle aurait offert en spectacle, aux yeux de tous, les dehors divins de la vertu, et en même temps se serait permis de jouir à la dérobée des secrètes douceurs du vice ? Elle aurait osé cela ? Et il serait dit que ce jeu réussit impunément à la comédienne ? qu'il réussit, parce qu'il ne se rencontre aucun vengeur ?... Non, par le ciel ! Je l'adorais.... Cela crie vengeance ! Il faut que le roi sache cette tromperie.... Le roi ? (*Après un moment de réflexion.*) Oui, c'est cela.... c'est un moyen d'avoir audience. (*Elle sort.*)

Une chambre dans le palais du roi.

SCÈNE X.

LE DUC D'ALBE, LE PÈRE DOMINGO.

DOMINGO.

Que voulez-vous me dire ?

ALBE.

Une découverte importante que j'ai faite aujourd'hui et au sujet de laquelle je voudrais avoir des éclaircissements.

DOMINGO.

Quelle découverte ? De quoi parlez-vous ?

ALBE.

Le prince Carlos et moi, nous nous sommes rencontrés cette après-midi dans l'antichambre de la reine. Il m'offense. Nous nous échauffons. La querelle devient bruyante. Nous tirons nos épées. La reine, au bruit, ouvre la porte, se jette entre nous, et regarde le prince d'un regard d'intimité despotique. Ce n'a été qu'un regard.... Son bras s'arrête comme pétrifié.... il vole à mon cou.... Je sens un ardent baiser.... il a disparu.

DOMINGO, *après un moment de silence.*

Cela est très-suspect.... Duc, vous me rappelez quelque chose.... De semblables pensées, je l'avoue, ont germé depuis longtemps dans mon sein.... j'écartais ces rêves, je ne les ai encore confiés à personne. Il y a des lames à deux tranchants, des amis douteux.... je les crains. Les hommes sont difficiles à distinguer, plus difficiles à pénétrer. Des paroles échappées sont comme des confidents offensés.... J'ai donc enseveli mon secret, jusqu'à ce que le temps le mît au jour. Rendre aux rois certains services est chose dangereuse, duc.... Ce sont de ces traits hasardés, qui, s'ils manquent la proie, reviennent frapper celui qui tire.... Ce que je dis, je pourrais le jurer sur la sainte hostie.... mais un témoignage oculaire, un mot surpris, une feuille de papier, pèsent plus dans la balance que mon sentiment le plus vif.... Quel malheur que nous soyons en Espagne!

ALBE.

Pourquoi en Espagne?

DOMINGO.

Dans toute autre cour, la passion peut s'oublier. Ici, elle est avertie par des lois inquiètes. Les reines d'Espagne ont de la peine à pécher.... je le crois.... mais seulement en un point.... juste à celui où nous aurions le plus de chances de les surprendre.

ALBE.

Écoutez-moi encore.... Carlos a été reçu par le roi aujourd'hui. L'audience a duré une heure. Il a demandé le gouvernement des Pays-Bas. Il l'a demandé d'une voix haute et animée; je l'entendais du cabinet. Ses yeux étaient rougis par les pleurs, quand je l'ai rencontré à la porte. L'après-midi, il m'apparaît avec un air de triomphe. Il est ravi que le roi m'ait

préféré. Il lui en sait gré. Les choses ont changé, dit-il, et en mieux. Il n'a jamais su feindre. Comment dois-je accorder ces contradictions? Le prince est tout heureux d'avoir eu le dessous, et moi, le roi m'accorde une faveur avec tous les signes de sa colère.... Que dois-je croire? En vérité, cette nouvelle dignité ressemble à un bannissement plutôt qu'à une faveur.

DOMINGO.

Ainsi les choses en seraient venues à ce point? A ce point? Et un instant ruinerait ce que nous avons édifié durant des années? Et vous êtes si tranquille? si calme?... Connaissez-vous ce jeune homme? Presentez-vous ce qui nous attend s'il devient puissant?... Le prince.... je ne suis pas son ennemi. D'autres soins troublent mon repos, des soins qui ont pour objet le trône, Dieu et son Église. L'infant (je le connais.... je pénètre son âme) couve un horrible projet.... Tolédo.... le projet, dans son ambitieux délire, de gouverner et de se soustraire à notre sainte foi. Son cœur s'est enflammé pour une nouvelle vertu, qui, orgueilleuse, et assurée, et se suffisant à elle-même, ne veut mendier l'appui d'aucune croyance.... Il pense! Sa tête est échauffée par une étrange chimère.... il honore l'homme.... Duc, est-il fait pour devenir notre roi?

ALBE.

Fantômes que cela! Quoi de plus? Peut-être aussi l'orgueil d'un jeune homme qui voudrait jouer un rôle.... Lui reste-t-il un autre choix? Cela passera, quand une fois son tour sera venu de commander.

DOMINGO.

J'en doute.... Il est fier de sa liberté, non fait à la contrainte, par laquelle il se faut résigner à acheter la contrainte d'autrui.... Convient-il pour notre trône? Ce génie audacieux et gigantesque rompra les lignes de notre politique. En vain j'ai essayé d'énerver ce courage hautain dans les voluptés du temps présent: il a triomphé de cette épreuve.... Une telle âme, dans un tel corps, est terrible.... et Philippe touche à sa soixantième année.

ALBE.

Vos regards s'étendent très-loin.

DOMINGO.

Lui et la reine ne sont qu'un. Déjà, dans le sein de tous deux,

s'insinue, encore caché il est vrai, le poison des novateurs; mais bientôt, s'il gagne du terrain, il atteindra le trône. Je connais cette Valois.... Craignons toute la vengeance de cette secrète ennemie, si Philippe se permet des faiblesses. La fortune nous est encore favorable. Prévenons-les. Ils tomberont tous deux dans le même piège.... En ce moment, un tel avis donné au roi, qu'il soit prouvé ou non.... ce sera déjà gagner beaucoup que de l'ébranler. Nous-mêmes, ni vous ni moi, nous n'avons aucun doute. A qui est convaincu il n'est pas difficile de convaincre. Nous ne pouvons manquer de faire d'autres découvertes, si nous sommes sûrs d'avance que nous en devons faire.

ALBE.

Reste maintenant la plus importante de toutes les questions : Qui prendra sur soi la tâche d'instruire le roi ?

DOMINGO.

Ni vous, ni moi. Apprenez donc ce que depuis longtemps, pleine de mon grand dessein, prépare et mûrit en secret mon âme diligente. Il nous manque encore, pour parfaire notre ligue, un troisième personnage, et le plus important.... Le roi aime la princesse Éboli. J'entretiens cette passion qui seconde mes désirs. Je suis son ambassadeur.... je la nourris en vue de notre plan.... Dans cette jeune dame, si mon œuvre réussit, nous devons trouver une alliée, trouver une reine. Elle-même, en ce moment, m'a mandé dans cette chambre. J'espère tout.... Peut-être une fille espagnole brisera-t-elle en une seule nuit ces lis des Valois.

ALBE.

Qu'est-ce que j'apprends ? Est-ce la vérité que je viens d'entendre ?... Par le ciel ! cela me surprend. Oui, c'est un coup décisif. Dominicain, je t'admire. Maintenant nous avons gagné....

DOMINGO.

Paix ! Qui vient ?... C'est elle.... elle-même.

ALBE.

Je serai dans la pièce voisine, si l'on....

DOMINGO.

C'est bien. Je vous appellerai. *(Le duc d'Albe sort.)*

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, DOMINGO.

DOMINGO.

A vos ordres, gracieuse princesse.

LA PRINCESSE, *suivant le Duc d'un regard curieux.*

Est-ce que, par hasard, nous ne serions pas absolument seuls? Vous avez, à ce que je vois, encore un témoin près de vous?

DOMINGO.

Comment?

LA PRINCESSE.

Quelle est la personne qui vient de vous quitter à l'instant même?

DOMINGO.

Le duc d'Albe, gracieuse princesse, qui demande la permission d'être admis après moi.

LA PRINCESSE.

Le duc d'Albe? Que veut-il? Que peut-il vouloir? Sauriez-vous peut-être me le dire?

DOMINGO.

Moi? et avant de savoir quel événement important me procure le bonheur dont j'ai été privé si longtemps, d'approcher de nouveau la princesse d'Éboli? (*Moment de silence, pendant lequel il attend sa réponse.*) S'est-il enfin présenté quelque circonstance qui parle en faveur des vœux du roi? Ai-je eu raison d'espérer que de plus sages réflexions pourraient vous avoir réconciliée avec une offre que l'entêtement, le caprice, avaient seuls repoussée? Je viens avec toute l'impatience de l'attente....

LA PRINCESSE.

Avez-vous porté au roi ma dernière réponse?

DOMINGO.

J'ai encore différé de lui faire cette mortelle blessure. Il en est encore temps, princesse. Il dépend de vous d'adoucir cette réponse.

LA PRINCESSE.

Annoncez au roi que je l'attends.

DOMINGO.

Puis-je prendre cette parole pour votre véritable pensée, belle princesse ?

LA PRINCESSE.

Pas pour un jeu, j'espère ? Par le ciel ! vous me rendez tout inquiète.... Comment ? Qu'ai-je donc fait, si vous.... vous-même, vous pâlissez ?

DOMINGO.

Princesse, cette surprise... A peine puis-je le comprendre....

LA PRINCESSE.

Oui, très-révérend père, et je tiens à ce qu'il en soit ainsi. Je ne voudrais pas pour tous les biens du monde que vous le comprissiez. Qu'il vous suffise de savoir que la chose est telle. Épargnez-vous la peine de scruter, de chercher à l'éloquence de qui vous devez ce changement. J'ajouterai, pour votre consolation, que vous n'avez point de part à ce péché, ni l'Église non plus, en vérité ! bien que vous m'ayez démontré qu'il pourrait y avoir tels cas où l'Église saurait employer pour de grandes fins jusqu'aux corps et à la jeunesse de ses filles. Non, ni l'Église non plus.... Ces sortes de pieux motifs, très-révérend père, sont trop élevés pour moi....

DOMINGO.

Très-volontiers, princesse, je les retire, dès qu'il m'apparaît qu'ils étaient superflus.

LA PRINCESSE.

Priez de ma part le monarque de ne pas me méconnaître en me voyant agir ainsi. Ce que j'ai été, je le suis encore. L'état des choses a seul changé depuis. Quand j'ai repoussé ses offres avec indignation, je le croyais heureux par la possession de la plus belle des reines.... je croyais la fidèle épouse digne de mon sacrifice. Je croyais cela alors.... alors. Sans doute à présent, à présent je suis mieux informée.

DOMINGO.

Princesse, continuez, continuez ! Je le vois, nous nous comprenons.

LA PRINCESSE.

Il suffit. Elle est dévoilée. Je ne la ménagerai pas plus longtemps. Ses ruses et son larcin sont dévoilés. Elle a trompé le

roi, toute l'Espagne, et moi. Elle aime. Je sais qu'elle aime. J'ai en mon pouvoir des preuves qui la feront trembler. Le roi est trompé.... mais, par le ciel! il ne faut pas qu'il le soit impunément. Ce masque d'abnégation sublime et surhumaine, je le lui arracherai, pour que tout l'univers reconnaisse le front de la pécheresse. Il m'en coûte un prix immense, mais pourtant.... et c'est ce qui me ravit, ce qui fait mon triomphe.... il lui en coûtera plus cher encore.

DOMINGO.

Maintenant tout est mûr. Permettez que j'appelle le duc. (*Il sort.*)

LA PRINCESSE, *étonnée.*

Qu'est-ce que cela va devenir?

SCÈNE XII.

LA PRINCESSE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *qui introduit le Duc.*

Notre nouvelle, duc d'Albe, arrive ici trop tard. La princesse Éboli nous découvre un secret qu'elle devait précisément apprendre de nous.

ALBE.

Alors, ma visite la surprendra d'autant moins. Je ne me fie pas à mes yeux à moi. De telles découvertes veulent des regards de femme.

LA PRINCESSE.

Vous parlez de découvertes?...

DOMINGO.

Nous désirerions savoir, princesse, quel lieu et quelle heure plus favorable vous....

LA PRINCESSE.

Soit encore! Je vous attendrai demain à midi. J'ai des raisons de ne pas cacher plus longtemps ce coupable mystère.... de ne pas le soustraire plus longtemps au roi.

ALBE.

C'est là ce qui m'amenait. Il faut que le roi le sache sur-le-champ, et par vous; il faut, princesse, que ce soit par vous. Qui

du reste, qui pourrait-il croire plus volontiers que la sévère, la vigilante compagne de sa femme?

DOMINGO.

Qui plus que celle qui n'a qu'à vouloir pour exercer sur lui un pouvoir sans limites?

ALBE.

Je suis l'ennemi déclaré du prince.

DOMINGO.

On est habitué à me supposer les mêmes sentiments. La princesse Éboli est libre. Où nous devons nous taire, les devoirs de votre emploi vous obligent à parler. Le roi ne nous échappera pas, si vos avis agissent, et alors nous achèverons l'œuvre.

ALBE.

Mais il faut que cela se fasse bientôt, sur-le-champ. Les moments sont précieux. Chacune des heures prochaines peut m'apporter l'ordre du départ....

DOMINGO, *après un moment de réflexion, se tourne vers la Princesse.*

Si l'on pouvait trouver des lettres? Sans doute, des lettres, des lettres saisies, de l'infant, auraient un effet infailible.... Voyons.... N'est-ce pas?... Oui. Vous couchez.... ce me semble.... dans la même chambre que la reine.

LA PRINCESSE.

Tout près de sa chambre.... Mais que fait cela?

DOMINGO.

Si l'on se connaissait bien en serrures?... Avez-vous remarqué où elle garde ordinairement la clef de sa cassette?

LA PRINCESSE, *réfléchissant.*

Cela pourrait mener à quelque chose.... oui.... la clef pourrait se trouver, je pense....

DOMINGO.

Pour des lettres il faut des messagers.... La suite de la reine est considérable.... Si l'on pouvait découvrir quelque trace!... L'or, sans aucun doute, peut beaucoup....

ALBE.

Quelqu'un a-t-il remarqué si l'infant a des confidents?

DOMINGO.

Pas un seul, dans tout Madrid, pas un seul.

ALBE.

Cela est étrange!

DOMINGO.

Vous pouvez m'en croire. Il méprise toute la cour. J'ai mes preuves.

ALBE.

Mais quoi? Je me rappelle à l'instant que, lorsque je sortais de la chambre de la reine, l'infant était avec un de ses pages; ils parlaient mystérieusement....

LA PRINCESSE *se hâte d'interrompre.*

Mais non, non! c'était.... c'était d'autre chose.

DOMINGO.

Pouvons-nous savoir cela?... Non, la circonstance est suspecte.... (*Au Duc.*) Et connaissiez-vous le page?

LA PRINCESSE.

Enfantillage! Que voudriez-vous du reste que ce fût? Il suffit, je sais ce que c'est.... Ainsi, nous nous reverrons, avant que je parle au roi.... En attendant, on peut faire bien des découvertes.

DOMINGO, *la conduisant à l'écart.*

Et le roi peut espérer? Je puis le lui annoncer? Bien vrai? Et quelle heure fortunée comblera enfin ses désirs? Cela aussi?

LA PRINCESSE.

Dans quelques jours, je serai malade. On me séparera de la personne de la reine.... c'est la coutume dans notre cour, comme vous savez. Alors, je resterai dans mon appartement.

DOMINGO.

Heureuse idée! La grande partie est gagnée. Défi à toutes les reines du monde!...

LA PRINCESSE.

Écoutez! on s'informe de moi.... La reine me demande. Au revoir. (*Elle sort à la hâte.*)

SCÈNE XIII.

ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *après une pause, pendant laquelle il a suivi des yeux la Princesse.*

Duc, ces roses et vos batailles....

ALBE.

Et ton Dieu.... Je veux bien de la sorte attendre la foudre qui nous doit renverser. (*Ils sortent.*)

Un couvent de chartreux.

SCÈNE XIV.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

CARLOS *au Prieur, en entrant.*

Ainsi, il est déjà venu?... J'en suis fâché.

LE PRIEUR.

Trois fois déjà depuis ce matin. Il est parti il y a une heure....

CARLOS.

Mais il a, je pense, l'intention de revenir? Ne l'a-t-il pas dit en partant?

LE PRIEUR.

Encore avant midi, telle a été sa promesse.

CARLOS, *s'approchant d'une fenêtre et promenant ses regards sur la contrée.*

Votre couvent est loin de la route.... De ce côté on voit encore des tours de Madrid.... Très-bien, et là coule le Mançanarez.... Le paysage est tel que je le désire.... Tout ici est paisible comme un mystère.

LE PRIEUR.

Comme l'entrée dans l'autre vie.

CARLOS.

J'ai confié à votre loyauté, révérend père, ce que j'ai de plus précieux, de plus sacré. Aucun mortel ne doit savoir ni même soupçonner qui j'ai entretenu ici, et en secret. J'ai des motifs très-graves de cacher à tout l'univers mon entrevue avec l'homme que j'attends. Voilà pourquoi j'ai choisi ce cloître. Nous y sommes à l'abri, j'espère, des traîtres, des surprises? Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce que vous m'avez juré?

LE PRIEUR.

Fiez-vous à nous, Monseigneur. Le soupçon des rois n'ira pas fouiller des tombeaux. L'oreille de la curiosité n'écoute qu'aux

portes de la fortune et de la passion. Le monde cesse dans ces murs.

CARLOS.

Penseriez-vous peut-être que derrière ces précautions, cette crainte, se cache une conscience coupable ?

LE PRIEUR.

Je ne pense rien.

CARLOS.

Vous vous trompez, mon saint père, vous vous trompez en vérité. Mon secret tremble devant les hommes, mais non devant Dieu.

LE PRIEUR.

Mon fils, cela nous inquiète fort peu. Cet asile est ouvert au crime comme à l'innocence. Que ton dessein soit bon ou mauvais, honnête ou coupable.... c'est une affaire à régler avec ton propre cœur.

CARLOS, *avec chaleur.*

Ce que nous cachons ne peut outrager votre Dieu. C'est sa propre œuvre et la plus belle.... A vous, il est vrai, à vous, je puis bien le découvrir.

LE PRIEUR.

A quoi bon ? Faites-m'en plutôt grâce, prince. Le monde et son vain attirail est depuis longtemps emballé et scellé, dans l'attente du grand voyage. Pourquoi, un instant avant le départ, ouvrir encore une fois le paquet?... Pour le salut, on a besoin de peu de chose.... La cloche sonne l'office. Il faut que j'aille prier. (*Le Prieur s'en va.*)

SCÈNE XV.

DON CARLOS; LE MARQUIS DE POSA *entre.*

CARLOS.

Ah! enfin, enfin....

LE MARQUIS.

Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami! Le soleil s'est deux fois levé et couché deux fois, depuis que le sort de mon

Carlos s'est décidé. Et à présent, ce n'est qu'à présent que je vais l'apprendre.... Parle, vous êtes réconciliés?

CARLOS.

Qui?

LE MARQUIS.

Toi et le roi Philippe; et pour la Flandre est-ce aussi chose décidée?

CARLOS.

Que le duc part demain pour s'y rendre?... Cela est décidé, oui.

LE MARQUIS.

Cela ne peut être. Cela n'est pas. Tout Madrid serait-il dans l'erreur? Tu as eu une audience secrète, dit-on. Le roi....

CARLOS.

Est demeuré inflexible. Nous sommes divisés à jamais, et plus encore que nous ne l'étions....

LE MARQUIS.

Tu ne vas pas en Flandre?

CARLOS.

Non, non, non!

LE MARQUIS.

O mon espoir!

CARLOS.

Mais ce n'est là qu'un incident. O Rodrigue, depuis que nous nous sommes quittés, que de choses dans ma vie! Mais maintenant, avant tout, un conseil! Il faut que je lui parle....

LE MARQUIS.

Ta mère?... Non!... Pourquoi?

CARLOS.

J'ai une espérance.... Tu pâlis? Rassure-toi. Je dois être heureux et je le serai.... mais ceci à une autre fois. Maintenant trouve-moi un moyen de lui parler....

LE MARQUIS.

A quoi tend cela? Sur quoi se fonde ce nouveau rêve de ta fièvre?

CARLOS.

Ne dis pas un rêve! Par le Dieu des prodiges, non!... C'est une vérité, une vérité, (*tirant la lettre du Roi à la princesse d'Éboli*)

contenue dans ce précieux papier. La reine est libre, aux yeux des hommes; aux yeux du ciel, libre. Tiens, lis et cesse de t'étonner.

LE MARQUIS, *ouvrant la lettre.*

Quoi? que vois-je? De la propre main du roi? (*Après avoir lu.*)
Et à qui cette lettre?

CARLOS.

A la princesse d'Éboli.... Avant-hier un page de la reine m'apporte une lettre et une clef, venant d'une main inconnue. On m'indique, dans l'aile gauche du palais, habitée par la reine, un cabinet, où doit m'attendre une dame que j'ai toujours aimée. J'obéis aussitôt à cette indication....

LE MARQUIS.

Insensé, tu obéis?

CARLOS.

Pouvais-je faire autrement? Je ne connais pas l'écriture.... je ne connais qu'une dame à qui ces mots s'appliquent. Quelle autre qu'elle peut se croire adorée de Carlos? Plein d'une douce ivresse, je vole au lieu marqué. Un chant divin qui de l'intérieur de l'appartement vient retentir à mon oreille, me sert de guide.... J'ouvre la chambre.... Et qui vois-je?... Juge de mon effroi!

LE MARQUIS.

Oh! Je devine tout.

CARLOS.

J'étais perdu sans ressource, Rodrigue, si je n'étais tombé dans les mains d'un ange. Quel malheureux hasard! Trompée par l'imprudent langage de mes yeux, elle s'était livrée à la douce illusion de se croire elle-même l'idole de mes regards. Touché des secrètes souffrances de mon âme, son tendre cœur, dans sa magnanime étourderie, s'était décidé à me rendre amour pour amour. C'était le respect qui paraissait m'ordonner le silence; elle a la hardiesse de le rompre.... Sa belle âme se dévoile à moi....

LE MARQUIS.

Et tu racontes cela avec tant de calme?... La princesse Éboli a lu dans ton cœur. Plus de doute, elle a pénétré le secret le plus intime de ton amour. Tu l'as cruellement offensée. Elle domine le roi.

CARLOS, *avec confiance.*

Elle est vertueuse.

LE MARQUIS.

Elle l'est dans l'intérêt de son amour.... Cette vertu, je crains fort de la connaître.... qu'elle est loin de s'élever à la hauteur de cet idéal qui, conçu avec une grâce fière et charmante dans le sol maternel de l'âme, germe spontanément et pousse, sans le secours du jardinier, des fleurs abondantes ! C'est un rejeton exotique, qu'on a développé, en imitant le climat du Midi, sous un ciel plus rude : éducation, principes, nomme-le comme tu voudras, innocence acquise, gagnée sur la chaleur du sang par la ruse et par de durs combats, et mise exactement, consciencieusement, au compte du ciel qui la commande et la paye. Réfléchis toi-même. Pourra-t-elle jamais pardonner à la reine qu'un homme ait passé avec indifférence devant sa vertu à elle, fruit d'un pénible combat, pour se consumer d'un feu sans espoir dont l'objet est la femme de Philippe ?

CARLOS.

Connais-tu donc si bien la princesse ?

LE MARQUIS.

Non assurément. Je l'ai à peine vue deux fois. Mais laisse-moi seulement te dire un mot encore : il m'a semblé que du vice, elle évitait avec soin tout ce qui donne prise, et qu'elle connaissait parfaitement sa vertu. J'ai vu aussi la reine. O Charles ! combien est différent tout ce que j'ai remarqué là ! Dans sa grandeur innée et sereine, ne connaissant ni l'insouciance légèreté, ni les calculs pédants des bienséances apprises, également éloignée de l'audace et de la crainte, elle marche d'un pas ferme et héroïque dans cet étroit sentier du milieu, dans le sentier de la vraie décence, ignorant qu'elle a conquis l'adoration, là où jamais elle ne s'accorda, même en rêve, son propre suffrage. Mon Charles reconnaît-il aussi dans ce miroir, maintenant encore, son Éboli?... La princesse est restée ferme parce qu'elle aimait ; l'amour était expressément stipulé dans sa vertu. Tu ne l'as point récompensé.... elle succombe.

CARLOS, *avec une certaine vivacité.*

Non ! non ! (*Après s'être promené avec agitation.*) Non, te dis-je.... Oh ! si Rodrigue savait combien il lui va mal de ravir à son

Charles la plus divine des félicités , la croyance à l'humaine vertu !

LE MARQUIS.

Mérité-je ce reproche?... Non, bien-aimé de mon âme, ce n'est pas là ce que je voudrais, non, par le Dieu du ciel!... Oh! cette Éboli.... elle serait à mes yeux un ange, et je me prosternerai respectueusement, avec toi, devant sa gloire, si elle n'avait pas.... appris ton secret.

CARLOS.

Vois combien ta crainte est vaine. A-t-elle d'autres preuves que celles qui la couvriraient de honte? Achètera-t-elle au prix de son honneur le triste plaisir de la vengeance ?

LE MARQUIS.

Plus d'une déjà, pour effacer un affront qui l'a fait rougir, s'est sacrifiée à la honte.

CARLOS, *se levant avec vivacité.*

Non, cela est trop dur, trop cruel! Elle est fière et noble; je la connais et ne crains rien. En vain tu essayes de troubler mon espoir. Je parlerai à ma mère.

LE MARQUIS.

Maintenant ? Pourquoi ?

CARLOS.

Je n'ai plus rien à ménager.... il faut que je connaisse mon sort. Vois seulement comment je pourrai lui parler.

LE MARQUIS.

Et tu veux lui montrer cette lettre? Réellement, le veux-tu ?

CARLOS.

Ne m'interroge pas là-dessus. Le moyen, à cette heure, rien que le moyen de lui parler!

LE MARQUIS, *d'un ton significatif.*

Ne m'as-tu pas dit que tu aimais ta mère?... Tu as l'intention de lui montrer cette lettre ? (*Carlos baisse les yeux et garde le silence.*) Carlos, je lis quelque chose sur ta physionomie.... qui est tout nouveau pour moi.... que je ne soupçonnais pas jusqu'à ce moment.... Tu détournes les yeux de moi ? Ainsi il serait vrai?... Ai-je donc réellement bien lu ? Laisse-moi voir....

(*Carlos lui donne la lettre. Le Marquis la déchire.*)

CARLOS.

Quoi ? Es-tu en délire ? (*Avec un ressentiment contenu.*) En vérité.... je l'avoue.... je tenais beaucoup à cette lettre.

LE MARQUIS.

Cela m'a paru ainsi.... Voilà pourquoi je l'ai déchirée. (*Le Marquis fixe un œil pénétrant sur le Prince, qui le regarde d'un air de doute. Long silence.*) Parle donc.... qu'a de commun la profanation de la couche royale avec ton.... ton amour ? Est-ce Philippe qui était redoutable pour toi ? Quel lien peut rattacher la violation des devoirs de l'époux à tes audacieuses espérances ? Ah ! maintenant , sans doute, j'apprends à te connaître. Combien jusqu'ici je comprenais mal ton amour !

CARLOS.

Comment , Rodrigue ? Que crois-tu ?

LE MARQUIS.

Oh ! je sens quelle habitude je dois perdre. Oui naguère , naguère , c'était tout autrement. Tu étais alors si riche , si ardent.... si riche ! Tout un monde trouvait place dans ton vaste sein. Tout cela maintenant a péri , dévoré par une passion , par un petit intérêt personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme pour l'affreux destin des Provinces-Unies , plus une seule larme !... O Charles , que tu es devenu pauvre , pauvre à mendier , depuis que tu n'aimes plus personne que toi !

CARLOS *se jette sur un fauteuil.* — *Après une pause ; avec des larmes étouffées à grand'peine.*

Je sais que tu ne m'estimes plus.

LE MARQUIS.

Ne dis pas cela , Charles. Je connais cette effervescence. C'était l'erreur de sentiments louables. La reine t'appartenait , elle t'a été ravie par le roi.... Cependant jusqu'ici tu te défiais modestement de tes droits. Peut-être Philippe était-il digne d'elle. Tu n'osais encore que bien bas prononcer un jugement définitif. La lettre a tranché la question. Le plus digne , c'était toi. Alors , avec une joie orgueilleuse , tu as vu le sort convaincu de tyrannie , de rapt. Tu as triomphé d'être l'offensé ; car souffrir l'injustice flatte les grandes âmes. Mais ici ton imagination s'est égarée.... Ton orgueil avait satisfaction.... ton cœur s'est pro-

mis l'espérance. Vois, je le savais bien, cette fois tu t'étais mal compris toi-même.

CARLOS, *ému.*

Non, Rodrigue, tu te trompes fort. Je ne pensais pas aussi noblement, loin de là, que tu aimerais à me le faire croire.

LE MARQUIS.

Te connaîtrais-je donc si peu ? Vois, Charles, quand tu t'égares, je cherche toujours entre cent vertus celle que je dois accuser de la faute. Mais, maintenant que nous nous comprenons mieux, soit ! Tu parleras à la reine, il faut que tu lui parles....

CARLOS, *se jetant à son cou.*

Ah ! combien je rougis près de toi !

LE MARQUIS.

Tu as ma parole. Abandonne-moi le reste. Une pensée impétueuse, hardie, heureuse, s'élève dans mon imagination.... Je veux que tu l'entendes, Charles, d'une plus belle bouche.... J'arriverai à la reine. Peut-être dès demain le résultat sera-t-il obtenu. Jusque-là, Charles, n'oublie pas qu'un projet enfanté par une haute raison et dont les souffrances de l'humanité pressent l'exécution, ne doit jamais, eût-il échoué mille fois, être abandonné.... Entends-tu ? Souviens-toi de la Flandre.

CARLOS.

Oui, tout ce qui me sera commandé par toi et par la sublime vertu.

LE MARQUIS *va à une fenêtre.*

Le temps est passé. J'entends ta suite. (*Ils s'embrassent.*) Nous voilà de nouveau prince et vassal.

CARLOS.

Tu retournes sur-le-champ à la ville ?

LE MARQUIS.

Sur-le-champ.

CARLOS.

Arrête. Encore un mot. J'allais oublier cela.... Un renseignement de la plus haute importance.... les lettres pour le Brabant sont ouvertes par le roi. Sois sur tes gardes. La poste du royaume a, je le sais, des ordres secrets....

LE MARQUIS.

Comment as-tu appris cela ?

CARLOS.

Don Raimond de Taxis est de mes amis.

LE MARQUIS , *après un moment de silence.*

Soit encore ! Elles feront un détour par l'Allemagne.

(Ils s'en vont par des portes diverses.)



ACTE TROISIÈME.

La chambre à coucher du Roi.

SCÈNE I.

Sur la table de nuit deux flambeaux allumés. Au fond de la chambre quelques Pages, endormis à genoux. Le Roi, le haut du corps à demi déshabillé, se tient devant la table, un bras appuyé sur le fauteuil, dans une attitude pensive. Devant lui sont placés un médaillon et des papiers.

LE ROI.

Qu'elle ait eu jadis la tête exaltée.... qui peut le nier ? Jamais je n'ai pu lui donner d'amour.... et pourtant semblait-il qu'il lui manquât rien ? C'est démontré.... elle est fausse. (*A ces mots, il fait un mouvement, qui le rappelle à lui-même. Il lève les yeux et paraît étonné.*) Où étais-je ? N'y a-t-il donc ici personne qui veille, que le roi ?... Quoi ? les flambeaux sont déjà réduits à ce point ? Pourtant, il n'est pas encore jour, j'espère?... C'est fait de mon sommeil. Tiens la dette pour acquittée, Nature. Un roi n'a pas le temps de réparer les nuits perdues. Maintenant je suis éveillé, et qu'il fasse jour ! (*Il éteint les flambeaux et ouvre le rideau d'une fenêtre. — Pendant qu'il va et vient, il remarque les enfants endormis et demeure pendant quelques instants en silence devant eux. Puis il tire la sonnette.*) Dort-on peut-être aussi dans mon antichambre ?

SCÈNE II.

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LERME, avec surprise, en apercevant le Roi.

Est-ce que Votre Majesté ne se trouve pas bien ?

LE ROI.

Le feu était au pavillon de gauche. N'avez-vous pas entendu le bruit ?

LERME.

Non , Votre Majesté.

LE ROI.

Non ? Comment ? Je l'aurais donc simplement rêvé ? Ce ne peut être l'effet du hasard. La reine ne couche-t-elle pas dans cette aile ?

LERME.

Oui , Votre Majesté.

LE ROI.

Ce rêve m'épouvante. Que désormais l'on y double la garde, entendez-vous ? dès que le soir viendra.... mais secrètement, très-secrètement.... Je ne veux pas que.... Vous m'examinez du regard ?

LERME.

Je remarque des yeux enflammés qui réclament du sommeil. Oserais-je rappeler à Votre Majesté le soin d'une vie précieuse, lui rappeler ses peuples qui liraient, avec une surprise inquiète, dans ces traits de son visage, la trace des nuits sans sommeil ?... Rien que deux petites heures consacrées au repos ce matin....

LE ROI, *les yeux égarés,*

Le sommeil, le sommeil ! je le trouverai à l'Escurial.... Pour le roi, tant qu'il dort, c'en est fait de sa couronne ; pour le mari, du cœur de sa femme.... Non, non ! c'est une calomnie.... N'est-ce pas une femme, une femme qui l'a murmuré à mon oreille ? Le nom de la femme est calomnie. Le crime ne sera pas certain avant qu'un homme me l'affirme. (*Aux Pages, qui, pendant ce temps, se sont éveillés.*) Appelez le duc d'Albe. (*Les Pages sortent.*) Approchez, comte ! Est-ce vrai ? (*Il s'arrête devant le Comte et l'interroge du regard.*) Oh ! pendant un seul battement de mon pouls, avoir la toute-science !... Jurez-le-moi, est-ce vrai ? Je suis trompé ? Le suis-je ? Est-ce vrai ?

LERME.

Mon grand roi, mon excellent roi....

LE ROI, *reculant brusquement.*

Roi ! seulement roi, toujours roi !... Pas de meilleure réponse

qu'un écho vide et creux ? Je frappe ce rocher et je veux de l'eau , de l'eau pour ma soif , dans ma fièvre ardente.... et il me donne un or brûlant.

LERME.

Qu'est-ce qui serait vrai , mon roi ?

LE ROI.

Rien , rien. Laissez-moi. Allez. (*Le Comte veut s'éloigner. Il le rappelle encore.*) Vous êtes marié ? Vous êtes père ? Oui ?

LERME.

Oui , Votre Majesté.

LE ROI.

Marié , et vous pouvez vous hasarder à veiller une nuit auprès de votre maître ? Vos cheveux sont gris et vous ne rougissez pas de croire à l'honnêteté de votre femme ? Oh ! allez chez vous , et vous la trouverez dans les embrassements incestueux de votre fils. Croyez-en votre roi , allez.... Vous demeurez interdit ? Vous me regardez d'un air significatif ?... Serait-ce parce que j'ai , moi aussi , des cheveux gris ? Malheureux , ravisez-vous. Les reines ne souillent pas leur vertu. Vous êtes un homme mort , si vous doutez....

LERME , *avec chaleur.*

Qui le pourrait ? Dans tous les États de mon roi , qui aurait l'impudence de ternir d'un souffle , envenimé par le soupçon , cette vertu angélique ? Un tel outrage à la meilleure des reines....

LE ROI.

La meilleure ? Pour vous donc aussi la meilleure ? Je trouve qu'elle a des amis bien chauds autour de moi. Cela doit lui avoir coûté cher.... plus cher qu'à ma connaissance elle ne peut payer. Vous pouvez vous retirer. Faites venir le duc.

LERME.

Déjà je l'entends dans l'antichambre.... (*Il veut sortir.*)

LE ROI , *d'un ton adouci.*

Comte ! Ce que vous avez remarqué tout à l'heure est vrai , j'en conviens. Ma tête est brûlante , de cette nuit sans sommeil.... Oubliez ce que j'ai dit en rêvant tout éveillé. Entendez-vous ? oubliez-le ! Vous pouvez compter sur la faveur de votre roi. (*Il lui donne sa main à baiser. Lerme se retire et ouvre la porte au duc d'Albe.*)

SCÈNE III.

LE ROI et LE DUC D'ALBE.

ALBE s'approche du Roi d'un air incertain.

Un ordre aussi imprévu pour moi... à cette heure extraordinaire? (*Il hésite et s'étonne, en examinant le Roi plus attentivement.*) Et cet aspect...

LE ROI *s'est assis et a pris le médaillon sur la table. Il regarde longtemps le Duc en silence.*

C'est donc bien vrai? Je n'ai pas un seul serviteur fidèle?

ALBE s'arrête interdit.

Comment?

LE ROI.

Je suis offensé mortellement.... on le sait, et personne qui m'avertisse.

ALBE, avec un regard de profonde surprise.

Une offense dont mon roi serait l'objet et qui aurait échappé à mes yeux?

LE ROI lui montre les lettres.

Reconnaissez-vous cette main?

ALBE.

C'est la main de don Carlos....

LE ROI. (*Moment de silence, pendant lequel il observe le Duc d'un œil pénétrant.*)

Ne soupçonnez-vous rien encore? Vous m'avez dit d'être en garde contre son ambition. N'était-ce que son ambition, sa seule ambition, que j'eusse à redouter?

ALBE.

Ambition est un grand.... un vaste mot, qui peut comprendre encore un nombre infini de choses.

LE ROI.

Et n'avez-vous rien de particulier à me révéler?

ALBE, après un moment de silence, d'un air mystérieux.

Votre Majesté a confié le royaume à ma vigilance. Je dois au royaume mes pensées les plus intimes et toute ma pénétration. Ce que du reste je conjecture, ou pense, ou sais, m'appartient

en propre. C'est un domaine sacré dont l'esclave vendu peut légitimement, de même que le vassal, fermer l'accès aux rois de la terre.... Ce qui est clair aux yeux de mon âme, n'est pas toujours assez mûr pour mon roi. Si cependant il veut que je le satisfasse, je dois le prier de ne pas m'interroger comme mon maître.

LE ROI *lui donne les lettres.*

Lisez.

ALBE *lit et se retourne, effrayé, vers le Roi.*

Quel est l'insensé qui a pu remettre ce malheureux écrit dans les mains de mon roi ?

LE ROI.

Quoi?... Ainsi vous savez à quoi le contenu se rapporte?... Le nom, s'il m'en souvient, est évité dans cet écrit.

ALBE *recule interdit.*

J'ai été trop prompt.

LE ROI.

Vous savez ?

ALBE, *après un moment de réflexion.*

Mon secret m'a échappé. Mon maître ordonne.... je ne puis plus reculer.... Je ne le nie pas.... je connais la personne.

LE ROI, *se levant, avec une émotion terrible.*

Oh! aide-moi à imaginer une mort nouvelle, dieu terrible de la vengeance!... Leur intelligence est si claire, si connue du monde, si publique, que, sans avoir la peine d'examiner, on la devine au premier coup d'œil.... C'est trop fort! Et je n'en ai rien su! rien su d'un tel secret! Je suis donc le dernier à le découvrir! le dernier de tout mon royaume....

ALBE *se jette aux pieds du Roi.*

Oui, je me reconnais coupable, très-gracieux monarque. Je rougis d'une lâche prudence qui me conseillait de me taire quand l'honneur de mon roi, la justice et la vérité me pressaient hautement de parler.... Eh bien! puisque tout s'obstine à se taire.... puisque le charme de la beauté enchaîne les langues de tout ce qu'il y a d'hommes à la cour, j'en veux courir le risque, je parlerai, bien que je sache que les assurances insinuantes d'un fils, que les attraits séducteurs, les larmes d'une épouse....

LE ROI, *vivement et avec véhémence.*

Levez-vous! Vous avez ma parole royale.... Levez-vous! parlez sans effroi!

ALBE, *se levant.*

Votre Majesté se souvient peut-être encore de la scène du jardin d'Aranjuez. Vous trouvâtes la reine abandonnée de toutes ses dames.... le regard troublé.... dans une allée écartée.

LE ROI.

Ah! que vais-je entendre? Continuez.

ALBE.

La marquise de Mondécar fut bannie du royaume, parce qu'elle eut assez de générosité pour se sacrifier sur-le-champ à la reine.... Maintenant nous sommes informés.... La marquise n'avait fait que ce qui lui avait été ordonné. Le prince avait été là.

LE ROI.

Il avait été là? Mais alors....

ALBE.

Les traces d'un homme empreintes dans le sable et qui, partant de l'entrée de gauche de cette allée, se perdaient dans la direction d'une grotte, où était encore un mouchoir perdu par l'infant, éveillèrent aussitôt le soupçon. Un jardinier y avait rencontré le prince, et c'était, presque à une minute près, au moment même où Votre Majesté paraissait dans l'allée.

LE ROI, *revenant à lui, après de sombres réflexions.*

Et elle pleura, quand je laissai voir ma surprise! Elle me fit rougir devant toute ma cour, rougir à mes propres yeux.... Par le ciel! j'étais là comme un condamné, devant sa vertu.... (*Long et profond silence. Il s'assied et se couvre le visage.*) Oui, duc d'Albe.... vous avez raison.... Cela pourrait me conduire à quelque chose de terrible.... Laissez-moi seul un moment.

ALBE.

Mon roi, cela même n'est pas encore absolument décisif....

LE ROI, *étendant la main pour saisir les papiers.*

Et ceci non plus? Et ceci? Et encore cela? Et cet accord éclatant de preuves convaincantes? Oh! c'est plus clair que le jour.... Il y a longtemps que je l'avais prévu.... Le crime commença dès ce premier moment où je la reçus de vos mains à Madrid.... Je

vois encore ce regard d'effroi qu'elle arrêta, pâle comme un fantôme, sur mes cheveux gris. C'est alors que commença ce jeu perfide!

ALBE.

Le prince, dans sa jeune mère, perdait une fiancée. Déjà ils s'étaient bercés de communs désirs; leurs âmes s'étaient accordées dans une ardente sympathie, que leur situation nouvelle leur interdisait. La crainte était déjà vaincue, la crainte qui accompagne d'ordinaire le premier aveu, et la séduction leur paraissait plus hardiment par les images, déjà familières, de leurs légitimes souvenirs. Unis par l'harmonie des sentiments et de l'âge, irrités par la même contrainte, ils obéirent avec d'autant plus d'audace aux transports de la passion. La politique avait attenté aux droits de leur penchant : est-il croyable, mon roi, qu'il ait reconnu cette toute-puissance à un conseil d'État, et qu'il ait résisté à la tentation de soumettre à un examen plus attentif le choix du cabinet? Elle comptait sur l'amour et reçut.... un diadème....

LE ROI, *blessé, et avec amertume.*

Vous distinguez avec beaucoup.... beaucoup de sagesse, duc.... J'admire votre éloquence. Je vous remercie. (*Se levant, d'un ton froid et avec hauteur.*) Vous avez raison : la reine a commis une faute grave, en me cachant des lettres de ce genre.... en me faisant un mystère de la coupable apparition de l'infant dans le jardin. Par une fausse générosité, elle a commis une grande faute. Je saurai la punir. (*Il tire la sonnette.*) Qui est encore dans l'antichambre? Je n'ai plus besoin de vous, duc d'Albe. Retirez-vous!

ALBE.

Aurais-je, par mon zèle, déplu une seconde fois à Votre Majesté?

LE ROI, *à un Page qui entre.*

Faites venir Domingo. (*Le Page s'en va.*) Je vous pardonne d'avoir pu, pendant près de deux minutes, me laisser craindre une offense comme on en peut commettre envers vous. (*Albe s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO. *Le Roi va et vient pendant quelques instants pour se recueillir.*

DOMINGO *entre, quelques minutes après que le Duc est sorti, et s'approche du Roi, qu'il regarde un moment dans un silence solennel.*

Que je suis agréablement surpris de trouver Votre Majesté si tranquille, si résolûment calme!

LE ROI.

Vous êtes surpris?

DOMINGO.

Je bénis la Providence que ma crainte, après tout, ait été sans fondement. J'ai d'autant plus à présent le droit d'espérer.

LE ROI.

Votre crainte? Qu'y avait-il à craindre?

DOMINGO.

Votre Majesté, je ne puis cacher que je suis déjà informé d'un mystère....

LE ROI, *d'un air sombre.*

Ai-je donc déjà exprimé le désir de le partager avec vous? Qui me prévient ainsi, sans ordre? Voilà qui est bien hardi, sur mon honneur!

DOMINGO.

Mon roi! Le lieu, l'occasion où je l'ai appris, le sceau sous lequel on me l'a révélé, m'absolvent au moins de cette faute. C'est au confessionnal qu'il m'a été confié.... confié comme une faute qui charge la conscience délicate de la révélatrice, et dont elle demande pardon au ciel. La princesse déplore trop tard une action qui peut avoir, elle a des motifs de le craindre, les plus terribles suites pour la reine.

LE ROI.

Réellement? Le bon cœur.... Vous avez parfaitement deviné pourquoi je vous faisais appeler. Il faut que vous me dégagiez de ce sombre labyrinthe, où un zèle aveugle m'a jeté. De vous j'attends la vérité. Parlez-moi ouvertement. Que dois-je croire? que résoudre? De votre ministère je réclame la vérité.

DOMINGO.

Sire, quand la mansuétude de ce ministère ne m'imposerait pas la douce loi de l'indulgence, je n'en conjurerais pas moins Votre Majesté, je la conjurerais au nom de son repos, de ne pas aller au delà de ce qu'elle a découvert.... de renoncer à tout jamais à pénétrer un mystère qui ne peut en aucune façon se dévoiler d'une manière heureuse. Ce qui est connu jusqu'ici peut se pardonner. Un mot du roi.... et la reine n'a jamais failli. La volonté du roi confère la vertu comme la fortune.... et rien que le calme toujours égal de mon roi peut faire tomber les rumeurs que la calomnie se permet.

LE ROI.

Des rumeurs? sur moi? et parmi mon peuple?

DOMINGO.

Mensonges! damnables mensonges! Je le jure. Cependant il y a sans doute des cas où la croyance du peuple, quelque dénuée qu'elle soit de preuves, acquiert autant d'importance que la vérité.

LE ROI.

Par le ciel! et ici ce serait tout juste un de ces cas....

DOMINGO.

La bonne renommée est le bien précieux, le bien unique où la reine et la bourgeoise doivent prétendre à l'envi....

LE ROI.

Un bien, j'aime à le croire, pour lequel il n'y a ici rien à craindre. (*Il arrête sur Domingo un regard de doute. Après un moment de silence.*) Chapelain, j'ai encore, je le vois, quelque chose de fâcheux à entendre de vous. Point de retard. Depuis longtemps je le lis sur ces traits, prophètes de malheur. Parlez! quoi que vous ayez à dire! Ne me laissez pas plus longtemps à la torture. Que croit le peuple?

DOMINGO.

Encore une fois, Sire, le peuple peut se tromper.... et il se trompe certainement. Ce qu'il soutient ne doit pas ébranler le roi.... Seulement.... qu'il ait osé déjà se risquer à soutenir de telles choses....

LE ROI.

Quoi? Faut-il que je mendie de vous si longtemps une goutte de poison?

DOMINGO.

Le peuple reporte encore sa pensée à ce mois où Votre Majesté fut si près de la mort.... Trente semaines plus tard, il lit la nouvelle de l'heureuse délivrance.... (*Le Roi se lève et tire la sonnette. Le duc d'Albe entre. Domingo frappé de surprise :*) Je m'étonne, Sire....

LE ROI, *allant au-devant du duc d'Albe.*

Toléro, vous êtes un homme ! Protégez-moi contre ce prêtre !

DOMINGO. *Lui et le duc d'Albe échangent des regards embarrassés.**Après une pause :*

Si nous avons pu savoir d'avance que cette révélation attirerait le châtement sur son auteur....

LE ROI.

Un enfant bâtard, dites-vous ? J'étais, dites-vous, à peine échappé à la mort, quand elle se sentit mère.... Comment?... C'est alors, si je ne me trompe, que vous bénissiez saint Dominique, dans toutes les églises, pour ce grand miracle qu'il avait opéré en moi?... Ce qui était un miracle alors, ne l'est plus à présent ? Vous mentiez donc alors ou vous mentez aujourd'hui. A quoi voulez-vous que je croie ? Oh ! je vous pénètre. Si dès lors le complot avait été mûr.... oui, dans ce cas, le saint perdait sa gloire.

ALBE.

Complot !

LE ROI.

Vous pourriez aujourd'hui, avec un accord sans pareil, vous rencontrer dans la même opinion, et cependant n'être pas d'intelligence ? Vous voulez me persuader cela ? A moi ? Croyez-vous peut-être que je n'ai pas remarqué avec quel acharnement, quelle avidité, vous vous précipitiez sur votre proie ? avec quelle volupté vous vous repaissiez de ma douleur et des transports de ma colère ? Vous voulez que je ne m'aperçoive pas avec quelle ardeur le duc que voici brûle d'étouffer dans son germe la faveur réservée à mon fils ? combien le saint homme que voilà serait heureux d'armer sa petite vengeance du bras de géant de mon courroux ? Je suis l'arc, pensez-vous sans doute, qu'on n'a qu'à tendre à son gré ? J'ai encore, moi aussi, ma volonté....

et, si je dois concevoir des doutes, laissez-moi du moins commencer par vous.

ALBE.

Notre fidélité ne s'attendait pas à une telle interprétation.

LE ROI.

Fidélité! La fidélité avertit des crimes qui menacent, la vengeance parle des crimes accomplis. Voyons, parlez! Qu'ai-je gagné à vos bons offices?... Si ce que vous avancez est vrai, que me reste-t-il à attendre, que la cruelle blessure du divorce? le douloureux triomphe de la vengeance?... Mais non, vous n'avez que des craintes, vous ne m'apportez que d'incertaines conjectures.... vous me laissez au bord d'un infernal abîme, et vous fuyez.

DOMINGO.

D'autres preuves sont-elles possibles, quand les yeux mêmes ne peuvent être convaincus?

LE ROI, *après une longue pause, d'un ton sérieux et solennel, en se tournant vers Domingo.*

Je veux assembler les grands de mon royaume et siéger moi-même comme juge. Avancez-vous en présence de tous.... si vous en avez le courage.... et accusez-la comme une femme galante.... Elle mourra.... sans miséricorde.... elle et l'infant mourront.... Mais.... remarquez bien ceci.... si elle peut se justifier.... vous mourrez vous-même. Voulez-vous rendre hommage à la vérité par un tel sacrifice? Décidez-vous. Vous ne voulez pas? vous gardez le silence? Vous ne voulez pas?... C'est là un zèle de menteur.

ALBE, *qui est demeuré en silence à l'écart, dit froidement et avec calme :*

Je le veux.

LE ROI *se retourne étonné et regarde fixement le Duc pendant quelques instants.*

Cela est hardi! Cependant l'idée me vient que vous avez, dans de périlleux combats, risqué votre vie pour des motifs bien moins graves.... que vous l'avez risquée, avec la légèreté d'un joueur de dés, pour la chimère de la gloire.... Et qu'est-ce que la vie pour vous?... Je ne sacrifierai pas le sang royal à un téméraire en délire qui n'a d'autre perspective que de terminer

par une mort illustre une chétive existence.... Je rejette votre sacrifice. Allez.... allez, et attendez dans la salle d'audience mes ordres ultérieurs. (*Ils se retirent tous deux.*)

SCÈNE V.

LE ROI, *seul.*

Maintenant, donne-moi un homme, Providence bienfaisante.... Tu m'as beaucoup donné. Maintenant fais-moi don d'un homme! Toi... tu es seule; car tes yeux sondent ce qui est caché. Je te demande un ami, car je n'ai pas, comme toi, la toute-science. Les auxiliaires que tu m'as adjoints, tu sais ce qu'ils sont pour moi. Ils m'ont servi pour le prix que je les paye. Leurs vices apprivoisés, gouvernés par le frein, servent à mes vues, comme tes tempêtes purifient le monde. J'ai besoin de vérité.... Découvrir sa source paisible sous le sombre amas des erreurs n'est pas le sort des rois. Donne-moi l'homme rare, au cœur pur et ouvert, à l'esprit lucide, à l'œil impartial, qui puisse m'aider à la trouver.... Je veux tirer au sort : parmi ces milliers d'hommes qui voltigent autour du soleil de la Majesté, fais que je trouve cet homme unique. (*Il ouvre une cassette et en tire des tablettes à écrire. Après les avoir feuilletées quelque temps.*) De simples noms.... il n'y a ici que des noms, et pas même la mention du service auquel ils doivent leur inscription sur ces tablettes.... et qu'y a-t-il de plus oublié que la reconnaissance? Cependant ici, sur ces autres tablettes, je lis chaque faute soigneusement inscrite. Comment? Cela n'est pas bien. La mémoire de la vengeance a-t-elle donc encore besoin d'un tel secours? (*Il continue à lire.*) Comte Egmont? Que fait son nom ici?... La victoire de Saint-Quentin est depuis longtemps effacée par son fait. Je le jette au nombre des morts. (*Il efface ce nom et l'écrit sur les autres tablettes. Après avoir continué à lire.*) Marquis de Posa?... Posa?... Posa? Je me souviens à peine de cet homme. Et avec une double marque.... ce qui prouve que j'avais sur lui de grandes vues. Est-il possible que cet homme se soit jusqu'ici soustrait à ma présence? qu'il ait évité les yeux de son royal débiteur? Par le ciel! c'est le seul homme, dans toute l'étendue

de mes États, qui n'ait pas besoin de moi ! S'il était cupide ou ambitieux, il aurait depuis longtemps paru devant mon trône. Courrai-je la chance avec cet homme singulier ? Chez qui peut se passer de moi, je trouverai la vérité. (*Il sort.*)

La salle d'audience.

SCÈNE VI.

DON CARLOS, *s'entretenant avec* LE PRINCE DE PARME; LES DUCS D'ALBE, FÉRIA *et* MÉDINA SIDONIA; LE COMTE DE LERME, *et en outre d'autres Grands, avec des papiers à la main. Tous attendent le Roi.*

MÉDINA SIDONIA, *visiblement évité de tous les assistants, se tourne vers le duc d'Albe, qui se promène de long en large, seul et renfermé en lui-même.*

Vous avez parlé au maître, duc.... Comment l'avez-vous trouvé disposé ?

ALBE.

Fort mal pour vous et pour vos nouvelles.

MÉDINA SIDONIA.

Sous le feu de l'artillerie anglaise, je me sentais plus à mon aise que sur le pavé de cette salle. (*Carlos, qui l'a regardé en silence avec intérêt, s'approche de lui et lui serre la main.*) Mon ardente reconnaissance, prince, pour cette larme généreuse. Vous voyez comme chacun me fuit. Maintenant ma perte est résolue.

CARLOS.

Ayez bon espoir, mon ami, dans la bonté de mon père et dans votre innocence.

MÉDINA SIDONIA.

Je lui ai perdu une flotte, comme il n'en avait jamais paru sur la mer.... Qu'est-ce qu'une tête comme celle-ci auprès de soixante-dix galions submergés?... Mais, prince, cinq fils, de la plus belle espérance, comme vous.... Cela me brise le cœur....

SCÈNE VII.

LE ROI *entre, complètement vêtu* ; LES PRÉCÉDENTS. *Tous ôtent leurs chapeaux et, se reculant des deux côtés, forment un demi-cercle autour du Roi. Silence.*

LE ROI, *parcourant tout le cercle d'un œil rapide.*

Couvrez-vous! (*Don Carlos et le prince de Parme s'approchent d'abord et baisent la main du Roi. Il se tourne avec une certaine affabilité vers le dernier, sans vouloir remarquer son fils.*) Votre mère, mon neveu, désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

PARME.

Qu'elle ne le demande pas avant l'issue de ma première bataille.

LE ROI.

Soyez tranquille. Votre tour viendra aussi, quand ces troncs se briseront. (*Au duc de Féria.*) Que m'apportez-vous?

FÉRIA, *fléchissant un genou devant le Roi.*

Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort ce matin. Voici sa croix que je rapporte.

LE ROI *prend l'ordre et promène ses regards sur tout le cercle.*

Qui, après lui, est le plus digne de la porter? (*Il fait signe au duc d'Albe, qui fléchit un genou devant lui, et il lui passe au cou le collier.*) Duc, vous êtes mon premier capitaine.... Ne soyez jamais davantage, et jamais ma faveur ne vous manquera. (*Il aperçoit le duc de Médina Sidonia.*) Eh! voyez! mon amiral!

MÉDINA SIDONIA *s'approche en tremblant, et s'agenouille devant le Roi, la tête baissée.*

Voici, grand roi, tout ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, *après un long silence.*

Dieu est au-dessus de moi.... Je vous ai envoyé contre des hommes, et non contre la tempête et les écueils.... Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui tend sa main à baiser.*) Et je vous remercie de m'avoir conservé en votre personne un digne serviteur. C'est pour tel, mes grands, que je le reconnais et que je veux qu'on le reconnaisse. (*Il lui fait signe de se lever et de se couvrir, puis il*

se tourne vers les autres.) Qu'y a-t-il encore? (*A don Carlos et au prince de Parme.*) Je vous remercie, princes. (*Ils se retirent. Ceux des Grands qui restent s'approchent et présentent, à genoux, leurs papiers au Roi. Il les parcourt rapidement et les remet au duc d'Albe.*) Vous les mettrez sous mes yeux dans mon cabinet. Ai-je fini? (*Personne ne répond.*) D'où vient donc que, parmi mes grands, le marquis de Posa ne se montre jamais? Je sais fort bien que ce marquis de Posa m'a servi avec gloire. Peut-être ne vit-il plus? Pourquoi ne paraît-il pas?

LERME.

Le chevalier n'est de retour que depuis peu des voyages qu'il avait entrepris dans toute l'Europe. Il est à Madrid en ce moment et n'attend qu'un jour d'audience publique pour se jeter aux pieds de son souverain.

ALBE.

Le marquis de Posa?... Oui! c'est ce hardi chevalier de Malte, Sire, dont la renommée nous a raconté un trait d'enthousiasme. Lorsque, à l'appel du grand maître de l'ordre, les chevaliers se rendirent dans leur île, que Soliman tenait assiégée, le marquis, alors âgé de dix-huit ans, disparut tout à coup de la haute école d'Alcala. Il se présente, de son propre mouvement, à La Valette. « On m'a acheté, dit-il, la croix de chevalier. Je veux maintenant la mériter. » Il fut un de ces quarante chevaliers qui, en plein midi, défendirent le fort Saint-Elme, dans trois assauts répétés, contre Piali, Ulucciali, Mustapha et Hassem. Lorsqu'enfin le fort est escaladé, et que tous les chevaliers sont tombés autour de lui, il se jette à la mer et retourne, seul survivant, auprès de La Valette. Deux mois après, l'ennemi abandonne l'île, et le chevalier revient achever ses études commencées.

FÉRIA.

C'est aussi ce marquis de Posa qui plus tard découvrit la fameuse conspiration de Catalogne et, par sa seule activité, conserva à la couronne la plus importante province.

LE ROI.

Je suis stupéfait.... Quel est cet homme qui a fait cela, et qui, sur trois personnes que j'interroge, n'a pas un seul envieux?... Assurément cet homme a le caractère le plus extraordinaire ou il n'en a pas.... Pour la rareté du fait, il faut que je lui parle.

(*Au duc d'Albe.*) Après la messe, amenez-le moi dans mon cabinet. (*Le Duc sort. Le Roi appelle Féria.*) Et vous, prenez ma place dans le conseil privé. (*Il sort.*)

FÉRIA.

Notre maître est aujourd'hui très-gracieux.

MÉDINA SIDONIA.

Dites que c'est un Dieu!... Il l'a été pour moi.

FÉRIA.

Que vous méritez bien votre bonheur! J'y prends la plus vive part, amiral.

UN DES GRANDS.

Moi aussi.

UN SECOND.

Moi aussi, en vérité!

UN TROISIÈME.

Le cœur me battait. Un général de tant de mérite!

LE PREMIER.

Le roi n'a pas été gracieux envers vous.... il n'a été que juste.

LERME, à Médina Sidonia, en se retirant.

Comme vous voilà riche tout à coup par deux mots!

(*Tous sortent.*)

Le cabinet du Roi.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS DE POSA et LE DUC D'ALBE.

LE MARQUIS, en entrant.

C'est moi qu'il demande? Moi?... Cela ne peut être. Vous vous trompez de nom.... Et que veut-il donc de moi?

LE DUC D'ALBE.

Il veut vous connaître.

LE MARQUIS.

Ainsi, pure curiosité..... Oh! alors, c'est dommage de perdre ce moment.... la vie s'écoule avec une si merveilleuse rapidité!

ALBE.

Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le roi est dans vos mains. Mettez ce moment à profit, le mieux que vous pourrez, et, s'il est perdu, vous l'imputerez à vous-même, à vous seul.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Bien parlé, duc. Il faut mettre à profit le moment qui ne s'offre qu'une fois. En vérité, ce courtisan me donne une bonne leçon.... bonne, sinon dans son sens, au moins dans le mien. (*Après s'être promené un instant.*) Mais d'où vient que je suis ici? Serait-ce simplement une fantaisie du hasard capricieux qui me montrerait mon image dans ces miroirs? qui sur un millier d'hommes m'aurait choisi, moi, tout juste, le choix le plus invraisemblable, et m'aurait fait revivre dans la mémoire du roi? Un simple hasard? Peut-être aussi est-ce davantage.... Et le hasard, qu'est-ce autre chose que la pierre brute qui s'anime sous la main du sculpteur? C'est la Providence qui donne le hasard.... il faut que l'homme le façonne et l'accommode au but.... Qu'importe ce que le roi peut me vouloir?... Je sais ce que j'ai, moi, à faire avec le roi.... et quand ce ne serait qu'une étincelle de vérité, lancée hardiment dans l'âme du despote.... combien elle peut être féconde sous la main de la Providence! Ainsi ce qui m'a paru d'abord un caprice si étrange serait sagesse et tendrait à un but excellent. Que cela soit ou non, n'importe! Je veux agir dans cette croyance. (*Il fait quelques tours dans la chambre et s'arrête à la fin, dans une paisible contemplation, devant un tableau. Le Roi paraît dans la chambre voisine, où il donne quelques ordres; puis il entre, s'arrête près de la porte et regarde pendant quelque temps le Marquis, sans être aperçu de lui.*)

SCÈNE X.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA. *Le Marquis, dès qu'il aperçoit le Roi, va au-devant de lui, et met un genou en terre; puis il se relève et reste immobile devant lui, sans aucune marque de trouble.*

LE ROI *le regarde d'un air étonné.*

Ainsi, vous m'avez déjà parlé?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

Vous avez bien mérité de ma couronne. Pourquoi vous dérobez-vous à ma reconnaissance? Beaucoup d'hommes se pressent dans mon souvenir. Il n'y a que le Très-Haut qui sache tout. Il vous appartenait de chercher les regards de votre roi. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

LE MARQUIS.

Il y a deux jours, Sire, que je suis de retour dans le royaume.

LE ROI.

Mon intention n'est pas de demeurer le débiteur de ceux qui me servent.... Demandez-moi une grâce.

LE MARQUIS.

Je jouis des lois.

LE ROI.

C'est un droit qu'a aussi le meurtrier.

LE MARQUIS.

Combien plus le bon citoyen!... Sire, je m'en contente.

LE ROI, *à part.*

Un grand sentiment de soi-même et, par le ciel! un hardi courage. Mais je devais m'y attendre.... Je veux que l'Espagnol soit fier. Je souffre même volontiers que la coupe écume et déborde.... Vous avez quitté mon service, me dit-on?

LE MARQUIS.

Je me suis retiré pour laisser la place à un plus digne.

LE ROI.

J'en suis fâché. Quand des têtes comme la vôtre chôment, quelle perte pour mes États!... Peut-être craignez-vous de ne pas atteindre à la sphère qui est digne de votre intelligence?

LE MARQUIS.

Oh! non. Je suis sûr que l'appréciateur expérimenté, si bien exercé à juger les matériaux de sa grande œuvre, les âmes humaines, aura lu du premier coup d'œil à quoi je pouvais ou non lui servir. Je sens avec la plus humble reconnaissance la grâce dont me comble Votre Majesté en concevant de moi cette haute opinion. Cependant.... (*Il s'arrête.*)

LE ROI.

Vous hésitez?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas préparé.... je dois l'avouer, Sire.... à revêtir

tout à coup du langage qui convient à un de vos sujets ce que j'ai pensé comme citoyen du monde.... car, dans ce temps, Sire, où je renonçai à jamais à toute relation avec la couronne, je me crus aussi exempté de la nécessité de lui donner les motifs de ma détermination.

LE ROI.

Ces motifs sont-ils si faibles? Craignez-vous de courir quelque risque à les donner?

LE MARQUIS.

Si le loisir m'est accordé de les épuiser.... ce que je risque, c'est tout au plus ma vie. Mais si vous me refusez cette faveur, c'est la vérité que j'expose au danger. Le choix m'est laissé entre votre disgrâce et votre dédain.... Si je dois me décider, j'aime mieux, quand je vous quitterai, vous paraître criminel qu'insensé.

LE ROI, *d'un air de curieuse attente.*

Eh bien?

LE MARQUIS.

Je ne puis être serviteur d'un prince. (*Le Roi le regarde avec étonnement.*) Je ne veux pas tromper l'acheteur.... Sire. Si vous daignez m'employer, vous ne voulez de moi que l'action, telle qu'on vous la pèse et la livre. Vous ne voulez que mon bras et mon courage sur le champ de bataille, que ma tête dans le conseil. Ce qui doit être le but de mes actions, ce ne sont pas mes actions mêmes, c'est l'accueil qu'elles recevront du prince. Pour moi cependant, pour moi la vertu a sa valeur en elle-même. Le bien que le monarque ferait par mes mains, j'en serais moi-même l'auteur; ce qui ne devrait être que mon devoir, serait mon bonheur et l'œuvre de mon choix. Est-ce là ce que vous voulez? Pouvez-vous, dans votre création, souffrir des créateurs étrangers? Et moi, dois-je m'abaisser à n'être que le ciseau où je puis être l'artiste?... J'aime l'humanité, et, dans une monarchie, il ne m'est permis d'aimer que moi-même.

LE ROI.

Cette chaleur est digne d'éloges. Vous voudriez faire le bien. Peu importe au patriote, au sage, de quelle manière vous le ferez. Choisissez dans mes royaumes un poste qui vous donne le droit de satisfaire ce noble désir.

LE MARQUIS.

Je n'en trouve aucun.

LE ROI.

Comment?

LE MARQUIS.

Ce que Votre Majesté répandrait par mes mains.... est-ce le bonheur des hommes? Est-ce le même bonheur que mon amour, dans sa pureté, souhaite aux hommes?... La majesté royale tremblerait devant ce bonheur-là.... Non! la politique des couronnes en a créé un nouveau.... un bonheur qu'elle est encore assez riche pour distribuer; et, dans les cœurs des hommes, elle a créé de nouveaux penchants, que ce bonheur suffit à satisfaire. Dans ses hôtels des monnaies, elle fait forger et battre une vérité, la vérité qu'elle peut supporter. Tous les poinçons qui ne ressemblent pas à celui-là sont rejetés. Mais ce qui peut convenir à la couronne.... me suffit-il aussi à moi? Mon amour fraternel peut-il légitimement se prêter au rapetissement de mon frère? Puis-je le savoir heureux.... avant qu'il lui soit permis de penser? Ne me choisissez pas, Sire, pour répandre ce bonheur que vous nous frappez à votre coin. Je dois me refuser à distribuer cette monnaie.... Je ne puis être serviteur d'un prince.

LE ROI, *avec une certaine vivacité.*

Vous êtes un protestant.

LE MARQUIS, *après un moment de réflexion.*

Votre croyance, Sire, est aussi la mienne. (*Après une pause.*) Je suis mal compris. Voilà ce que je craignais. Vous voyez ma main lever le voile des mystères de la majesté souveraine. Qui vous assure que je tiendrai encore pour sacré ce qui a cessé de m'effrayer? Je suis dangereux parce que j'ai réfléchi sur moi-même.... Non, mon roi, je ne le suis point. Mes vœux sont ensevelis ici. (*Il place la main sur sa poitrine.*) Cette rage ridicule d'innovation qui ne fait qu'augmenter le poids des chaînes qu'elle ne peut briser entièrement, n'échauffera jamais mon sang. Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je vis avant le temps, citoyen des siècles à venir. Une simple peinture peut-elle troubler votre repos? D'un souffle vous l'effacez.

LE ROI.

Suis-je le premier qui vous connaisse sous cet aspect?

LE MARQUIS.

Sous cet aspect.... oui.

LE ROI *se lève, fait quelques pas et s'arrête vis-à-vis du Marquis.*

A part.

Ce ton du moins est nouveau. La flatterie s'épuise. Imiter rabaisse un homme de tête.... Une fois aussi l'épreuve du contraire.... Pourquoi pas? Ce qui surprend fait fortune.... (*Haut.*) Si vous l'entendez ainsi, soit, je m'arrangerai de cette façon nouvelle de servir la couronne.... L'esprit puissant....

LE MARQUIS.

J'entends, Sire, combien est petite et humiliante l'idée que vous avez de la dignité de l'homme. Même dans le langage de l'homme libre, vous ne voyez que l'artifice d'un flatteur, et il me semble que je sais ce qui vous autorise à cela. Les hommes vous y ont contraint; ils ont abdiqué volontairement leur noblesse; ils sont descendus volontairement à ce degré infime. Ils fuient avec effroi devant le fantôme de leur grandeur intérieure, ils se complaisent dans leur misère, ils parent leurs chaînes avec une lâche sagesse, et les porter avec convenance s'appelle vertu. Tel vous avez trouvé le monde, tel il avait été remis aux mains de votre glorieux père. Comment pourriez-vous honorer les hommes.... si tristement mutilés?

LE ROI.

Je trouve du vrai dans ces paroles.

LE MARQUIS.

Mais, par malheur, en changeant l'homme, œuvre des mains du créateur, en une œuvre de vos mains, et en vous donnant pour Dieu à cette créature de nouvelle façon.... vous vous êtes mépris en un point : vous êtes resté vous-même un homme.... un homme sorti des mains du créateur. Vous avez continué de souffrir, de désirer comme un mortel ; vous avez besoin de sympathie, et, en présence d'un Dieu, on ne peut que sacrifier.... trembler.... prier. Déplorable métamorphose! Malheureuse interversion de la nature!... Vous avez ravalé l'homme à n'être plus que votre clavier; qui peut partager avec vous la jouissance de l'harmonie?

LE ROI , *à part.*

Par le ciel! ses paroles me vont à l'âme.

LE MARQUIS.

Mais ce sacrifice est insignifiant pour vous. C'est par là que vous êtes unique.... seul de votre espèce.... C'est à ce prix que vous êtes un Dieu.... Et il serait terrible qu'il n'en fût pas ainsi.... terrible qu'à ce prix, en détruisant le bonheur de tant de millions d'hommes, vous n'eussiez rien gagné! que la liberté anéantie par vous fût la seule chose qui pût accomplir vos vœux! Je vous prie de me congédier, Sire. Mon sujet m'entraîne. Mon cœur est plein.... c'est une trop forte tentation, de se trouver près du seul homme à qui je puisse vouloir l'ouvrir. *(Le comte de Lerme entre et dit quelques mots, à voix basse, au Roi. Celui-ci lui fait signe de s'éloigner, et reste assis dans la même attitude.)*

LE ROI, au Marquis, après que Lerme est sorti.

Dites tout....

LE MARQUIS, après un moment de silence.

Je sens, Sire, tout le prix....

LE ROI.

Achevez! Vous aviez encore autre chose à me dire.

LE MARQUIS.

Sire, je suis revenu récemment de Flandre et de Brabant... Tant de riches et florissantes provinces! un grand et vigoureux peuple.... et aussi un bon peuple.... et, me disais-je à moi-même, être le père de ce peuple, ce doit être divin!... Mais voilà que mon pied heurte des ossements d'hommes, des ossements brûlés.... *(A ces mots, il se tait; ses yeux s'arrêtent sur le Roi, qui d'abord essaye de soutenir ce regard, puis bientôt, saisi et troublé, baisse les yeux vers la terre.)* Vous avez raison. Il faut que ce soit. Que vous puissiez ce qui vous apparaît comme nécessaire, c'est là ce qui m'a pénétré d'une admiration dont je frissonne. Oh! quel dommage que la victime qui se roule dans son sang soit peu propre à entonner un hymne de louanges au génie du sacrificeur! que ce soient seulement des hommes.... et non des êtres d'une nature supérieure.... qui écrivent l'histoire du monde!... Des siècles plus doux vont remplacer le temps de Philippe; ils apporteront une sagesse plus bienveillante; alors le bonheur des citoyens ira de pair et d'accord avec la grandeur des princes; l'État sera ménager et avare de ses enfants, et la nécessité sera humaine.

LE ROI.

Et quand paraîtraient, je vous le demande, ces siècles humains, si la malédiction du siècle présent m'eût fait trembler? Regardez tout autour de vous dans mon Espagne. Le bonheur des citoyens y fleurit dans une paix sans nuage, et ce repos, je veux le donner aux Flamands.

LE MARQUIS, *vivement.*

Le repos d'un cimetière! Et vous espérez achever ce que vous avez commencé? Vous espérez arrêter, quand son temps est venu, cette transformation de la chrétienté, ce printemps universel qui rajeunit la face du monde? Vous voulez, seul dans toute l'Europe.... faire obstacle à cette roue des destinées du genre humain qui roule, lancée dans sa voie, sans que rien l'arrête? D'un bras humain, vous voulez l'enrayer? Vous n'y parviendrez point. Déjà des milliers d'hommes ont fui, pauvres et contents, de vos États. Le citoyen que vous avez perdu pour sa croyance était entre tous le plus noble. Élisabeth ouvre aux fugitifs des bras maternels, et l'Angleterre prospère, à nous faire trembler, pour les arts de notre patrie. Privée de l'active industrie des nouveaux chrétiens, Grenade est désertée, et l'Europe triomphe de voir son ennemi perdre son sang par les blessures qu'il s'est faites lui-même. (*Le Roi est ému, le Marquis le remarque et s'approche de quelques pas.*) Vous voulez planter pour l'éternité, et vous semez la mort? Une œuvre si contrainte ne survivra point au génie de son créateur. Vous avez bâti pour n'être payé que d'ingratitude.... En vain vous avez soutenu contre la nature ce rude combat, en vain sacrifié une grande vie royale à des plans de destruction. L'homme est plus qu'il n'a paru à votre estime. Il brisera les liens de ce long sommeil, et réclamera ses droits sacrés. Il associera votre nom à ceux d'un Néron, d'un Busiris, et.... cela m'afflige, car vous étiez bon.

LE ROI.

Qui vous a donné une telle certitude?

LE MARQUIS, *avec feu.*

Oui, par le Tout-Puissant! Oui.... oui.... je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez pris. Avec cette générosité propre à la force, laissez couler à flots le bonheur des hommes de la corne d'abondance qui est dans vos mains.... Laissez mûrir des

esprits dans votre vaste édifice politique. Rendez-nous ce que vous nous avez pris. Devenez le roi d'un million de rois ! (*Il s'approche hardiment du Roi et poursuit en dirigeant sur lui des regards fermes et ardents :*) Oh ! plutôt à Dieu que toute l'éloquence de ces milliers d'hommes qui sont intéressés à notre entretien, en cette heure solennelle, reposât sur mes lèvres, pour changer en flamme le rayon de lumière que je remarque dans ces yeux !... Renoncez à cette déification contre nature qui nous anéantit ! Devenez pour nous l'image de l'être éternel et vrai ! Jamais... jamais mortel n'eut une telle puissance à employer aussi divinement. Tous les rois de l'Europe rendent hommage au nom espagnol. Marchez à la tête des rois de l'Europe ! Un trait de plume de cette main, et la terre sera créée de nouveau. Accordez la liberté de penser. (*Il se jette à ses pieds.*)

LE ROI, *surpris, détourne les yeux, puis les fixe de nouveau sur le Marquis.*

Étrange enthousiaste ! Mais... levez-vous... Je....

LE MARQUIS.

Voyez autour de vous l'œuvre de Dieu, cette belle nature ! Elle est fondée sur la liberté.... et comme elle est riche par la liberté ! Lui, le grand créateur, jette le ver dans une goutte de rosée, et donne carrière au libre instinct jusque dans l'empire de la corruption et de la mort.... Que votre création, à vous, est étroite et pauvre ! Le bruit d'une feuille épouvante le maître de la chrétienté.... Il vous faut trembler devant chaque vertu. Lui.... plutôt que de troubler le ravissant spectacle de la liberté.... il laisse l'affreuse armée des maux se déchaîner dans son univers.... Lui, l'artiste suprême, on ne l'aperçoit pas, il se voile modestement sous des lois éternelles. L'esprit fort ne voit qu'elles et ne le voit pas. « Pourquoi un Dieu ? dit-il. Le monde se suffit. » Et jamais dévotion de bon chrétien ne lui a rendu un plus bel hommage que ce blasphème de l'esprit fort.

LE ROI.

Et voulez-vous entreprendre d'imiter dans le monde des mortels.... dans mes États, ce sublime modèle ?

LE MARQUIS.

Vous, vous le pouvez. Et quel autre que vous ? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir dominateur qui.... pendant si

longtemps, hélas!... n'a surabondé que pour la grandeur du trône.... Rendez à l'humanité sa noblesse perdue. Que le citoyen redevienne, ce qu'il fut d'abord, le but et la fin de la royauté.... Qu'il ne soit lié par aucun autre devoir que les droits de ses frères, sacrés comme les siens. Lorsqu'une fois l'homme sera rendu à lui-même, que le sentiment de sa dignité s'éveillera.... que les sublimes et fières vertus de la liberté fleuriront.... alors, Sire, quand vous aurez fait de votre empire l'empire le plus heureux de l'univers.... alors, ce sera votre devoir de soumettre l'univers.

LE ROI, *après un long silence.*

Je vous ai laissé parler jusqu'à la fin.... Le monde, je le comprends, ne se peint pas dans cette tête comme dans les têtes des autres hommes.... aussi je ne veux pas vous soumettre à la mesure d'autrui. Je suis le premier à qui vous dévoiliez votre âme. Je le crois, parce que je le sais. En faveur de cette retenue, qui vous a fait taire jusqu'à ce jour de telles opinions, embrassées pourtant avec une telle chaleur.... en faveur de cette modeste prudence, jeune homme, je veux oublier que je les ai apprises et comment je les ai apprises. Levez-vous! je veux réfuter, comme vieillard, et non comme roi, le jeune homme que son ardeur vient d'emporter. Je le veux, parce que je le veux.... Oui, j'ai appris que le poison même, dans d'heureuses natures, pouvait se changer en une meilleure et noble substance.... Mais fuyez mon inquisition!... Je verrais avec douleur....

LE MARQUIS.

Vraiment? Il se pourrait?

LE ROI, *contemplant Posa et absorbé dans cette contemplation.*

Je n'ai jamais vu un tel homme.... Non, non, marquis! Vous allez trop loin à mon égard. Je ne veux pas être un Néron. Je ne veux pas l'être.... ne veux pas l'être envers vous. Il ne sera pas dit que tout bonheur se flétrisse sous ma domination. Vous-même, je veux que sous mes yeux vous puissiez continuer d'être un homme.

LE MARQUIS, *vivement.*

Et mes concitoyens, Sire?... Oh! ce n'était pas de moi qu'il s'agissait, ce n'était pas ma cause que je voulais plaider. Et vos sujets, Sire?...

LE ROI.

Et si vous savez si bien comment la postérité me jugera, qu'elle apprenne, en votre personne, comment je traitais les hommes, quand j'en trouvais un.

LE MARQUIS.

Oh! que le plus juste des rois ne devienne pas tout à coup le plus injuste!... Dans votre Flandre, il y a mille citoyens meilleurs que moi. Seulement, c'est vous.... oserai-je l'avouer sincèrement, grand roi?... c'est vous qui peut-être, aujourd'hui, pour la première fois, venez de voir la liberté sous ces traits adoucis.

LE ROI, *adoucissant sa gravité.*

Rien de plus sur ce sujet, jeune homme.... Je sais que vous penseriez autrement si une fois vous connaissiez les hommes comme je les connais.... Cependant je ne voudrais pas vous avoir vu aujourd'hui pour la dernière fois. Comment m'y prendrai-je pour vous attacher à moi?

LE MARQUIS.

Laissez-moi comme je suis. Que serais-je pour vous, Sire, si vous me séduisiez aussi?

LE ROI.

Je ne supporte pas cet orgueil. D'aujourd'hui, vous êtes à mon service.... Pas d'objection! Je le veux. (*Après une pause.*) Mais quoi? Que voulais-je donc? N'était-ce pas la vérité que je voulais? et ici je trouve plus encore.... Vos yeux m'ont cherché et m'ont vu sur mon trône, marquis. Leur ai-je échappé dans ma maison? (*Le Marquis paraît réfléchir.*) Je vous comprends. Mais, quand je serais le plus malheureux des pères, ne puis-je être heureux comme époux?

LE MARQUIS.

Si un fils plein d'espérances, si la possession de l'épouse la plus digne d'amour peuvent donner à un mortel le droit de se dire heureux, vous avez plus que personne ce double bonheur.

LE ROI, *d'un air sombre.*

Non, je ne l'ai pas, et jamais plus profondément qu'à cette heure, je n'ai senti que je ne l'avais pas.... (*Il arrête sur le Marquis un douloureux regard.*)

LE MARQUIS.

Le prince a des sentiments nobles et purs. Je ne l'ai jamais vu autrement.

LE ROI.

Mais bien moi.... Ce qu'il m'a enlevé, aucune couronne ne le peut compenser.... Une reine si vertueuse !

LE MARQUIS.

Qui peut oser, Sire... ?

LE ROI.

Le monde ! La médisance ! Moi-même !... Voici des témoignages irrécusables, qui la condamnent ; il en existe encore d'autres, qui me font craindre le malheur le plus terrible.... Mais, marquis.... j'ai peine, grande peine à ne croire qu'une des deux parties. Qui l'accuse?... Si elle.... elle-même, doit avoir été capable de tomber aussi bas, oh ! combien n'ai-je pas plus de droit de croire qu'une Éboli calomnie ? Le prêtre ne la hait-il pas, elle et mon fils ? Et ne sais-je pas qu'Albe couve la vengeance ? Ma femme, à elle seule, vaut plus qu'eux tous.

LE MARQUIS.

Et dans l'âme de la femme, Sire, il vit un sentiment que sa noblesse élève au-dessus de toute apparence et de toute calomnie.... il se nomme la vertu, l'honneur de la femme.

LE ROI.

Oui, c'est ce que je dis aussi. Pour tomber aussi bas qu'on accuse la reine d'être tombée, il en coûte beaucoup. Les liens sacrés de l'honneur ne se rompent pas aussi facilement qu'on voudrait me le persuader. Vous connaissez les hommes, marquis. Un homme tel que vous me manque depuis longtemps, vous êtes bon et bienveillant, et pourtant vous connaissez les hommes.... Voilà pourquoi je vous ai choisi....

LE MARQUIS, *surpris et effrayé.*

Moi, sire ?

LE ROI.

Vous avez paru devant votre maître, et vous n'avez rien demandé pour vous.... rien. Cela est nouveau pour moi. Vous serez juste. La passion n'égarrera pas vos yeux.... Pénétrez auprès de mon fils, sondez le cœur de la reine. Je vous enverrai un plein pouvoir pour l'entretenir en secret. Et maintenant, laissez-moi. (*Il lit une sonnette.*)

LE MARQUIS.

Si je puis , en m'éloignant , me dire qu'une de mes espérances est accomplie.... ce jour alors est le plus beau de ma vie.

LE ROI *lui tenà sa main à baiser.*

Et dans la mienne, ce n'est pas un jour perdu. (*Le Marquis se lève et se retire. Le comte de Lerme entre.*) Le chevalier sera admis désormais, sans être annoncé.



ACTE QUATRIÈME.

Un salon chez la Reine.

SCÈNE I.

LA REINE, LA DUCHESSE OLIVAREZ, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE FUENTÈS, et d'autres dames.

LA REINE, à la grande Maîtresse, en se levant.

Ainsi la clef ne s'est pas trouvée ?... Il faudra alors qu'on me force la cassette, et cela sans retard... (*Apercevant la princesse d'Éboli, qui s'approche d'elle et lui baise la main.*) Soyez la bienvenue, chère princesse. Je me réjouis de vous voir rétablie. Encore très-pâle, il est vrai...

FUENTÈS, avec quelque malice.

Il faut s'en prendre à cette méchante fièvre qui attaque les nerfs avec une violence étonnante. N'est-ce pas, princesse ?

LA REINE.

J'avais un vif désir de vous aller voir, ma chère.... Mais vous savez que cela ne m'est pas permis.

OLIVAREZ.

La princesse Éboli n'a pas du moins manqué de société....

LA REINE.

Je le crois volontiers. Qu'avez-vous ? Vous tremblez.

ÉBOLI.

Rien.... rien absolument, ma reine. Je vous demande la permission de me retirer.

LA REINE.

Vous nous cachez la vérité, et vous êtes plus malade que vous ne voulez nous le faire croire. C'est même une fatigue

pour vous de rester debout. Aidez-la, comtesse, à s'asseoir sur ce tabouret.

EBOLI.

L'air me fera du bien. (*Elle se retire.*)

LA REINE.

Suivez-la, comtesse.... Quel étrange accès! (*Un Page entre et parle à la Duchesse, qui se tourne ensuite vers la Reine.*)

OLIVAREZ.

Le marquis de Posa, Votre Majesté.... Il vient de la part de Sa Majesté le roi.

LA REINE.

Je l'attends. (*Le Page se retire et ouvre la porte au Marquis.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE POSA, LES PRÉCÉDENTES.

Le Marquis met un genou en terre devant la Reine, qui lui fait signe de se lever.

LA REINE.

Quels sont les ordres de mon roi? Puis-je publiquement les....

LE MARQUIS.

Mon ordre porte : à Sa Majesté en particulier. (*Les dames s'éloignent sur un signe de la Reine.*)

SCÈNE III.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE, *fort surprise.*

Comment? Puis-je me fier à mes yeux, marquis? Vous, député vers moi par le roi?

LE MARQUIS.

Cela paraît-il si étrange à Votre Majesté? A moi, en aucune façon.

LA REINE.

Eh bien, ce monde alors est sorti de son orbite. Vous et lui.... Je dois avouer....

LE MARQUIS.

Que cela sonne d'une façon bizarre? Cela peut bien être....
Le temps présent est fécond en bien d'autres merveilles.

LA REINE.

Plus étonnantes? j'en doute.

LE MARQUIS.

Supposons que je me sois laissé convertir enfin.... que je sois fatigué de jouer à la cour de Philippe l'homme singulier? L'homme singulier? Mais aussi, qu'est-ce que cela veut dire? Celui qui veut se rendre utile aux hommes, ne doit-il pas commencer par se rendre semblable à eux? A quoi bon afficher avec ostentation le sectaire? Supposons.... qui est assez libre de vanité pour ne pas recruter des adeptes à sa croyance?... Supposons que je travaille à placer la mienne sur un trône?

LA REINE.

Non!... Non, marquis, je ne voudrais pas, même par un jeu d'esprit, vous accuser de cette fantaisie chimérique. Vous n'êtes pas un rêveur, capable d'entreprendre ce qui ne peut être mené à fin.

LE MARQUIS.

Cela même serait encore une question, ce me semble.

LA REINE.

Ce que je pourrais tout au plus vous imputer, marquis.... mais qui de votre part me surprendrait pourtant, ce serait.... ce serait....

LE MARQUIS.

Une conduite équivoque? Peut-être.

LA REINE.

Pas bien droite, tout au moins. Le roi sans doute ne voulait pas me mander par vous ce que vous m'allez dire.

LE MARQUIS.

Non.

LA REINE.

Et une bonne cause peut-elle ennoblir de mauvais moyens? Pouvez-vous.... pardonnez-moi ce doute.... prêter à ce rôle votre noble fierté? J'ai peine à le croire.

LE MARQUIS.

J'y aurais peine aussi, s'il ne s'agissait ici d'autre chose que

de tromper le roi. Mais ce n'est pas là ma pensée. J'ai l'intention de le servir aujourd'hui plus loyalement que ne le porte mon mandat.

LA REINE.

Je vous reconnais là, et quittons ce sujet. Que fait-il?

LE MARQUIS.

Le roi?... Vous voulez, ce me semble, que je sois vengé sans retard de la sévérité de votre jugement. Ce que je ne me hâte guère de raconter, Votre Majesté, autant que j'ai pu voir, est encore moins, bien moins pressée de l'entendre.... Cependant il faut que je m'acquitte de mon message. Le roi fait prier Votre Majesté de ne pas accorder d'audience aujourd'hui à l'ambassadeur de France. C'était là ma mission. La voilà remplie.

LA REINE.

Et c'est là, marquis, tout ce que vous avez à me dire de sa part?

LE MARQUIS.

A peu près tout ce qui m'autorise à être ici.

LA REINE.

Je me résignerai volontiers, marquis, à ignorer ce qui peut-être doit demeurer un secret pour moi....

LE MARQUIS.

Il faut en effet, ma reine, que c'en soit un.... A la vérité, si vous n'étiez ce que vous êtes, je me hâterais de vous informer de certaines choses, de vous mettre en garde contre certaines personnes.... mais, avec vous, cela n'est pas nécessaire. Le danger peut poindre et disparaître autour de vous, sans que vous ayez jamais à l'apprendre. Tout cela n'est certes pas digne de chasser des paupières d'un ange le précieux sommeil. Aussi n'est-ce pas là ce qui m'a amené. Le prince Carlos....

LA REINE.

Comment l'avez-vous laissé?

LE MARQUIS.

Pareil à ce sage unique de son siècle, pour qui ce fut un crime d'adorer la vérité, et aussi courageusement résolu à mourir pour son amour que ce sage pour le sien. Je vous apporte peu de paroles.... mais le voici, le voici lui-même. *(Il donne une lettre à la Reine.)*

LA REINE, *après l'avoir lue* :

Il faut qu'il me parle, dit-il ?

LE MARQUIS.

Je le dis aussi.

LA REINE.

En sera-t-il plus heureux, s'il voit de ses yeux que je ne suis pas heureuse non plus ?

LE MARQUIS.

Non.... mais il en sera plus actif et plus résolu.

LA REINE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Le duc d'Albe est nommé gouverneur de la Flandre.

LA REINE.

Il est nommé.... on me l'a dit.

LE MARQUIS.

Jamais le roi ne pourra se rétracter. Ne connaissons-nous pas le roi ? Mais ce qui n'est pas moins vrai ; c'est que le prince ne peut pas rester ici.... Ici, maintenant, c'est absolument impossible.... et la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE.

Savez-vous un moyen de l'empêcher ?

LE MARQUIS.

Oui.... peut-être. Le moyen est presque aussi redoutable que le danger qu'il doit détourner. Il est téméraire, comme le désespoir.... Mais je n'en connais pas d'autre.

LA REINE.

Dites-le-moi.

LE MARQUIS.

A vous, à vous seule, ma reine, j'ose le découvrir. De vous seule Carlos peut l'entendre, l'entendre sans horreur. Le nom qu'on lui donnera a sans doute un son un peu dur....

LA REINE.

Rébellion....

LE MARQUIS.

Il faut qu'il désobéisse au roi, qu'il se rende secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent, les bras ouverts. Tous les Pays-Bas se lèveront à son signal. La bonne cause devient

bien forte par un fils de roi. Qu'il fasse trembler par ses armes le trône d'Espagne. Ce que son père lui refuse à Madrid, il le lui accordera à Bruxelles.

LA REINE.

Vous lui avez parlé aujourd'hui et vous soutenez cela ?

LE MARQUIS.

Parce que je lui ai parlé aujourd'hui.

LA REINE, *après une pause.*

Le plan que vous offrez à mes regards m'effraye et.... m'attire à la fois. Je crois que vous n'avez pas tort.... L'idée est hardie, et c'est précisément pour cela, je pense, qu'elle me plaît. Je veux la mûrir. Le prince la connaît-il ?

LE MARQUIS.

Il devait, d'après mon plan, l'entendre d'abord de votre bouche.

LA REINE.

C'est incontestable. L'idée est grande.... Pourvu que la jeunesse du prince....

LE MARQUIS.

Ce n'est point un obstacle. Il trouvera là un Egmont, un Orange, ces braves soldats de l'empereur Charles, aussi sages dans le cabinet que redoutables au champ de bataille.

LA REINE, *avec vivacité.*

Non ! l'idée est grande et belle.... Il faut que le prince agisse. Je sens cela vivement. Le rôle qu'on le voit jouer ici, à Madrid, m'humilie et m'accable pour lui.... Je lui promets la France, la Savoie aussi. Je suis tout à fait de votre avis, marquis, il faut qu'il agisse.... Mais ce projet demande de l'argent.

LE MARQUIS.

L'argent est déjà prêt aussi....

LA REINE.

Et pour cela d'ailleurs je sais un moyen.

LE MARQUIS.

Je puis donc lui donner de l'espoir pour une entrevue ?

LA REINE.

Je veux y réfléchir.

LE MARQUIS.

Carlos, madame, est impatient d'avoir une réponse.... Je lui

ai promis de ne pas revenir les mains vides. (*Présentant ses tablettes à la Reine.*) Deux lignes suffiront pour le moment.

LA REINE, *après avoir écrit.*

Vous reverrai-je ?

LE MARQUIS.

Aussi souvent que vous l'ordonnerez.

LA REINE.

Aussi souvent.... aussi souvent que je l'ordonnerai?... Marquis ! Comment dois-je m'expliquer cette liberté ?

LE MARQUIS.

Le plus innocemment que vous pourrez. Nous en jouissons.... c'est assez.... c'est assez pour ma reine.

LA REINE, *l'interrompant.*

Que je serais heureuse, si enfin cet asile restait encore à la liberté en Europe ! Si elle le devait à lui !... Comptez sur ma secrète sympathie....

LE MARQUIS, *avec feu.*

Oh ! je savais qu'ici je ne pouvais manquer d'être compris.

(*La duchesse Olivarez paraît à la porte.*)

LA REINE, *froidement au Marquis.*

Ce qui me vient du roi, mon seigneur, je le respecterai comme une loi. Allez l'assurer de ma soumission. (*Elle lui fait un signe. Le Marquis se retire.*)

Une galerie.

SCÈNE IV.

DON CARLOS *et* LE COMTE DE LERME.

CARLOS.

Ici nous ne serons pas troublés. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

LERME.

Votre Altesse avait à cette cour un ami.

CARLOS *paraît étonné.*

Que je ne connaîtrais pas ?... Comment ? Où voulez-vous en venir ?

LERME.

Alors je dois vous demander pardon d'en avoir plus appris

que je n'en devais savoir. Mais, que Votre Altesse se rassure , ce secret , je le tiens du moins d'une main fidèle ; car , bref , je le sais par moi-même.

CARLOS.

De qui donc me parlez-vous ?

LERME.

Du marquis de Posa....

CARLOS.

Eh bien ?

LERME.

Si par hasard il en savait sur Votre Altesse plus qu'on n'en doit savoir , comme je le crains presque....

CARLOS.

Comme vous craignez ?

LERME.

.... Il a été chez le roi.

CARLOS.

Ah !

LERME.

Deux grandes heures , et en conversation fort intime.

CARLOS.

Vraiment ?

LERME.

Le sujet de l'entretien n'était pas sans importance.

CARLOS.

Je veux le croire.

LERME.

J'ai plusieurs fois , prince , entendu votre nom.

CARLOS.

Et ce n'est pas mauvais signe , j'espère.

LERME.

Ce matin , dans la chambre à coucher du roi , il a aussi été question de la reine d'une façon très-énigmatique.

CARLOS recule consterné.

Comte de Lerme !

LERME.

Quand le marquis est sorti , j'ai reçu l'ordre de l'introduire désormais sans l'annoncer.

CARLOS.

C'est réellement beaucoup.

LERME.

Absolument sans exemple, prince, d'aussi loin que je me souviens de mon service auprès du roi.

CARLOS.

C'est beaucoup, vraiment!... Et comment, comment disiez-vous qu'il avait été question de la reine?

LERME *recule.*

Non, prince, non! Cela est contre mon devoir.

CARLOS.

Voilà qui est étrange! Vous me dites une chose et vous me cachez l'autre.

LERME.

Vous dire l'une était mon devoir envers vous; vous cacher l'autre est mon devoir envers le roi.

CARLOS.

.... Vous avez raison.

LERME.

Je dois dire que j'ai toujours connu le marquis pour un homme d'honneur.

CARLOS.

Et c'était le bien connaître.

LERME.

Toute vertu est sans tache.... jusqu'au moment de l'épreuve.

CARLOS.

Il s'en peut rencontrer qui le sont encore après.

LERME.

La faveur d'un grand roi est digne, ce me semble, qu'on en tienne compte. Plus d'une vertu robuste a mordu à cet hameçon d'or et y a laissé la vie.

CARLOS.

Oh! oui.

LERME.

Souvent il est sage de dévoiler ce qui ne peut rester caché.

CARLOS.

Oui, sage! mais, comme vous dites, vous avez toujours connu le marquis pour un homme d'honneur.

LERME.

L'est-il encore, mon doute ne le rend pas pire, et vous, mon prince, vous y gagnez doublement. (*Il veut sortir.*)

CARLOS *le suit et lui presse la main avec émotion.*

C'est un triple gain pour moi, noble et digne homme.... Je me vois plus riche d'un ami, sans perdre pour cela celui que je possédais déjà. (*Lerme s'éloigne.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS DE POSA *vient par la galerie*; CARLOS.

LE MARQUIS.

Charles! Charles!

CARLOS.

Qui m'appelle? Ah! c'est toi. Très-bien. Je te précède au couvent. Viens bientôt m'y rejoindre. (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS.

Rien que deux minutes.... Reste.

CARLOS.

Si l'on nous surprenait....

LE MARQUIS.

C'est ce qu'on ne fera pas, j'espère. Un moment me suffit. La reine....

CARLOS.

Tu as été chez mon père?

LE MARQUIS.

Il m'a fait appeler. Oui.

CARLOS, *avec une vive curiosité.*

Eh bien?

LE MARQUIS.

C'est arrangé. Elle te recevra.

CARLOS.

Et le roi? Que veut donc le roi?

LE MARQUIS.

Lui? Peu de chose.... Curiosité de savoir qui je suis.... Empressement de quelques bons amis à me servir sans mon aveu. Que sais-je? Il m'a offert du service.

CARLOS.

Que tu as refusé, je pense.

LE MARQUIS.

Bien entendu.

CARLOS.

Et comment vous êtes-vous quittés?

LE MARQUIS.

Assez bien.

CARLOS.

Il paraîtrait donc qu'il n'a pas été question de moi?

LE MARQUIS.

De toi? Si fait.... Oui. D'une manière générale. (*Il tire des tablettes et les donne au Prince.*) Voici, en attendant, deux mots de la reine, et demain j'apprendrai où et comment....

CARLOS *lit d'un air fort distrait, met les tablettes sur lui et veut sortir.*

Ainsi, tu me trouveras chez le prier.

LE MARQUIS.

Attends donc. Pourquoi te hâter? Il ne vient personne.

CARLOS, *avec un sourire affecté.*

Aurions-nous donc vraiment changé de rôle? Tu es aujourd'hui d'une sécurité étonnante.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui? Pourquoi aujourd'hui?

CARLOS.

Et que m'écrit la reine?

LE MARQUIS.

Ne viens-tu pas, à l'instant, de le lire?

CARLOS.

Moi? Ah! oui.

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc? Qu'est-ce qui t'arrive?

CARLOS *relit ce qui est écrit sur les tablettes, puis avec ravissement et ardeur :*

Ange du ciel! Oui, je veux l'être.... je veux.... je veux être digne de toi.... L'amour agrandit les grandes âmes. Quoi que ce soit, il n'importe, si c'est toi qui l'ordonnes, j'obéis.... Elle m'écrit que je dois me préparer à une résolution importante. Que veut-elle dire par là? Ne le sais-tu pas?

LE MARQUIS.

Quand même je le saurais, Charles, es-tu maintenant dans une disposition à l'entendre?

CARLOS.

T'ai-je offensé? J'étais distrait. Pardonne-moi, Rodrigue.

LE MARQUIS.

Distract? Par quoi?

CARLOS.

Par.... je ne le sais pas moi-même. Ainsi, ces tablettes sont à moi?

LE MARQUIS.

Pas tout à fait! Et même je suis plutôt venu pour te demander les tiennes.

CARLOS.

Les miennes? Pourquoi?

LE MARQUIS.

Et tout ce que tu aurais d'ailleurs sur toi de bagatelles qui ne dussent pas tomber dans les mains d'un tiers, de lettres, de minutes déchirées.... bref, ton portefeuille....

CARLOS.

Mais pourquoi?

LE MARQUIS.

A tout événement. Qui peut te garantir d'une surprise? Personne ne les cherchera sur moi. Donne!

CARLOS, *fort agité.*

C'est pourtant étrange! Pourquoi tout à coup cette....

LE MARQUIS.

Sois bien tranquille. Je ne veux rien te faire augurer par là. Certainement non. C'est une précaution avant le danger. Ce n'était pas mon intention, vraiment non, de t'effrayer.

CARLOS *lui donne le portefeuille.*

Garde-le bien.

LE MARQUIS.

Assurément.

CARLOS *le regarde d'un air significatif.*

Rodrigue! je te donne beaucoup.

LE MARQUIS.

Toujours pas autant que j'ai déjà de toi.... Là-bas donc, le reste, et maintenant adieu.... adieu! (*Il veut sortir.*)

CARLOS *lutte, irrésolu, avec lui-même; enfin il le rappelle.*

Donne-moi donc encore une fois ces lettres. Il y en a une dans le nombre qu'elle m'écrivit jadis à Alcalá, quand j'y étais si malade, malade à la mort. Je l'ai toujours portée sur mon cœur. Me séparer de cette lettre m'est cruel. Laisse-la-moi.... celle-là seulement.... Prends tout le reste. *(Il la tire du portefeuille, puis le lui rend.)*

LE MARQUIS.

Charles, je le fais à regret. C'est justement à cette lettre que je tenais.

CARLOS.

Adieu! *(Il se retire lentement et en silence; à la porte, il s'arrête un moment, revient, et lui apporte la lettre.)* La voilà. *(Sa main tremble. Des larmes jaillissent de ses yeux, il se jette au cou du Marquis et appuie la tête sur son sein.)* Le pouvoir de mon père ne va pas jusque-là. N'est-ce pas, mon Rodrigue? il ne va pas jusque-là. *(Il s'éloigne rapidement.)*

SCÈNE VI.

LE MARQUIS *le suit des yeux avec étonnement.*

Serait-il possible? Cela se peut-il? Ainsi je ne l'aurais pas connu? Pas entièrement? Ce repli de son cœur m'aurait vraiment échappé? De la méfiance envers son ami! Non, c'est une calomnie!... Que m'a-t-il fait pour que je l'accuse de la plus faible des faiblesses? Ce que je lui reproche d'être, je le deviens moi-même.... Qu'il s'en étonne.... cela doit être, je le crois sans peine. Quand aurait-il pu s'attendre à cet étrange mystère de la part de son ami?... Cela doit aussi l'affliger. Je ne puis, Charles, t'épargner cette peine, et il faut encore que je continue de tourmenter ton bon cœur. Le roi s'est fié au vase où il a placé le sacré dépôt de son secret, et la confiance exige la reconnaissance. Que serait, en pareil cas, le babil indiscret, quand je sais que mon silence ne peut te faire de mal? t'en épargne peut-être? Pourquoi lui montrer, pendant qu'il dort, la nuée orangeuse suspendue sur sa tête?... Il suffit que sans bruit je l'écarte de toi et qu'à ton réveil le ciel soit serein. *(Il sort.)*

Le cabinet du Roi.

SCÈNE VII.

LE ROI, *dans un fauteuil; près de lui*, L'INFANTE
CLAIRE-EUGÉNIE.

LE ROI, *après un profond silence.*

Non ! C'est pourtant ma fille.... Comment la nature pourrait-elle mentir avec ces apparences de vérité ? Ces yeux bleus, ce sont bien les miens ! Ne me retrouvé-je pas dans chacun de ces traits ? Enfant de mon amour ! oui, tu l'es. Je te presse sur mon cœur.... Tu es mon sang. (*Il hésite et s'arrête.*) Mon sang ! Que puis-je craindre de pire ? Mes traits ne sont-ils pas aussi ses traits, à lui ? (*Il a pris le médaillon à la main, et regarde alternativement le portrait et un miroir placé en face de lui. — A la fin, il jette le portrait à terre, se lève rapidement et écarte l'Infante.*) Loin de moi, loin de moi ! Dans cet abîme, je me perds.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE LERME, LE ROI.

LERME.

Sa Majesté la reine vient d'entrer dans le salon voisin.

LE ROI.

A présent ?

LERME.

Et demande la faveur d'être entendue....

LE ROI.

Quoi ? En ce moment ? En ce moment ? A cette heure inaccoutumée ?... Non, je ne puis lui parler à présent.... pas à présent....

LERME.

Voici déjà Sa Majesté elle-même. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE ROI; LA REINE *entre*; L'INFANTE. (*Cette dernière vole au-devant de sa mère et se presse contre elle. La Reine tombe à genoux devant le Roi, qui demeure muet et troublé.*)

LA REINE.

Mon seigneur et mon époux.... il faut.... j'y suis contrainte, que je vienne chercher justice au pied de votre trône.

LE ROI.

Justice ?

LA REINE.

Je me vois traitée indignement dans cette cour. Ma cassette a été forcée....

LE ROI.

Quoi ?

LA REINE.

Et des objets d'un grand prix pour moi en ont disparu....

LE ROI.

D'un grand prix pour vous?...

LA REINE.

Par l'interprétation que le jugement téméraire de personnes mal informées....

LE ROI.

Jugement téméraire.... Interprétation.... Mais.... levez-vous.

LA REINE.

Pas avant, mon époux, que vous vous soyez engagé par une promesse à me produire, pour ma satisfaction, le coupable, en vertu de votre royale puissance, ou sinon à me séparer d'une suite dans laquelle se cache celui qui m'a volé....

LE ROI.

Levez-vous donc.... Dans cette posture.... Levez-vous!

LA REINE *se lève.*

Que le coupable soit d'un haut rang, je le sais.... car, dans la cassette, il y avait des perles et des diamants pour bien plus d'un million, et il s'est contenté de prendre des lettres....

LE ROI.

Que pourtant je....

LA REINE.

Très-volontiers, mon époux. C'étaient des lettres et un médaillon de l'infant.

LE ROI.

De....

LA REINE.

De l'infant, votre fils.

LE ROI.

A vous ?

LA REINE.

A moi.

LE ROI.

De l'infant ? Et vous me dites cela, à moi ?

LA REINE.

Pourquoi pas à vous, mon époux ?

LE ROI.

De ce front ?

LA REINE.

Qu'est-ce qui vous surprend ? Je pense que vous vous rappelez les lettres que don Carlos, avec l'agrément des deux cours, m'a écrites à Saint-Germain. Si le portrait dont il les accompagna était compris dans cet agrément, si son espoir trop prompt se permit de son chef cette démarche hardie.... c'est ce que je ne veux pas prendre sur moi de décider. S'il y eut précipitation, c'était la plus pardonnable qui se puisse concevoir... j'en suis garante pour lui. Car alors l'idée ne pouvait lui venir qu'il l'envoyât à sa mère.... *(Elle remarque l'agitation du Roi.)* Qu'est-ce que cela ? Qu'avez-vous ?

L'INFANTE, *qui, pendant ce temps, a joué avec le médaillon, qu'elle a trouvé par terre, l'apporte à la Reine.*

Ah ! voyez donc, ma mère ! la belle image....

LA REINE.

Eh quoi ? mon.... *(Elle reconnaît le médaillon, et demeure dans une muette stupefaction. Ils se regardent l'un l'autre sans détourner les yeux. Après un long silence :)* Vraiment, Sire ! Ce moyen d'éprouver le cœur de son épouse me paraît très-royal et très-noble.... Cependant je voudrais encore me permettre une question.

LE ROI.

C'est à mon tour de questionner.

LA REINE.

L'innocence du moins ne doit pas souffrir de mes soupçons....
Si donc ce vol a été l'effet de vos ordres....

LE ROI.

Oui.

LA REINE.

Alors, je n'ai personne à accuser, je n'ai plus personne à plaindre.... personne, que vous, à qui n'est pas échue une épouse avec laquelle, à employer de tels moyens, l'on soit payé de sa peine.

LE ROI.

Je connais ce langage.... Mais, madame, je ne m'y laisserai pas tromper une seconde fois, comme il m'a trompé à Aranjuez. Cette reine, pure comme les anges, qui alors s'est défendue avec tant de dignité.... maintenant, je la connais mieux.

LA REINE.

Qu'est-ce que cela ?

LE ROI.

Bref donc, madame, et sans dissimulation!... Est-il vrai, est-il encore vrai qu'alors vous n'avez parlé à personne ? A personne ? Cela est-il réellement vrai ?

LA REINE.

J'avais parlé à l'infant. Oui.

LE ROI.

Oui?... Ainsi, c'est dévoilé. C'est manifeste. Tant d'impudence ! Si peu de ménagement de mon honneur !

LA REINE.

Honneur, Sire ? Si l'on peut parler d'honneur à blesser, il y avait en jeu un honneur plus grand, je le crains, que celui que je reçus en don à mon joyeux avènement à la couronne de Castille.

LE ROI.

Pourquoi m'avez-vous nié?...

LA REINE.

Parce que je ne suis pas accoutumée, Sire, à subir un interrogatoire d'accusée, en présence des courtisans. Je ne nierai pas

la vérité, quand on me la demandera avec les égards auxquels j'ai droit et avec bonté.... Est-ce bien là le ton que Votre Majesté prit avec moi à Aranjuez? La grandesse assemblée serait-elle par hasard le tribunal devant lequel les reines ont à rendre compte de leur vie intime? J'ai accordé au prince l'entrevue qu'il me demandait avec instance. Je l'ai fait, mon époux, parce que je l'ai voulu.... parce que je ne veux pas admettre l'usage pour juge, dans les choses que je sais irréprochables.... et je vous l'ai caché, parce que je n'avais nulle envie de discuter avec Votre Majesté, en présence de ma cour, au sujet de cette liberté.

LE ROI.

Vous parlez hardiment, madame, très....

LA REINE.

Et aussi, ajouterai-je, parce que l'infant ne trouve guère, dans le cœur de son père, la justice qu'il mérite.

LE ROI.

Qu'il mérite?

LA REINE.

Car pourquoi, Sire, le cacherais-je?... Je l'estime beaucoup et je l'aime comme mon allié le plus proche, qui autrefois fut jugé digne de porter un nom qui me touchait de plus près.... Je n'ai pas encore su bien comprendre qu'il dût m'être plus étranger que tout autre, justement pour m'avoir été d'abord plus cher que tout autre. Si votre politique forme des liens selon qu'elle le trouve bon, il ne s'ensuit pas qu'il lui doive être aussi facile de les rompre. Je ne veux pas haïr par ordre.... et, puis- qu'enfin on m'a contrainte à parler.... non, je ne veux pas que le libre arbitre de mon cœur soit plus longtemps asservi.

LE ROI.

Élisabeth! vous m'avez vu dans des heures de faiblesse. C'est ce souvenir qui vous rend si hardie. Vous vous fiez à une toute-puissance dont vous avez souvent fait l'épreuve sur ma fermeté.... Mais craignez d'autant plus. Ce qui m'a porté à des faiblesses peut aussi me conduire à la fureur.

LA REINE.

Qu'ai-je donc fait?

LE ROI *lui prend la main.*

Si cela est, si pourtant cela est.... et cela n'est-il donc pas

déjà?... si la pleine et comble mesure de vos torts monte d'une seule goutte, s'accroît du poids d'un seul souffle.... si je suis trompé.... (*Il laisse sa main.*) Je puis triompher encore de cette dernière faiblesse. Je le puis et le veux.... Alors, malheur à moi et à vous, Élisabeth!

LA REINE.

Qu'ai-je donc fait?

LE ROI.

Alors, eh bien soit! que le sang coule....

LA REINE.

En sommes-nous là?... O Dieu!

LE ROI.

Alors, je ne me connais plus.... je ne respecte plus aucune coutume, aucune voix de la nature, aucun accord des nations....

LA REINE.

Que je plains Votre Majesté!...

LE ROI, *hors de lui.*

Me plaindre! La pitié d'une femme galante....

L'INFANTE *s'attache, effrayée, à sa mère.*

Le roi est en colère, et ma belle maman pleure.

LE ROI *écarte durement l'enfant de la Reine.*

LA REINE, *avec douceur et dignité, mais d'une voix tremblante.*

Il faut pourtant que je garantisse cette enfant des mauvais traitements. Viens avec moi, ma fille! (*Elle la prend sur son bras.*) Si le roi ne veut plus te connaître, il faut que je fasse venir, de delà les Pyrénées, des garants qui prennent en main notre cause. (*Elle veut se retirer.*)

LE ROI, *confus.*

Reine!

LA REINE.

Je ne puis plus.... c'est trop.... (*Elle veut atteindre la porte et tombe à terre avec l'enfant, près du seuil.*)

LE ROI *court à elle, consterné.*

Dieu! Qu'est-ce que cela?...

L'INFANTE *crie, pleine d'effroi.*

Ah! ma mère saigne! (*Elle s'élançe dehors.*)

LE ROI, *empressé, avec inquiétude, autour de la Reine.*

Quel terrible accident! Du sang! Ai-je mérité que vous me punissiez si cruellement? Levez-vous! Remettez-vous! Levez-vous!... On vient! on va nous surprendre.... Levez-vous! Faut-il que toute ma cour se repaisse de ce spectacle? Faut-il que je vous prie de vous lever? (*Elle se lève, soutenue par le Roi.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ALBE, DOMINGO *entrent effrayés;*
des dames les suivent.

LE ROI.

Que l'on conduise la reine chez elle. Elle ne se trouve pas bien. (*La Reine se retire, accompagnée des dames. Albe et Domingo s'approchent.*)

ALBE.

La reine en larmes, et du sang sur son visage....

LE ROI.

Cela étonne les démons qui m'ont égaré?

ALBE, DOMINGO.

Nous?

LE ROI.

Qui m'en ont dit assez pour me mettre en fureur, rien pour me convaincre.

ALBE.

Nous avons donné ce que nous avons....

LE ROI.

Que l'enfer vous en récompense! J'ai fait ce dont il faut que je me repente. Était-ce là le langage d'une conscience coupable?

LE MARQUIS DE POSA, *encore derrière le théâtre.*

Peut-on parler au roi?

SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE POSA, LES PRÉCÉDENTS.

LE ROI, *tressaillant à cette voix et faisant quelques pas au-devant du Marquis.*

Ah! c'est lui. Soyez-le bienvenu, marquis... Maintenant, duc, je n'ai plus besoin de vous. Laissez-nous! (*Albe et Domingo se regardent avec un muet étonnement et se retirent.*)

SCÈNE XII.

LE ROI et LE MARQUIS DE POSA.

LE MARQUIS.

Sire, pour le vieux guerrier qui, dans vingt batailles, affronta la mort pour vous, il est pourtant bien dur de se voir éloigné de la sorte.

LE ROI.

Il vous convient, à vous, de penser ainsi, à moi d'agir ainsi. Ce que vous avez été pour moi dans quelques heures, il ne l'a pas été dans toute une vie d'homme. Je ne veux pas faire un mystère de ma bienveillance. Le sceau de ma royale faveur doit briller au loin de tout son éclat sur votre front. Je veux voir envié l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS.

Quoi? même si le voile de l'obscurité pouvait seul le rendre capable de mériter ce nom?

LE ROI.

Que m'apportez-vous?

LE MARQUIS.

En traversant le salon voisin, j'ai entendu circuler une rumeur terrible, qui me paraît incroyable.... Une vive altercation.... du sang.... la reine....

LE ROI.

Vous venez de là?

LE MARQUIS.

Je serais au désespoir, si la rumeur n'avait pas tort, si Votre Majesté, depuis que je l'ai quittée, avait peut-être agi déjà.... D'importantes découvertes, que je viens de faire, changent toute la face des choses.

LE ROI.

Eh bien?

LE MARQUIS.

J'ai trouvé l'occasion de prendre le portefeuille du prince avec des papiers, qui, je l'espère, jetteront quelque lumière.... (Il donne le portefeuille de Carlos au Roi.)

LE ROI *l'examine avec curiosité.*

Un écrit de l'empereur mon père.... Comment? dont je ne me rappelle pas avoir jamais ouï parler. (Il le parcourt des yeux, le met de côté et se hâte de passer aux autres papiers.) Le plan d'une forteresse.... Des pensées détachées extraites de Tacite.... Et qu'est-ce donc que ceci?... Il me semble que je dois connaître cette écriture. C'est d'une dame. (Il lit attentivement, tantôt haut, tantôt bas.) « Cette clef.... Les chambres qui sont sur le derrière « dans le pavillon de la reine. »... Ah! qu'est-ce que cela va devenir?... « Là, l'amour pourra librement.... Vœux exaucés.... « Douce récompense.... » Trahison satanique! Maintenant je sais tout, c'est elle. C'est sa main.

LE MARQUIS.

La main de la reine? Impossible!

LE ROI.

De la princesse d'Éboli....

LE MARQUIS.

Ainsi, ce serait donc vrai, ce que m'a avoué dernièrement le page Hénarès, qui a remis la lettre et la clef....

LE ROI, *saisissant la main du Marquis avec une vive émotion.*

Marquis, je me vois dans d'affreuses mains. Cette femme.... je veux vous l'avouer.... marquis, c'est cette femme qui a forcé la cassette de la reine. Le premier avis est venu d'elle.... Qui sait jusqu'à quel point le moine est dans tout ceci...? Je suis trompé par une infâme scélérateuse.

LE MARQUIS.

Mais alors il serait encore heureux....

LE ROI.

Marquis! marquis! Je commence à craindre d'être allé trop loin avec ma femme....

LE MARQUIS.

S'il y a eu de secrètes intelligences entre le prince et la reine, elles avaient assurément un autre.... un tout autre objet que ce dont on les a accusés. J'ai appris, à n'en pas douter, que le désir du prince de partir pour la Flandre avait pris naissance dans la tête de la reine.

LE ROI.

Je l'ai toujours cru.

LE MARQUIS.

La reine a de l'ambition.... Oserai-je dire encore plus?... C'est pour elle une blessure sensible de se voir trompée dans ses orgueilleuses espérances et exclue de toute participation au trône. L'ardente jeunesse du prince s'est offerte à ses desseins, à ses lointaines perspectives.... Son cœur.... Je doute qu'elle puisse aimer.

LE ROI.

Les plans de sa politique ne m'effrayent point.

LE MARQUIS.

Est-elle aimée?... N'y a-t-il, de la part de l'infant, rien de pire à redouter? C'est une question qui me paraît digne d'examen. Je crois qu'ici une plus sérieuse vigilance est nécessaire.

LE ROI.

Vous me répondez de lui....

LE MARQUIS, *après un moment de réflexion.*

Si Votre Majesté me croit capable de remplir cette tâche, je dois la prier de la remettre entièrement et sans restriction entre mes mains

LE ROI.

Il en sera ainsi.

LE MARQUIS.

De ne me troubler du moins par aucun auxiliaire, quel que soit son nom, dans les mesures que je pourrais juger nécessaires....

LE ROI.

Par aucun. Je vous le promets. Vous avez été mon bon ange. Que de reconnaissance je vous dois pour cet avis! (*A Lerme, qui entre pendant que le Roi dit ces derniers mots :*) Comment avez-vous laissé la reine?

LERME.

Encore fort épuisée par son évanouissement. (*Il jette sur le Marquis un regard défiant et sort.*)

LE MARQUIS, *après une pause, au Roi.*

Une précaution encore me semble nécessaire. Le prince pourra, je le crains, recevoir des avis. Il a beaucoup de bons amis.... peut-être des intelligences à Gand avec les rebelles. La crainte peut le conduire à des résolutions désespérées.... Aussi conseillerais-je de prendre dès à présent des mesures pour obvier au mal, en ce cas, par quelque prompt moyen.

LE ROI.

Vous avez parfaitement raison. Mais comment?...

LE MARQUIS.

Un ordre secret d'arrestation, que Votre Majesté remettrait entre mes mains, pour m'en servir sur-le-champ au moment du danger.... et.... (*Comme le roi semble réfléchir.*) Ce serait d'abord un secret d'État, jusqu'à ce que....

LE ROI, *allant à sa table et écrivant l'ordre d'arrestation.*

Le royaume est en jeu.... Le danger pressant permet des moyens extraordinaires.... Voici, marquis.... A vous je n'ai pas besoin de recommander les ménagements....

LE MARQUIS *reçoit des mains du Roi l'ordre d'arrestation.*

C'est pour un cas extrême, mon roi.

LE ROI *place la main sur l'épaule de Posa.*

Allez, allez, cher marquis.... et rendez le repos à mon cœur et le sommeil à mes nuits.

SCÈNE XIII.

Une galerie.

CARLOS *arrive, dans la plus vive anxiété*; LE COMTE DE LERME *vient au-devant de lui.*

CARLOS.

C'est vous que je cherche.

LERME.

Je vous cherche aussi.

CARLOS.

Est-ce vrai ? Pour l'amour de Dieu, est-ce vrai ?

LERME.

Quoi donc ?

CARLOS.

Qu'il a levé sur elle un poignard ? Qu'on l'a emportée sanglante de sa chambre ? Par tous les saints ! répondez. Que dois-je croire ? Qu'y a-t-il de vrai ?

LERME.

Elle est tombée évanouie et s'est effleuré le visage dans sa chute. Il n'y a eu rien de plus.

CARLOS.

Il n'y a d'ailleurs aucun danger ? Aucun d'ailleurs ? Sur votre honneur, comte ?

LERME.

Pas pour la reine.... mais d'autant plus pour vous.

CARLOS.

Pas pour ma mère ! Dieu soit loué ! Un bruit terrible était venu à mon oreille : le roi, disait-on, était furieux contre l'enfant et la mère ; un secret avait été découvert.

LERME.

Ce dernier avis pourrait bien être vrai....

CARLOS.

Être vrai ! Comment ?

LERME.

Prince, je vous ai donné aujourd'hui un avertissement que vous avez méprisé. Profitez mieux du second.

CARLOS.

Comment ?

LERME.

Si je ne me trompe , prince , j'ai vu , il y a peu de jours , dans vos mains , un portefeuille de velours bleu de ciel , brodé d'or....

CARLOS , *avec un certain saisissement.*

J'en possède un semblable. Oui.... Eh bien ?...

LERME.

Sur la couverture , je crois , est un portrait entouré de perles....

CARLOS.

C'est parfaitement exact.

LERME.

Lorsque tout à l'heure je suis entré à l'improviste dans le cabinet du roi , j'ai cru voir ce même portefeuille dans sa main , et le marquis de Posa était debout auprès de lui....

CARLOS , *vivement , après un court moment de silence et de stupéfaction.*

Cela n'est pas vrai.

LERME , *blessé.*

Alors , je suis sans doute un imposteur.

CARLOS *le regarde longtemps.*

Vous l'êtes. Oui.

LERME.

Hélas ! je vous le pardonne.

CARLOS *va et vient , dans une terrible agitation , et s'arrête enfin devant lui.*

Quel mal t'a-t-il fait ? Que t'ont fait nos liens d'innocente amitié , que tu t'efforces de rompre avec un infernal empressement ?

LERME.

Prince , je respecte la douleur qui vous rend injuste.

CARLOS.

O Dieu ! Dieu !... Dieu ! préserve-moi du soupçon !

LERME.

Je me souviens aussi des propres paroles du roi. « Que de reconnaissance , disait-il au moment où j'entrais , ne vous dois-je pas pour cette nouvelle ! »

CARLOS.

Oh ! silence ! silence !

LERME.

Le duc d'Albe serait, dit-on, disgracié.... Le grand sceau enlevé au prince Ruy Gomez et confié au marquis....

CARLOS, *absorbé dans une profonde et soucieuse méditation.*

Et il m'en a fait mystère ! Pourquoi m'en a-t-il fait mystère ?

LERME.

Toute la cour le regarde déjà avec stupéfaction comme tout-puissant ministre et favori absolu....

CARLOS.

Il m'a aimé, beaucoup aimé. Je lui étais cher, autant que son âme. Oh ! Je le sais.... mille preuves m'en ont convaincu. Mais des millions d'hommes, la patrie, ne doivent-ils pas lui être plus chers qu'un seul homme ? Son sein était trop vaste pour un seul ami, et le bonheur de Carlos trop peu de chose pour son amour. Il m'a sacrifié à sa vertu. Puis-je l'en blâmer ?... Oui, c'est certain ! maintenant, c'est certain. Maintenant, je l'ai perdu. (*Il va à l'écart et se cache le visage.*)

LERME, *après un moment de silence.*

Mon excellent prince, que puis-je faire pour vous ?

CARLOS, *sans le regarder.*

Aller trouver le roi et me trahir aussi. Moi, je n'ai rien à donner.

LERME.

Voulez-vous attendre ce qui peut s'ensuivre ?

CARLOS *s'appuie sur la balustrade et regarde fixement devant lui.*

Je l'ai perdu. Oh ! maintenant, je suis entièrement abandonné.

LERME *s'approche de lui avec une émotion sympathique.*

Vous ne voulez pas penser à votre sûreté ?

CARLOS.

A ma sûreté ?... Excellent homme !

LERME.

Et du reste vous n'avez à trembler pour aucune autre personne ?

CARLOS *tressaille.*

Dieu ! que me rappelez-vous ?... Ma mère ! La lettre que je lui

ai rendue! que d'abord je ne voulais pas lui laisser et que je lui ai laissée pourtant. (*Il va et vient d'un air agité et en se tordant les mains.*) Par quoi a-t-elle mérité cela de lui? Elle au moins, il aurait dû l'épargner. Lerme, ne l'aurait-il pas dû? (*Vivement et résolument.*) Il faut que j'aïlle auprès d'elle.... il faut que je l'avertisse, que je la prépare.... Lerme, cher Lerme.... Qui donc enverrai-je? N'ai-je donc plus personne? Dieu soit loué! Encore un ami.... et ici il n'y a plus rien à compromettre. (*Il sort rapidement.*)

LERME *le suit et lui crie :*

Prince! Où allez-vous? (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LA REINE, ALBE, DOMINGO.

ALBE.

S'il nous est permis, grande reine....

LA REINE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

DOMINGO.

Une loyale sollicitude pour l'auguste personne de Votre Majesté ne nous permet pas de rester oisifs, et de garder le silence sur un événement qui menace votre sûreté.

ALBE.

Nous nous hâtons de paralyser par un avis opportun un complot qui se trame contre vous....

DOMINGO.

Et de mettre notre zèle.... nos services, aux pieds de Votre Majesté.

LA REINE *les regarde avec étonnement.*

Très-révérend père, et vous, mon noble duc, vous me surprenez en vérité. Je ne m'attendais réellement pas à un tel dévouement de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais comment je dois l'apprécier.... Vous me parlez d'un complot qui me menacerait. Puis-je savoir qui....

ALBE.

Nous vous engageons à vous tenir sur vos gardes contre un

marquis de Posa qui fait de secrètes affaires pour Sa Majesté le roi....

LA REINE.

J'apprends avec plaisir que le roi ait si bien choisi. On m'a depuis longtemps vanté le marquis comme un homme de bien, comme un grand homme. Jamais la plus haute faveur ne fut plus justement accordée....

DOMINGO.

Plus justement accordée? Nous sommes mieux instruits.

ALBE.

On sait, depuis longtemps ce n'est plus un mystère, à quoi cet homme s'est laissé employer.

LA REINE.

Comment? Que serait-ce donc? Vous excitez toute mon attente.

DOMINGO.

...Y a-t-il longtemps que Votre Majesté a regardé pour la dernière fois dans sa cassette?

LA REINE.

Comment?

DOMINGO.

Et n'y manquait-il rien de précieux?

LA REINE.

Comment? Pourquoi? Ce qui y manquait, toute ma cour le sait.... Mais le marquis de Posa? Comment le marquis de Posa se trouve-t-il mêlé à cela?

ALBE.

Très-directement, Votre Majesté.... car il manque aussi au prince des papiers importants, qui ont été vus ce matin dans les mains du roi.... quand le chevalier a eu une secrète audience.

LA REINE, *après un moment de réflexion.*

Voilà qui est étrange, par le ciel! et tout à fait extraordinaire!... Je trouve ici un ennemi auquel je n'avais jamais songé, et en revanche deux amis que je ne me souviens pas d'avoir jamais possédés.... Car, en vérité! (*attachant sur tous deux un regard pénétrant*) je dois vous l'avouer, le mauvais service qui m'a été rendu auprès du roi mon maître, déjà, à tout hasard, je me laissais aller à le pardonner.... à vous.

ALBE.

A nous?

LA REINE.

A vous.

DOMINGO.

Duc d'Albe! A nous!

LA REINE, *les yeux toujours fixés sur eux.*

Aussi, que je suis aise de m'apercevoir sitôt de ma précipitation!... Au reste, j'avais résolu de prier, dès aujourd'hui, Sa Majesté de me produire mon accusateur. Tant mieux donc! Je pourrai maintenant invoquer le témoignage du duc d'Albe.

ALBE.

De moi? Vous le voulez sérieusement?

LA REINE.

Pourquoi pas?

DOMINGO.

Pour paralyser tous les services que nous pourrions en secret vous....

LA REINE.

En secret? (*Avec fierté et gravité.*) Je voudrais pourtant bien savoir, duc d'Albe, ce que la femme de votre roi peut avoir à traiter avec vous, ou avec vous, prêtre, que son époux ne doive point apprendre.... Suis-je innocente ou coupable?

DOMINGO.

Quelle question!

ALBE.

Mais si le roi n'était pas juste? Si maintenant du moins il ne l'était pas?

LA REINE.

Alors, je dois attendre qu'il le soit.... Heureux celui qui n'a qu'à gagner à ce qu'il le devienne! (*Elle leur fait un salut et se retire. Ils s'éloignent d'un autre côté.*)

La chambre de la princesse d'Éboli.

SCÈNE XV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI; aussitôt après CARLOS.

ÉBOLI.

Elle est donc vraie cette nouvelle extraordinaire qui déjà remplit toute la cour ?

CARLOS *entre.*

Ne vous effrayez pas, princesse ! Je veux être doux comme un enfant.

ÉBOLI.

Prince.... cette surprise....

CARLOS.

Êtes-vous encore offensée ? Encore ?

ÉBOLI.

Prince !

CARLOS, *plus pressant.*

Êtes-vous encore offensée ? Je vous en prie, dites-le-moi.

ÉBOLI.

Qu'est-ce que cela signifie ? Vous paraissez oublier, prince....
Que cherchez-vous près de moi ?

CARLOS, *lui prenant la main avec vivacité.*

Jeune fille, peux-tu haïr éternellement ? L'amour blessé ne pardonne-t-il jamais ?

ÉBOLI *veut se dégager.*

Que me rappelez-vous, prince ?

CARLOS.

Ta bonté et mon ingratitude.... Ah ! je le sais bien ! je t'ai cruellement offensée, jeune fille, j'ai déchiré ton tendre cœur, j'ai fait couler des larmes de ces yeux d'ange.... hélas ! et même en ce moment, je ne suis pas ici pour en exprimer mon repentir.

ÉBOLI.

Prince, laissez-moi.... je....

CARLOS.

Je suis venu, parce que tu es une douce fille, parce que je

fonde mon espoir sur ta bonne et belle âme. Vois, ma fille, vois, je n'ai plus d'autre ami en ce monde que toi seule. Un jour, tu fus bonne pour moi.... tu ne haïras pas éternellement et tu ne seras point implacable.

ÉBOLI *détourne le visage.*

Oh! silence. Rien de plus, pour l'amour de Dieu, prince!...

CARLOS.

Laisse-moi te rappeler ces jours d'or.... laisse-moi te rappeler ton amour, ton amour, jeune fille, envers qui j'ai été si indignement coupable. Laisse-moi maintenant faire valoir ce que je fus pour toi, ce que les rêves de ton cœur m'avaient donné.... Encore une fois.... une seule fois, place-moi devant ton âme, tel que j'étais alors, et sacrifie à cette ombre ce que tu ne pourras plus jamais me sacrifier à moi.

ÉBOLI.

Oh! Charles, quel jeu cruel vous jouez avec moi!

CARLOS.

Sois plus grande que ton sexe. Oublie les offenses! Fais ce que jamais femme n'a fait avant toi.... ce que jamais femme ne fera après toi. Je réclame de toi quelque chose d'inouï.... laisse-moi.... je t'en conjure à genoux.... laisse-moi, laisse-moi dire deux mots à ma mère. (*Il se jette à genoux devant elle.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARQUIS DE POSA *se précipite dans la chambre; derrière lui deux officiers de la garde du Roi.*

LE MARQUIS, *respirant à peine, hors de lui, s'avance entre la Princesse et Carlos.*

Qu'a-t-il avoué? Ne le croyez pas.

CARLOS, *encore à genoux, élevant la voix.*

Par tout ce qu'il y a de sacré....

LE MARQUIS *l'interrompt brusquement.*

Il est en délire. N'écoutez point son délire!

CARLOS, *plus haut, d'un ton plus pressant.*

Il y va de la vie et de la mort. Conduisez-moi près d'elle.

LE MARQUIS éloigne de lui la Princesse avec violence.

Je vous tue, si vous l'écoutez. (*A un des officiers.*) Comte de Cordoue! Au nom du roi. (*Il montre l'ordre d'arrestation.*) Le prince est votre prisonnier. (*Carlos demeure immobile, comme frappé de la foudre. La Princesse pousse un cri d'effroi et veut fuir. Les officiers sont stupéfaits. Long et profond silence. Le Marquis tremble violemment et l'on voit qu'il a peine à se posséder. Au Prince.*) Votre épée, je vous prie.... Princesse Éboli, demeurez! Et vous (*à l'un des officiers*), vous me répondez, sur votre tête, que Son Altesse ne parlera à personne.... à personne.... pas même à vous. (*Il dit encore quelques mots tout bas à l'officier, puis il se tourne vers l'autre.*) Je vais de ce pas me jeter aux pieds du roi, pour lui rendre compte.... (*A Carlos*) et à vous aussi.... Attendez-moi, prince.... dans une heure. (*Carlos se laisse emmener, sans paraître avoir conscience de lui-même. Seulement, il laisse tomber, en passant, un regard éteint et mourant sur le Marquis, qui se couvre le visage. La Princesse essaye encore une fois de s'enfuir. Le Marquis la ramène par le bras.*)

SCÈNE XVII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE MARQUIS DE POSA.

ÉBOLI.

Au nom de tous les cieux! laissez-moi quitter cet endroit.

LE MARQUIS *la conduit sur le devant de la scène et lui dit avec une effrayante gravité.*

Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

ÉBOLI.

Rien.... Laissez-moi.... Rien....

LE MARQUIS, *d'un ton plus sévère, la retenant de force.*

Jusqu'où est allée la confiance? Ici, il n'y a plus moyen d'échapper. Tu ne le raconteras à aucun autre en ce monde.

ÉBOLI *le regarde en face avec effroi.*

Grand Dieu! Qu'entendez-vous par là? Vous ne voulez pas me tuer, je pense?

LE MARQUIS *tire un poignard.*

C'est bien là, en vérité, ma pensée. Fais vite.

ÉBOLI.

Moi? moi? Miséricorde éternelle! Qu'ai-je donc fait?

LE MARQUIS, *regardant le ciel, pendant qu'il place le poignard sur la poitrine de la Princesse.*

Il est encore temps. Le poison ne s'est pas encore échappé de ces lèvres. Je brise le vase et tout demeure comme avant.... Le destin de l'Espagne et la vie d'une femme!... (*Il demeure immobile et incertain dans cette attitude.*)

ÉBOLI *s'est laissée tomber à ses pieds, et le regarde en face avec fermeté.*

Eh bien! qu'hésitez-vous? Je ne demande pas qu'on m'épargne.... Non! J'ai mérité de mourir, et je veux mourir.

LE MARQUIS *laisse lentement tomber sa main. — Après un court moment de réflexion.*

Ce serait aussi lâche que cela est barbare.... Non, non! Dieu soit loué! Il y a encore un autre moyen. (*Il laisse tomber le poignard et s'élance dehors. La Princesse s'éloigne précipitamment par une autre porte.*)

Une chambre de la Reine.

SCÈNE XVIII.

LA REINE, *à la comtesse Fuentès.*

Quel tumulte dans le palais! Chaque bruit, comtesse, me fait peur aujourd'hui. Oh! voyez donc et dites-moi ce que cela signifie. (*La comtesse Fuentès sort et la princesse d'Éboli se précipite dans la chambre.*)

SCÈNE XIX.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI, *hors d'haleine, pâle et défaite, tombe aux pieds de la Reine.*

Reine! au secours! Il est arrêté.

LA REINE.

Qui?

ÉBOLI.

Le marquis de Posa l'a arrêté par l'ordre du roi.

LA REINE.

Mais qui? qui?

ÉBOLI.

Le prince.

LA REINE.

Es-tu en délire?

ÉBOLI.

Ils l'emmènent à l'instant.

LA REINE.

Et qui l'a arrêté?

ÉBOLI.

Le marquis de Posa.

LA REINE.

Eh bien! Dieu soit loué, si c'est le marquis qui l'a arrêté.

ÉBOLI.

Vous dites cela, reine, avec tant de calme? si froidement? O Dieu! Vous ne vous doutez pas.... Vous ne savez pas....

LA REINE.

Pourquoi il a été arrêté?... Pour quelque fausse démarche, je suppose, bien naturelle au caractère ardent du jeune prince.

ÉBOLI.

Non, non! Je suis mieux instruite.... Non.... ô reine! Action infâme, diabolique!... Il n'y a plus de salut pour lui! Il mourra!

LA REINE.

Il mourra?

ÉBOLI.

Et c'est moi qui le tue.

LA REINE.

Il mourra? Insensée, y penses-tu?

ÉBOLI.

Et pourquoi.... pourquoi meurt-il?... Oh! pouvais-je savoir que les choses en viendraient là?

LA REINE *la prend avec bonté par la main.*

Princesse, vous êtes encore hors de vous. Recueillez d'abord vos esprits, pour me raconter le fait avec plus de calme, et non avec ces images si affreuses qui me font frissonner d'horreur. Que savez-vous? Qu'est-il arrivé?

ÉBOLI.

Oh! n'ayez pas pour moi cette céleste affabilité, non, pas cette bonté, reine! Comme des flammes d'enfer, elle brûle et torture ma conscience. Je ne suis pas digne d'élever jusqu'à votre sainte auréole mon regard profané. Écrasez du pied la misérable qui se tord devant vous dans la poussière, brisée par le repentir, la honte, le mépris d'elle-même.

LA REINE.

Malheureuse! Qu'avez-vous à m'avouer?

ÉBOLI.

Ange de lumière! Grande sainte! vous ne savez pas encore, vous ne soupçonnez pas à quel démon vous avez souri, d'un sourire si aimable.... Apprenez aujourd'hui à le connaître. C'est moi.... moi qui suis le voleur.... qui ai dérobé....

LA REINE.

Vous?

ÉBOLI.

Et qui ai livré au roi ces lettres....

LA REINE.

Vous?

ÉBOLI.

Qui ai poussé l'audace jusqu'à vous accuser....

LA REINE.

Vous, vous avez pu?

ÉBOLI.

La vengeance.... l'amour.... la démence.... Je vous haïssais et j'aimais l'infant....

LA REINE.

Et parce que vous l'aimiez...?

ÉBOLI.

Parce que je le lui avais avoué et que je n'avais pas été payée de retour.

LA REINE, *après un moment de silence.*

Oh! maintenant, tout se dévoile à moi!... Levez-vous. Vous l'aimiez.... J'ai déjà pardonné. C'est oublié déjà.... Levez-vous. *(Elle lui tend le bras.)*

ÉBOLI.

Non! non! Il me reste à faire un terrible aveu. Pas avant, grande reine....

LA REINE, *attentive.*

Que me faudra-t-il encore entendre? Parlez....

ÉBOLI.

Le roi.... Séduction.... Oh! vous détournez les yeux.... Je lis la réprobation sur votre visage.... Le crime dont je vous accusais.... je l'ai moi-même commis. (*Elle presse contre terre son visage brûlant. La Reine sort. Grande pause. — La duchesse d'Olivarez sort, quelques minutes après, du cabinet où la Reine est entrée, et trouve la Princesse prosternée dans la même attitude. Elle s'approche d'elle en silence; au bruit de ses pas, la Princesse se redresse et, n'apercevant plus la Reine, se lève d'un bond, comme en délire.*)

SCÈNE XX.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA DUCHESSE D'OLIVAREZ.

ÉBOLI.

Dieu, elle m'a abandonnée. Maintenant tout est fini.

OLIVAREZ s'approche d'elle.

Princesse Éboli....

ÉBOLI.

Je sais pourquoi vous venez, duchesse. La reine vous envoie, pour m'annoncer ma sentence.... Vite!

OLIVAREZ.

J'ai l'ordre de Sa Majesté de vous demander votre croix et vos clefs....

ÉBOLI détache de son sein la croix d'or d'un ordre et la remet entre les mains de la Duchesse.

Mais au moins il me sera donné encore une fois de baiser la main de la meilleure des reines?

OLIVAREZ.

Au couvent de Sainte-Marie, on vous dira ce qui est décidé de vous.

ÉBOLI, fondant en larmes.

Je ne verrai plus la reine?

OLIVAREZ l'embrasse, en détournant le visage.

Vivez heureuse! (*Elle s'éloigne rapidement. La Princesse la suit*

jusqu'à la porte du cabinet, qui se referme aussitôt sur la Duchesse. Elle demeure à genoux quelques minutes, muette et immobile, devant cette porte; puis elle se lève et sort à la hâte, en se cachant le visage.)

SCÈNE XXI.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

Ah! enfin, marquis! Heureusement vous voilà!

LE MARQUIS, *pâle, le visage bouleversé, la voix tremblante. — Il montre, pendant toute cette scène, une solennelle et profonde émotion.*

Votre Majesté est-elle seule? Personne ne peut-il nous écouter des chambres voisines?

LA REINE.

Pas une âme.... Pourquoi? Que m'apportez-vous? (*Le regardant plus attentivement, elle recule effrayée.*) Et quel est ce changement total? Qu'est-ce que cela? Vous me faites trembler, marquis.... Tous vos traits décomposés comme ceux d'un mourant....

LE MARQUIS.

Vous savez sans doute déjà....

LA REINE.

Que Charles a été arrêté, et cela par vous, ajoute-t-on.... Ainsi, cela est vrai? Je ne voulais en croire que vous.

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

LA REINE.

Par vous?

LE MARQUIS.

Par moi.

LA REINE *le regarde quelques instants d'un air de doute.*

Je respecte votre conduite, alors même que je ne la comprends pas.... Mais, cette fois, pardonnez à la femme inquiète.... Je crains que vous ne jouiez un jeu hasardé.

LE MARQUIS.

Et j'ai perdu.

LA REINE.

Dieu du ciel!

LE MARQUIS.

Soyez parfaitement tranquille, ma reine. J'ai déjà pourvu à sa sûreté. C'est pour moi que la partie est perdue!

LA REINE.

Que vais-je entendre? Dieu!

LE MARQUIS.

Qui en effet, qui me disait de tout mettre sur un coup de dés incertain? Tout? De jouer avec le ciel si témérairement, avec tant d'assurance? Quel est l'homme qui voudrait se faire fort de diriger le lourd gouvernail du destin, sans avoir la toute-science? Oh! c'est justice!... Mais pourquoi parler maintenant de moi? Le moment est précieux, précieux comme la vie d'un homme! Et qui sait si de la main avare du juge ne tombent pas déjà pour moi les dernières gouttes de l'existence?

LA REINE.

De la main du juge?... Quel ton solennel! Je ne comprends pas ce que signifie ce langage, mais il m'épouvante....

LE MARQUIS.

Il est sauvé! A quel prix? il n'importe. Mais ce n'est que pour aujourd'hui. Peu de moments lui appartiennent encore. Qu'il les ménage. Il faut que cette nuit même il quitte Madrid.

LA REINE.

Cette nuit même?

LE MARQUIS.

Les préparatifs sont faits. Dans cette même Chartreuse qui, depuis longtemps déjà, était l'asile de notre amitié, les chevaux de poste l'attendent. Voici, en lettres de change, ce que la fortune m'a donné de bien en ce monde. Ce qui peut manquer, vous l'ajouterez. J'aurais encore, il est vrai, bien des choses sur le cœur pour mon Charles, bien des choses qu'il doit savoir; mais le loisir pourrait aisément me manquer de les traiter en personne avec lui.... Vous l'entretiendrez encore ce soir, voilà pourquoi je m'adresse à vous....

LA REINE.

Au nom de mon repos, marquis, expliquez-vous plus claire-

ment.... Ne me parlez pas par énigmes si terribles.... Qu'est-il arrivé ?

LE MARQUIS.

J'ai encore une importante révélation à faire ; je la dépose dans vos mains. J'ai eu un bonheur accordé à bien peu d'hommes : j'ai aimé un fils de roi.... Mon cœur, consacré à un seul, embrassait le monde entier.... Dans l'âme de mon Carlos, je créais un paradis pour des millions d'hommes. Oh ! mes rêves étaient beaux.... Mais il a plu à la Providence de m'enlever avant le temps à ma belle plantation. Bientôt il n'aura plus son Rodrigue, l'ami fait place à l'amante. Ici.... ici, sur ce saint autel, dans le cœur de sa reine, je dépose mon dernier, mon plus précieux legs ; qu'ici il le trouve, quand je ne serai plus.... (*Il se détourne, les larmes étouffent sa voix.*)

LA REINE.

C'est là le langage d'un mourant. J'espère encore que ce n'est que la chaleur de la fièvre.... Ou bien y aurait-il du sens dans ce discours ?

LE MARQUIS, *qui a cherché à se maîtriser, continue d'un ton plus ferme :*

Dites au prince qu'il se souvienne du serment que, dans ces jours d'enthousiasme, nous avons juré sur l'hostie partagée. J'ai tenu le mien, je lui suis demeuré fidèle jusqu'à la mort.... Maintenant, c'est à lui de tenir le sien....

LA REINE.

Jusqu'à la mort ?

LE MARQUIS.

Qu'il accomplisse ce rêve.... oh ! dites-le-lui, ce rêve hardi d'un nouvel État, création divine de l'amitié. Qu'il mette la première main à ce roc informe. Qu'il achève ou qu'il succombe.... pour lui, peu importe ! Qu'il y mette la main. Quand des siècles se seront écoulés, la Providence reproduira un fils de roi, comme lui, placé sur un trône comme le sien, et enflammera son nouveau favori du même enthousiasme. Dites-lui de garder du respect, quand il sera homme, pour les rêves de sa jeunesse, de ne pas ouvrir le cœur de cette tendre fleur des dieux à la raison tant vantée de l'âge mur, à ce ver qui tue.... de ne pas se laisser égarer, si la sagesse de la poussière blasphème l'enthousiasme, cet enfant du ciel. Je le lui ai dit d'avance....

LA REINE.

Comment, marquis ? Et où tend....

LE MARQUIS.

Et dites-lui que je dépose sur son âme et sa conscience le bonheur des hommes, que je le lui demande en mourant et l'exige de lui ! et que j'en avais bien le droit. Il eût dépendu de moi de faire briller une nouvelle aurore sur ces royaumes. Le roi me donnait son cœur. Il me nommait son fils.... Je tiens son sceau et ses ducs d'Albe ne sont plus. (*Il s'arrête et regarde la Reine, pendant quelques instants, en silence.*) Vous pleurez.... Oh ! ces larmes, je les comprends, belle âme ! C'est la joie qui les fait couler.... Mais.... c'est fini, c'en est fait. Charles ou moi. Le choix a été rapide et terrible. L'un des deux était perdu, et j'ai voulu que ce fût moi.... Moi plutôt.... Ne demandez pas à en savoir davantage.

LA REINE.

Maintenant, maintenant enfin, je commence à comprendre.... Malheureux, qu'avez-vous fait ?

LE MARQUIS.

J'ai donné deux courtes heures du soir pour sauver un beau jour d'été. J'abandonne le roi. Et que pouvais-je être pour lui?... Dans ce sol glacé, aucune de mes roses ne peut plus fleurir.... Le destin de l'Europe mûrira dans le sein de mon noble ami. C'est à lui que je renvoie l'Espagne.... Qu'elle saigne jusque-là sous la main de Philippe.... Mais, malheur ! malheur à moi et à lui, si je devais me repentir, si peut-être j'ai mal choisi.... Non, non ! Je connais mon Carlos.... Cela n'arrivera point.... et mon garant, reine, c'est vous ! (*Après un moment de silence.*) Je l'ai vu germer, cet amour ; j'ai vu la plus malheureuse des passions prendre racine dans son cœur.... Alors, il était en mon pouvoir de la combattre. Je ne l'ai point fait. J'ai nourri cet amour, qui à mes yeux n'était point funeste. Le monde peut juger autrement. Je ne me repens point. Mon cœur ne m'accuse pas. J'ai vu la vie, où les hommes n'auraient vu que la mort.... Dans cette flamme sans espoir, j'ai reconnu de bonne heure le rayon d'or de l'espérance. Je voulais le conduire à l'excellent, au parfait ; je voulais l'élever à la sublime beauté ; ce monde mortel me refusait une image ; la langue, des paroles.... Alors, je lui montrai

pour but ce modèle.... et mon rôle de guide se borna à lui expliquer son amour.

LA REINE.

Marquis, votre ami remplissait tellement votre âme, qu'occupé de lui, vous ne songiez pas à moi. Pensiez-vous sérieusement qu'il n'y eût en moi rien de la femme, quand vous faisiez de moi son ange, que vous lui donniez pour armes la vertu? Vous ne réfléchissiez sans doute pas combien notre cœur a de risques à courir, quand nous ennoblissons la passion par de tels noms.

LE MARQUIS.

Oui, le cœur de toutes les femmes, à l'exception d'une seule. Je réponds de cette femme unique.... Ou bien se pourrait-il que vous rougissiez du plus noble des désirs, celui d'être la créatrice d'une héroïque vertu? Est-ce chose qui regarde le roi Philippe, que sa Transfiguration, placée dans l'Escorial, enflamme le peintre, qui la contemple, du sentiment de l'éternité? La douce harmonie qui sommeille dans les cordes de la lyre appartient-elle à celui qui l'a achetée et qui, l'oreille fermée et sourde, veille sur elle? Il a acheté le droit de la briser en pièces, mais non l'art d'éveiller le son mélodieux et de s'enivrer des divins accords. La vérité existe pour le sage, la beauté pour un cœur sensible. Ils sont faits l'un pour l'autre. Jamais un lâche préjugé ne détruira en moi cette croyance. Promettez-moi de l'aimer éternellement, de ne jamais vous laisser entraîner à une chimérique abnégation, par la crainte des hommes, par un faux héroïsme, de l'aimer d'un amour immuable, éternel. Me le promettez-vous?... Reine.... le promettez-vous, votre main dans la mienne?

LA REINE.

Mon cœur, je vous le promets, sera toujours le seul juge de mon amour.

LE MARQUIS retire sa main.

Maintenant, je meurs tranquille.... Ma tâche est accomplie. (*Il s'incline devant la Reine et veut sortir.*)

LA REINE le suit des yeux en silence.

Vous partez, marquis.... sans me dire quand.... dans combien de temps.... nous nous reverrons?

LE MARQUIS *revient, en détournant le visage.*

Certainement! nous nous reverrons.

LA REINE.

Je vous ai compris, Posa.... je vous ai très-bien compris.... Pourquoi m'avez-vous fait cela?

LE MARQUIS.

Lui ou moi.

LA REINE.

Non, non! Vous vous êtes précipité dans cette action, que vous nommez sublime. Ne le niez pas. Je vous connais : depuis longtemps, vous en aviez soif... Que mille cœurs se brisent, que vous importe, pourvu que votre orgueil se repaisse! Oh! maintenant.... maintenant je sais vous comprendre! Vous n'avez aspiré qu'à l'admiration.

LE MARQUIS, *surpris, à part.*

Non! je n'étais pas préparé à cela....

LA REINE, *après un moment de silence.*

Marquis! n'y a-t-il plus aucun moyen de salut?

LE MARQUIS.

Aucun.

LA REINE.

Aucun? Réfléchissez bien. N'y a-t-il plus d'espoir? Pas même par moi?

LE MARQUIS.

Pas même par vous.

LA REINE.

Vous ne me connaissez qu'à demi.... J'ai du courage.

LE MARQUIS.

Je le sais.

LA REINE.

Et aucun moyen de salut?

LE MARQUIS.

Aucun.

LA REINE *le quitte et se cache le visage.*

Allez! Je n'estime plus aucun homme en ce monde.

LE MARQUIS, *dans la plus violente agitation, se jette à ses pieds.*

Reine!... Oh! Dieu! la vie est pourtant belle! (*Il se lève vivement et se hâte de sortir. La Reine entre dans son cabinet.*)

L'antichambre du Roi.

SCÈNE XXII.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO vont et viennent en silence, chacun de leur côté; LE COMTE DE LERME sort du cabinet du Roi; puis vient DON RAIMOND DE TAXIS, grand maître des postes.

LERME.

Le marquis ne s'est-il pas encore fait voir?

ALBE.

Pas encore. (*Lerme veut rentrer.*)

TAXIS, *survenant.*

Comte de Lerme, annoncez-moi.

LERME.

Le roi n'y est pour personne.

TAXIS.

Dites-lui qu'il faut que je lui parle.... Cela importe infiniment à Sa Majesté. Hâtez-vous. Cela ne souffre aucun délai. (*Lerme entre dans le cabinet.*)

ALBE *s'approche du grand maître des postes.*

Cher Taxis, habituez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au roi....

TAXIS.

Non? Et pourquoi?

ALBE.

Ou bien il eût fallu vous pourvoir d'une permission du chevalier de Posa, qui retient prisonniers le fils et le père.

TAXIS.

De Posa? Comment? Oui, tout juste. C'est le même de qui je tiens cette lettre.

ALBE.

Une lettre? Quelle lettre?

TAXIS.

Que je devais faire passer à Bruxelles....

ALBE, *attentif.*

A Bruxelles?

TAXIS.

Et que j'apporte en ce moment au roi.

ALBE.

Bruxelles! Avez-vous entendu, chapelain? A Bruxelles?

DOMINGO *s'approche d'eux.*

Cela est très-suspect.

TAXIS.

Et avec quelle anxiété, quel embarras elle m'a été recommandée!

DOMINGO.

Avec anxiété? Ah! vraiment?

ALBE.

A qui donc est-elle adressée?

TAXIS.

Au prince de Nassau et d'Orange.

ALBE.

A Guillaume?... Chapelain, c'est trahison!

DOMINGO.

Sinon, que voulez-vous que ce soit?... Oui, certes, il faut sur-le-champ livrer cette lettre au roi. Quel mérite à vous, digne seigneur, de vous montrer si strict dans le service de votre roi!

TAXIS.

Révérend père, je n'ai fait que mon devoir.

ALBE.

Vous avez bien fait.

*LERME sort du cabinet. Au grand maître des postes:*Le roi veut vous parler. (*Taxis entre.*) Le marquis n'est toujours pas là?

DOMINGO.

On le cherche partout.

ALBE.

C'est singulier et étrange. Le prince est prisonnier d'État et le roi lui-même ne sait pas encore pourquoi.

DOMINGO. .

Quoi? Il n'est même pas venu lui rendre compte?

ALBE.

Comment le roi a-t-il donc pris la chose?

LERME.

Le roi n'a pas encore dit un mot. *(Du bruit dans le cabinet.)*

ALBE.

Qu'est-ce que cela? Silence!

TAXIS sort du cabinet.

Comte de Lerme! *(Ils rentrent tous deux.)*

ALBE, à Domingo.

Que se passe-t-il ici?

DOMINGO.

De ce ton d'effroi? Si cette lettre interceptée?... Je ne pressens rien de bon, duc.

ALBE.

Il fait appeler Lerme! Et pourtant il doit savoir que vous et moi nous sommes dans ce salon voisin....

DOMINGO.

Notre temps est passé.

ALBE.

Ne suis-je donc plus le même devant qui naguère toutes les portes s'ouvraient d'elles-mêmes? Comme tout est changé autour de moi!... comme tout m'est étranger!...

DOMINGO s'est approché doucement de la porte du cabinet et prête l'oreille.

Écoutez!

ALBE, après une pause.

Tout est dans un silence de mort. On les entend respirer.

DOMINGO.

La double tapisserie amortit le son.

ALBE.

Retirons-nous! On vient.

DOMINGO quitte la porte.

Tout me paraît si solennel, si plein d'angoisse, comme si ce moment devait décider d'une grande destinée.

SCÈNE XXIII.

LE PRINCE DE PARME, LES DUCS DE FÉRIA *et* DE MÉDINA SIDONIA, *avec quelques autres grands, entrent dans la salle;*
LES PRÉCÉDENTS.

PARME.

Peut-on parler au roi?

ALBE.

Non.

PARME.

Non? Qui est avec lui?

FÉRIA.

Le marquis de Posa sans doute?

ALBE.

On l'attend en ce moment.

PARME.

Nous arrivons à l'instant même de Saragosse. La frayeur règne dans tout Madrid.... Est-il donc vrai?

DOMINGO.

Hélas! oui.

FÉRIA.

C'est vrai? Il a été arrêté par le chevalier de Malte?

ALBE.

Cela est ainsi.

PARME.

Pourquoi? Qu'est-il arrivé?

ALBE.

Pourquoi? Pas une âme ne le sait, que Sa Majesté et le marquis de Posa.

PARME.

Sans prendre l'avis des cortès de son royaume?

FÉRIA.

Malheur à qui a pris part à cette violation des lois de l'État!

ALBE.

Malheur à lui! Je le dis bien haut avec vous.

MÉDINA SIDONIA.

Moi aussi.

LES AUTRES GRANDS.

Nous tous.

ALBE.

Qui me suit dans le cabinet?... Je me jette aux pieds du roi.

LERME *se précipite hors du cabinet.*

Duc d'Albe!

DOMINGO.

Enfin! Dieu soit loué! (*Albe entre à la hâte.*)LERME, *hors d'haleine, dans une grande agitation.*

Quand le chevalier de Malte viendra, le roi n'est plus seul maintenant, il le fera appeler....

DOMINGO, *à Lerme, pendant que tous les autres l'entourent avec une impatiente curiosité.*

Comte, qu'est-il arrivé? Vous êtes pâle comme un mort.

LERME *veut s'éloigner rapidement.*

C'est diabolique.

PARME et FÉRIA.

Quoi donc? quoi donc?

MÉDINA SIDONIA.

Que fait le roi?

DOMINGO, *en même temps.*

Diabolique? Quoi donc?

LERME.

Le roi a pleuré.

DOMINGO.

Pleuré?

TOUS *à la fois, frappés d'étonnement.*Le roi a pleuré? (*On entend une sonnette dans le cabinet. Le comte de Lerme se hâte d'y entrer.*)DOMINGO *le suit et essaye de le retenir.*

Comte, encore un mot.... Pardonnez.... Il est parti! Et nous voilà tous immobiles d'épouvante.

SCÈNE XXIV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, FÉRIA, MÉDINA SIDONIA, PARME,
DOMINGO, *et les autres grands.*

ÉBOLI, *empressée, hors d'elle-même.*

Où est le roi? où? Il faut que je lui parle. (*A Féria.*) Vous, duc, conduisez-moi près de lui.

FÉRIA.

Le roi est occupé d'une affaire importante. Personne ne peut avoir accès.

ÉBOLI.

Signe-t-il déjà la terrible sentence? Il est trompé par un mensonge. Je lui prouverai qu'il est trompé.

DOMINGO *lui fait de loin un signe expressif.*

Princesse Éboli!

ÉBOLI *s'avance sur lui.*

Vous aussi en ce lieu, prêtre? Très-bien! j'ai justement besoin de vous. Il faut que vous confirmiez mon dire. (*Elle saisit sa main et veut l'entraîner dans le cabinet.*)

DOMINGO.

Moi?... Avez-vous votre raison, princesse?

FÉRIA.

Restez ici. Le roi ne vous entendra pas en ce moment.

ÉBOLI.

Il faut qu'il m'entende. Il faut qu'il entende la vérité.... La vérité! fût-il dix fois Dieu!

DOMINGO.

Arrière, arrière! Vous risquez tout. Restez ici.

ÉBOLI.

Homme! tremble devant la colère de ton idole. Moi, je n'ai rien à risquer. (*Comme elle veut entrer dans le cabinet, le duc d'Albe en sort précipitamment.*)

ALBE. *Ses yeux étincellent; sa démarche est triomphante; il court à Domingo et l'embrasse.*

Faites chanter un *Te Deum* dans toutes les églises. La victoire est à nous.

DOMINGO.

A nous ?

ALBE, à Domingo et aux autres grands.

Maintenant, entrez chez le monarque. Vous entendrez parler de moi.



ACTE CINQUIÈME.

Une chambre dans le palais du Roi, séparée, par une porte de fer grillée, d'une grande avant-cour, où des gardes en faction vont et viennent.

SCÈNE I.

CARLOS, assis à une table, la tête couchée en avant sur les bras, comme s'il dormait. Dans le fond de la chambre, quelques officiers, qui sont enfermés avec lui. LE MARQUIS DE POSA entre, sans être remarqué de lui, et parle à voix basse aux officiers, qui aussitôt s'éloignent. Lui-même va tout près de Carlos, et se plaçant devant lui, le regarde quelques moments en silence et avec tristesse. Enfin il fait un mouvement qui réveille le Prince de son état de stupeur. — Carlos se lève, aperçoit le Marquis et tressaille d'effroi. Puis, pendant quelque temps, il le regarde fixement, en ouvrant de grands yeux, et se passe la main sur le front, comme s'il voulait se rappeler quelque chose.

LE MARQUIS.

C'est moi, Charles.

CARLOS lui donne la main.

Tu viens même encore me voir? C'est pourtant beau de ta part.

LE MARQUIS.

Je me suis figuré que tu pourrais ici avoir besoin de ton ami.

CARLOS.

Vraiment? L'as-tu pensé en effet? Vois! cela me fait plaisir... un plaisir inexprimable. Ah! je savais bien que tu étais resté bon pour moi.

LE MARQUIS.

Aussi ai-je mérité d'être ainsi jugé par toi.

CARLOS.

N'est-ce pas? Oh! nous nous comprenons encore parfaitement. J'aime qu'il en soit ainsi. Cette indulgence, cette douceur convient à de grandes âmes, comme toi et moi. Admettons qu'une de mes prétentions fût injuste et présomptueuse, dois-tu pour cela t'opposer aussi à celles qui sont justes? La vertu peut être dure, mais barbare, inhumaine, jamais.... Il t'en a bien coûté! Oh! oui, je crois savoir à n'en point douter combien ton tendre cœur a saigné, quand tu parais ta victime pour l'autel.

LE MARQUIS.

Carlos, que veux-tu dire par là?

CARLOS.

Toi-même, tu vas accomplir maintenant ce que j'ai dû, mais n'ai pu faire.... Tu vas donner aux Espagnols ces jours d'or qu'en vain ils ont espérés de moi. Car c'en est fait de moi.... c'en est fait pour toujours.... Tu as compris cela.... Oh! ce terrible amour a enlevé irrévocablement les fleurs précoces de mon génie. Je suis mort pour tes grandes espérances. La Providence ou le hasard rapprochent le roi de toi.... Il t'en coûte mon secret, et le roi est à toi.... tu peux devenir son bon ange. Pour moi il n'est plus de salut.... Pour l'Espagne, peut-être.... Ah! dans tout ceci, il n'y a rien de condamnable, rien, rien, que ce fol aveuglement qui jusqu'à ce jour m'a empêché d'apercevoir que tu es.... aussi grand que tendre.

LE MARQUIS.

Non! ceci, ceci, je ne l'avais point prévu.... Je n'avais pas prévu que la magnanimité d'un ami pourrait être plus ingénieuse que tous les calculs de ma prudence. Mon édifice croule.... j'avais oublié ton cœur.

CARLOS.

Il est vrai que si tu avais pu lui épargner ce sort, à elle.... vois, je t'en aurais su un gré infini. Ne pouvais-je donc l'endurer seul? Fallait-il qu'elle fût la seconde victime?... Mais n'en parlons plus. Je ne veux te faire aucun reproche. Que t'importe la reine? Aimes-tu la reine? Ton austère vertu doit-elle s'enquérir des petits soucis de mon amour? Pardonne-moi.... j'ai été injuste.

LE MARQUIS.

Tu l'es; mais.... non à cause de ce reproche. Si j'en méritais un seul, je les mériterais tous.... et alors je ne serais pas ainsi devant toi. (*Il tire son portefeuille.*) Voici quelques-unes des lettres que tu m'avais données à garder et que je te rends. Mets-les sur toi.

CARLOS *regarde avec étonnement tantôt les lettres, tantôt le Marquis.*

Comment?

LE MARQUIS.

Je te les rends, parce que désormais elles seront plus en sûreté dans tes mains que dans les miennes.

CARLOS.

Qu'est-ce que cela? Le roi ne les a donc pas lues? ne les a pas vues du tout?

LE MARQUIS.

Ces lettres-là?

CARLOS.

Tu ne les lui a pas montrées toutes?

LE MARQUIS.

Qui t'a dit que j'en eusse montré une?

CARLOS, *extrêmement étonné.*

Est-il possible? Le comte de Lerme....

LE MARQUIS.

C'est lui qui t'a dit?... Oui, maintenant, maintenant tout s'explique! Mais aussi, qui pouvait prévoir cela?... Ainsi, Lerme?... Non, cet homme n'a jamais su mentir. C'est très-vrai, les autres lettres sont chez le roi.

CARLOS *le regarde longtemps, avec une muette surprise.*

Mais pourquoi suis-je ici?

LE MARQUIS.

Par précaution, pour le cas où une seconde fois tu serais tenté, peut-être, de choisir une Éboli pour ta confidente.

CARLOS, *comme réveillé d'un rêve.*

Ah! enfin donc! Maintenant je vois.... maintenant tout est éclairci....

LE MARQUIS *va vers la porte.*

Qui vient?

SCÈNE II.

LE DUC D'ALBE, LES PRÉCÉDENTS.

ALBE *s'approche respectueusement du Prince. Pendant toute cette scène, il tourne le dos au Marquis.*

Prince, vous êtes libre. Le roi m'envoie vous l'annoncer. (*Carlos regarde le Marquis avec étonnement. Toys demeurent silencieux.*) Et je m'estime heureux, prince, d'être le premier qui ait l'avantage....

CARLOS *les observe tous deux avec une extrême surprise. Après une pause, au Duc.*

Je suis mis en prison, puis remis en liberté, et cela sans savoir pourquoi l'un et l'autre m'arrivent.

ALBE.

Par une méprise, prince, autant que je sais, où quelque... imposteur aurait entraîné le monarque.

CARLOS.

Mais c'est cependant par l'ordre du roi que je me trouve ici ?

ALBE.

Oui, par une méprise de Sa Majesté.

CARLOS.

J'en suis réellement affligé.... Cependant, si le roi se méprend, il sied au roi de réparer sa faute en personne. (*Il cherche les yeux du Marquis et affecte envers le Duc un fier dédain.*) On me nomme ici le fils de don Philippe. Les yeux de la calomnie et de la curiosité sont fixés sur moi. Ce que Sa Majesté a fait par devoir, je ne veux point paraître en avoir obligation à sa faveur. Je suis prêt d'ailleurs à comparaître devant le tribunal des cortès.... Je ne reprends point mon épée d'une telle main.

ALBE.

Le roi ne fera aucune difficulté de satisfaire à cette juste demande de Votre Altesse. Si vous voulez m'accorder la faveur de vous accompagner chez lui....

CARLOS.

Je resterai ici jusqu'à ce que le roi ou sa ville de Madrid

m'emmène de cette prison. Portez-lui cette réponse. (*Albe s'éloigne. On le voit s'arrêter encore quelque temps dans l'avant-cour et distribuer des ordres.*)

SCÈNE III.

CARLOS et LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS, après que le Duc est sorti, s'adresse au Marquis avec curiosité et surprise.

Mais qu'est-ce que cela? Explique-le-moi. N'es-tu donc pas ministre?

LE MARQUIS.

Je l'ai été, comme tu vois. (*Allant à lui, avec une grande émotion.*) Oh! Charles, cela a produit son effet. Oui, cela a réussi. Béni soit le Tout-Puissant qui a permis que cela réussît!

CARLOS.

Réussi? Quoi? Je ne comprends pas tes paroles.

LE MARQUIS saisit sa main.

Tu es sauvé, Charles.... tu es libre.... et moi.... (*Il s'arrête.*)

CARLOS.

Et toi?

LE MARQUIS.

Et moi.... moi, aujourd'hui, pour la première fois, je te presse sur mon sein avec un droit plein et entier : ne l'ai-je pas payé de tout, de tout ce qui m'est cher?... Oh! Charles, que ce moment est doux, qu'il est grand! Je suis content de moi.

CARLOS.

Quel changement soudain dans tes traits! Je ne t'ai jamais vu ainsi. Ta poitrine se soulève plus fièrement et tes regards resplendissent.

LE MARQUIS.

Il faut nous dire adieu, Charles. Ne t'effraye point. Oh! sois homme! Quoi que tu entendes, promets-moi, Charles, de ne pas me rendre cette séparation plus pénible par une douleur immo-dérée, indigne de grandes âmes.... Tu me perds, Charles.... pour beaucoup d'années.... Les insensés disent à jamais. (*Carlos retire sa main, le regarde fixement et ne répond rien.*) Sois homme! J'ai

beaucoup compté sur toi, je n'ai pas redouté d'endurer avec toi cette heure d'angoisse, qu'on nomme, d'un nom terrible, l'heure dernière.... Oui, dois-je te l'avouer, Charles? je m'en faisais d'avance une joie.... Viens, asseyons-nous.... Je me sens épuisé et faible. (*Il approche son siège de Carlos, qui, toujours plongé dans une stupeur de mort, se laisse machinalement attirer sur un autre siège.*) Où es-tu? Tu ne me donnes pas de réponse?... Je serai court. Le lendemain du jour où nous nous vîmes, pour la dernière fois, chez les Chartreux, le roi me fit demander. Le résultat, tu le sais ; tout Madrid le sait. Ce que tu ne sais pas, c'est que ton secret lui avait été trahi, que des lettres, trouvées dans la cassette de la reine, avaient témoigné contre toi, que j'appris cela de sa propre bouche, et que.... je fus son confident. (*Il s'arrête, pour attendre la réponse de Carlos ; celui-ci persiste dans son silence.*) Oui, Charles, des lèvres je trahis ma foi ; je dirigeai moi-même le complot qui préparait ta ruine. Les faits parlaient déjà trop haut. Pour te justifier, il était trop tard. M'assurer de sa vengeance, était le seul parti qui me restât.... et ainsi je devins ton ennemi, pour te servir plus puissamment.... Tu ne m'entends pas?

CARLOS.

J'entends. Poursuis, poursuis!

LE MARQUIS.

Jusque-là, je suis irréprochable. Mais bientôt les rayons inaccoutumés de cette nouvelle faveur royale me trahissent. Le bruit en pénètre jusqu'à toi, comme je l'avais prévu. Mais moi, séduit par une fausse tendresse, aveuglé par l'orgueilleuse chimère de terminer sans toi cette aventure, je dérobe à l'amitié mon périlleux secret. Ce fut là ma grande imprudence. J'ai fait une faute grave. Je le sais. Ma confiance était folie. Pardonne.... elle était fondée sur l'éternelle durée de ton amitié. (*Il se tait. Carlos passe de la stupeur à la plus vive agitation.*) Ce que je craignais arrive. On t'effraye de dangers imaginaires. La reine en sang.... l'effroi du palais qui retentit de cette nouvelle.... le malheureux empressement de Lerme.... enfin mon inconcevable silence, tout assaillit ton cœur à l'improviste.... Tu chancelles.... tu me regardes comme perdu pour toi.... Cependant, trop noble toi-même pour douter de la loyauté de ton ami, tu décores de grandeur sa dé-

fection, et tu ne te décides à le tenir pour infidèle que parce que tu peux, tout infidèle qu'il est, l'honorer encore. Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans les bras de la princesse Éboli.... Malheureux! dans les bras d'un démon; car c'était elle qui t'avait trahi. (*Carlos se lève.*) Je te vois y courir. Un fatal pressentiment traverse mon cœur. Je te suis. Trop tard. Je te trouve à ses pieds. Déjà l'aveu franchissait tes lèvres. Plus de salut pour toi....

CARLOS.

Non, non! Elle était émue. Tu te trompes. Certainement elle était émue.

LE MARQUIS.

Alors, la nuit enveloppe mes sens. Rien.... rien.... aucune issue.... aucun secours.... aucun, dans tout le domaine de la nature. Le désespoir fait de moi une furie, une bête féroce.... Je mets le poignard sur la poitrine d'une femme.... Mais tout à coup.... un rayon de soleil tombe dans mon âme. « Si je trompais le roi? Si je réussissais à passer moi-même pour le coupable? Vraisemblablement on non!... Toujours assez pour lui: il suffit que ce soit mal pour que le roi Philippe le trouve probable. Soit donc! Risquons la chose. Peut-être un coup de tonnerre si inattendu, le frappant soudain, jettera le tyran dans la stupeur.... et que veux-je de plus? Il réfléchira, et Carlos aura gagné le temps de se réfugier en Brabant. »

CARLOS.

Et cela.... cela, tu l'aurais fait?

LE MARQUIS.

J'écris à Guillaume d'Orange que j'ai aimé la reine, que j'ai réussi, par le faux soupçon qui pesait sur toi, à échapper à la défiance du monarque, que j'ai trouvé le moyen, par le roi même, d'approcher librement de la reine. J'ajoute que je crains d'être découvert, qu'instruit de ma passion, tu as couru auprès de la princesse Éboli, peut-être pour avertir par elle la reine.... qu'alors je t'ai arrêté, et que maintenant, puisque tout est perdu, j'ai l'intention de me jeter dans Bruxelles.... Cette lettre....

CARLOS *l'interrompt avec épouvante.*

Tu ne l'as pas confiée à la poste? Tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre....

LE MARQUIS.

Sont livrées au roi.... Et à la tournure que prennent les choses, je vois que Taxis a déjà fait son devoir.

CARLOS.

Dieu! alors, je suis perdu.

LE MARQUIS.

Toi? Pourquoi toi?

CARLOS.

Malheureux, et tu es perdu avec moi. Jamais mon père ne pourra te pardonner cette monstrueuse imposture. Non, celle-là, jamais il ne la pardonnera.

LE MARQUIS.

Imposture? Tu es distrait. Réfléchis. Qui lui dira que c'était une imposture?

CARLOS *le regarde fixement au visage.*

Qui? Tu le demandes? Moi-même. *(Il veut sortir.)*

LE MARQUIS.

Tu es en délire. Demeure ici.

CARLOS.

Arrière, arrière! Pour l'amour de Dieu! Ne me retiens pas! Pendant que je tarde ici, il soudoie déjà les assassins.

LE MARQUIS.

Le temps n'en est que plus précieux. Nous avons encore beaucoup à nous dire.

CARLOS.

Quoi? Avant qu'il ait tout.... *(Il veut de nouveau sortir. Le Marquis le prend par le bras et le regarde d'un air significatif.)*

LE MARQUIS.

Écoute, Carlos.... Ai-je été si empressé, si consciencieux, lorsque, dans ta première enfance, ton sang coula pour moi?

CARLOS *s'arrête devant lui, ému et plein d'admiration.*

Oh! bienfaisante Providence!

LE MARQUIS.

Conserve-toi pour la Flandre! La royauté est ta vocation. Mourir pour toi était la mienne.

CARLOS *va à lui, et le prend par la main avec la plus profonde émotion.*

Non, non! Il ne résistera pas.... il ne pourra résister. Ré-

sister à tant de magnanimité!... Je veux te conduire à lui. Ton bras sous le mien, allons vers lui. « Mon père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait pour son ami. » Cela le touchera. Crois-moi, il n'est pas sans humanité, mon père. Oui, assurément, cela le touchera. De chaudes larmes échapperont de ses yeux, et il pardonnera à toi et à moi.... (*Un coup d'arme à feu est tiré à travers la grille. Carlos tressaille.*) Ah! pour qui était cela?

• LE MARQUIS.

Pour moi, je crois. (*Il tombe.*)

CARLOS tombe à terre auprès de lui, en poussant un cri de douleur.

Oh! céleste miséricorde!

LE MARQUIS, *d'une voix qui s'éteint*

Il est prompt.... le roi.... J'espérais.... plus longtemps.... Pense à ta sûreté.... Entends-tu?... A ta sûreté.... Ta mère sait tout.. . Je ne puis plus.... (*Carlos reste étendu comme mort près du cadavre. Au bout de quelque temps le Roi entre, accompagné de beaucoup de grands, et recule, frappé de cet aspect. Silence profond et général. Les grands se placent en demi-cercle autour du Roi et de son fils et les regardent tour à tour l'un et l'autre. Carlos demeure toujours étendu, sans donner aucun signe de vie. Le Roi le contemple, silencieux et pensif.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, CARLOS, LES DUCS D'ALBE, FÉRIA et MÉDINA SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, et beaucoup de grands.

LE ROI, *d'un ton bienveillant.*

Ta prière a été entendue, mon enfant. Voici que je viens moi-même, avec tous les grands de mon empire, t'annoncer ta liberté. (*Carlos lève les yeux, et regarde autour de lui, comme un homme qui s'éveille d'un rêve. Ses yeux s'arrêtent tantôt sur le Roi, tantôt sur le mort. Il ne répond pas.*) Reprends ton épée. On a agi avec trop de précipitation. (*Il s'approche de lui, lui tend la main et l'aide à se lever.*) Mon fils n'est point à sa place. Lève-toi! Viens dans les bras de ton père!

CARLOS *se laisse entourer, sans en avoir conscience, des bras du Roi...*

Mais soudain il revient à lui, s'arrête, et le regarde plus attentivement.

Ton odeur est le meurtre. Je ne puis t'embrasser. (*Il le repousse : tous les grands sont agités.*) Non! ne paraissez pas si interdits! Qu'ai-je donc fait de monstrueux? Touché à l'oïnt du Seigneur? Ne craignez rien. Je ne porterai pas la main sur lui. Ne voyez-vous pas cette empreinte sur son front? Dieu l'a marqué.

LE ROI *fait un brusque mouvement pour sortir.*

Suivez-moi, mes grands!

CARLOS.

Où? Vous ne bougerez pas de ce lieu, Sire.... (*Il le tient violemment des deux mains, et l'une rencontre l'épée que le Roi a apportée; elle échappe du fourreau.*)

LE ROI.

L'épée tirée contre ton père?

TOUS LES GRANDS, *présents, tirent la leur.*

Régicide!

CARLOS, *tenant le Roi avec force d'une main, et l'épée nue de l'autre.*

Remettez vos épées. Que voulez-vous? Croyez-vous que je sois en délire? Non, je ne suis pas en délire. Si je l'étais, vous aviez tort de me rappeler que sa vie est attachée à la pointe de cette épée. Je vous en prie, restez à distance. Une disposition d'âme comme la mienne demande des ménagements.... Ainsi, restez à distance. Ce que j'ai à traiter avec ce roi ne regarde point votre serment de fidélité. Voyez seulement comme ses doigts saignent! Regardez-le bien! Voyez-vous? Oh! voyez encore ici.... Voilà ce qu'il a fait, le grand artiste!

LE ROI, *aux grands, qui veulent se presser autour de lui avec inquiétude.*

Arrière! De quoi tremblez-vous?... Ne sommes-nous pas père et fils? Je veux attendre et voir à quel attentat la nature....

CARLOS.

La nature? Je ne la connais pas. Le mot d'ordre aujourd'hui, c'est le meurtre. Les liens de l'humanité sont rompus. Toi-même, roi, tu les as brisés dans ton empire. Dois-je respecter ce dont tu te joues?... Oh! voyez, voyez ici! Il n'y a pas encore eu de meurtre, jusqu'à ce jour.... N'y a-t-il pas de Dieu? Quoi?

Permet-il que les rois exercent ainsi leurs ravages dans sa création? Je le demande, n'y a-t-il pas de Dieu? Depuis que les mères enfantent, il n'y a qu'un homme.... un seul qui soit mort d'une mort si peu méritée.... Mais aussi, sais-tu ce que tu as fait?... Non, il ne le sait pas, il ne sait pas qu'il a dérobé du milieu de ce monde une vie qui était plus importante, plus noble, plus précieuse que lui et tout son siècle.

LE ROI, *d'un ton de douceur.*

Si j'ai été trop prompt, te convient-il à toi, pour qui je l'ai été, de me rendre ainsi responsable?

CARLOS.

Comment? Est-il possible? Vous ne devinez pas ce que le mort était pour moi.... Oh! dites-le-lui.... Aidez sa toute-science à s'expliquer cette difficile énigme. Le mort était mon ami.... Et voulez-vous savoir pourquoi il est mort? Il est mort pour moi.

LE ROI.

Ah! mon pressentiment!

CARLOS.

Victime sanglante, pardonne si je profane ce secret devant de tels auditeurs! Mais il faut que ce grand connaisseur des hommes s'abîme dans sa honte, en voyant la sagesse de ses cheveux blancs trompée et jouée par l'habileté d'un jeune homme. Oui, Sire, nous étions frères! Frères par un plus noble lien que ceux que forge la nature. Le cours de sa belle vie n'était qu'amour. Sa grande et belle mort n'a été qu'amour pour moi. Il était à moi, pendant que vous faisiez parade de son estime, pendant que son éloquence se jouait et badinait avec votre génie, votre orgueil de géant. Vous vous flattiez de le dominer.... et n'étiez qu'un instrument docile de ses sublimes desseins. Si je suis prisonnier, c'est l'œuvre réfléchie de sa prudente amitié. C'est pour me sauver qu'il a écrit à Orange.... O Dieu! ce fut le premier mensonge de sa vie. Pour me sauver, il s'est jeté au-devant de la mort qu'il a subie. Vous lui donniez votre faveur.... il est mort pour moi. Vous le pressiez d'accepter votre cœur, votre amitié; votre sceptre était un jouet dans ses mains: il l'a rejeté et il est mort pour moi! (*Le Roi demeure immobile, les yeux attachés fixement à terre. Tous les*

grands le regardent interdits et craintifs.) Et cela était-il possible? Vous avez pu ajouter foi à ce grossier mensonge? Comme il fallait qu'il vous estimât peu quand il entreprit d'en venir à ses fins avec vous par cette grossière illusion! Vous osiez prétendre à son amitié, et vous avez succombé à cette légère épreuve! Oh! non.... non, il n'y avait là rien pour vous. Ce n'était pas un homme fait pour vous. Il le savait fort bien, lorsqu'il vous rejoussa avec toutes vos couronnes. Cette lyre délicate s'est brisée dans votre main de fer. Vous ne pouviez que le tuer.

ALBE n'a pas quitté le Roi des yeux jusqu'ici, et a observé, avec une inquiétude visible, les mouvements qui travaillent sa physionomie. A ce moment, il s'approche de lui, d'un air craintif.

Sire.... pas ce silence de mort! Regardez autour de vous! Parlez avec nous!

CARLOS.

Vous ne lui étiez pas indifférent. Depuis longtemps son intérêt vous était acquis. Peut-être vous eût-il encore rendu heureux. Son cœur était assez riche pour vous satisfaire, même avec son superflu. Des parcelles de son génie eussent fait de vous un Dieu. Vous vous êtes volé vous-même.... Qu'avez-vous à offrir, pour remplacer une âme comme celle-là? (*Profond silence. Plusieurs des grands détournent les yeux, ou se cachent le visage dans leurs manteaux.*) Oh! vous qui êtes ici rassemblés et qui demeurez muets d'horreur et d'admiration.... ne condamnez pas le jeune homme qui tient un tel langage à un père et à un roi!... Voyez ici! Il est mort pour moi! Avez-vous des larmes? Est-ce du sang, et non un airain brûlant, qui coule dans vos veines? Voyez ici et ne me condamnez pas! (*Il se tourne vers le Roi, avec plus de calme et d'empire sur lui-même.*) Peut-être attendez-vous comment finira cette histoire contre nature?... Voici mon épée. Vous redevenez mon roi. Pensez-vous que je tremble, à l'idée de votre vengeance? Tuez-moi aussi, comme vous avez tué le plus noble des hommes. J'ai mérité la mort, je le sais. Qu'est maintenant la vie pour moi? Je renonce ici à tout ce qui m'attend dans ce monde. Cherchez-vous un fils parmi des étrangers. Ici gisent mes royaumes. (*Il tombe près du corps de Posa, et ne prend plus de part à ce qui suit. Cependant, on entend de loin un bruit confus de voix et d'une foule qui se presse.*

Autour du Roi règne un profond silence. Ses yeux parcourent tout le cercle, mais ils ne rencontrent aucun regard.)

LE ROI.

Eh bien? Personne ne veut-il répondre?... Tous les regards fixés à terre.... tous les visages cachés!... Mon arrêt est prononcé. Je le lis écrit sur ces physionomies muettes. Mes sujets m'ont jugé. (*Le même silence qu'auparavant. — Le tumulte se rapproche et devient plus bruyant. Un murmure circule dans le cercle des grands, ils se font entre eux des signes d'inquiétude. Enfin le comte de Lerme pousse sans bruit le duc d'Albe.*)

LERME.

En vérité, c'est un assaut.

ALBE, à voix basse.

J'en ai peur.

LERME.

On monte de force. On vient.

SCÈNE V.

UN OFFICIER DE LA GARDE, LES PRÉCÉDENTS.

L'OFFICIER, d'un ton pressant.

Rébellion! Où est le roi? (*Il s'ouvre un passage dans la foule des grands et pénètre jusqu'au Roi.*) Tout Madrid est en armes! Les soldats en fureur, le peuple entourent le palais par milliers. On répand le bruit que le prince Carlos est prisonnier, que sa vie est en danger. Le peuple veut le voir vivant ou mettre en flammes tout Madrid.

TOUS LES GRANDS, agités.

Sauvez, sauvez le roi!

ALBE, au Roi, qui demeure calme et immobile.

Fuyez, Sire.... Il y a du danger.... Nous ne savons pas encore qui arme le peuple....

LE ROI se réveille de sa stupeur, se redresse et s'avance avec majesté au milieu d'eux.

Mon trône est-il encore debout? Suis-je encore roi de ce pays?... Non. Je ne le suis plus. Ces lâches pleurent, amollis

par un enfant. On n'attend que le signal pour se détacher de moi. Je suis trahi par des rebelles.

ALBE.

Sire, quelle terrible imagination!

LE ROI.

Là! là, prosternez-vous! Devant ce roi jeune et florissant, prosternez-vous!... Je ne suis plus rien.... Un vieillard impuis sant!

ALBE.

En sommes-nous là?... Espagnols! (*Tous se pressent autour du Roi et s'agenouillent, l'épée nue. Carlos demeure seul et abandonné de tous, auprès du cadavre.*)

LE ROI arrache son manteau, et le jette loin de lui.

Revêtez-le des ornements royaux.... Par-dessus mon cadavre foulé aux pieds, portez-le.... (*Il demeure évanoui dans les bras d'Albe et de Lerme.*)

LERME.

Au secours! Dieu!

FÉRIA.

Dieu! Quel événement!

LERME.

Il a perdu connaissance....

ALBE laisse le Roi entre les mains de Lerme et de Féria.

Portez-le sur son lit. Moi, cependant, je vais rendre la paix à Madrid. (*Il s'éloigne. On emporte le Roi, et tous les grands l'accompagnent.*)

SCÈNE VI.

CARLOS demeure seul en arrière près du cadavre. Quelques instants après, paraît LOUIS MERCADO. Il regarde timidement autour de lui et reste quelque temps en silence derrière le Prince, qui ne l'aperçoit pas.

MERCADO.

Je viens de la part de Sa Majesté la reine. (*Carlos détourne les yeux et ne lui donne pas de réponse.*) Mon nom est Mercado.... Je suis médecin de Sa Majesté.... et voici ma créance. (*Il montre au Prince un anneau avec un sceau. — Carlos continue de garder le*

silence.) La reine désire vivement vous entretenir aujourd'hui même.... Des affaires importantes....

CARLOS.

Il n'y a plus rien d'important pour moi en ce monde.

MERCADO.

Une commission, a-t-elle dit, que le marquis de Posa lui a laissée....

CARLOS *se lève rapidement.*

Quoi? Sur-le-champ. (*Il veut aller avec lui.*)

MERCADO.

Non, pas maintenant, gracieux prince. Il faut que vous attendiez la nuit. Toutes les issues sont gardées, et tous les postes doublés. Il est impossible de parvenir, sans être vu, à cette aile du palais. Vous risqueriez tout....

CARLOS.

Mais....

MERCADO.

Il y a tout au plus, prince, encore un moyen. La reine l'a imaginé. Elle vous le propose.... mais il est hardi, étrange et aventureux.

CARLOS.

C'est?

MERCADO.

Depuis longtemps il court un bruit, comme vous savez, que, vers minuit, dans les galeries voûtées du palais, l'ombre de l'empereur décédé erre sous la forme d'un moine. Le peuple croit à ce conte, les gardes n'occupent ce poste qu'en frissonnant. Si vous êtes résolu à vous servir de ce déguisement, vous pourrez, librement et sain et sauf, parvenir, à travers les sentinelles, jusqu'à l'appartement de la reine, que cette clef vous ouvrira. Cette apparence révéree vous protégera contre toute attaque. Mais il faut, prince, que votre résolution soit prise sur-le-champ. Vous trouverez dans votre chambre le masque et le vêtement nécessaires. Il faut que sans retard je porte la réponse à la reine.

CARLOS.

Et l'heure?

MERCADO.

L'heure est minuit.

CARLOS.

Dites-lui qu'elle peut m'attendre. (*Mercado se retire.*)

SCÈNE VII.

CARLOS, LE COMTE DE LERME.

LERME.

Sauvez-vous, prince. Le roi est furieux contre vous. Une atteinte à votre liberté.... sinon à votre vie. Ne m'en demandez pas davantage. Je me suis dérobé pour vous avertir. Fuyez sans délai.

CARLOS.

Je suis dans les mains du Tout-Puissant.

LERME.

Comme la reine vient de me le faire entendre, vous devez quitter Madrid aujourd'hui même et vous réfugier à Bruxelles. Ne différez pas, de grâce. La révolte favorise votre départ. C'est dans cette vue que la reine l'a excitée.... On n'aura pas la hardiesse, en ce moment, d'user de violence envers vous. Des chevaux de poste vous attendent dans la Chartreuse, et voici des armes, pour le cas où vous seriez forcé.... *(Il lui donne un poignard et des pistolets.)*

CARLOS.

Merci, merci, comte de Lerme.

LERME.

Votre histoire d'aujourd'hui m'a ému jusqu'au fond du cœur. Il n'y a plus d'ami qui aime ainsi. Tous les patriotes pleurent sur vous. Je ne puis maintenant vous en dire plus.

CARLOS.

Comte de Lerme, celui qui n'est plus vous nommait un noble cœur.

LERME.

Encore une fois, prince, partez, et que votre voyage soit heureux. Il viendra des temps meilleurs; mais alors je ne serai plus. Recevez ici, dès ce moment, mon hommage. *(Il met un genou en terre devant lui.)*

CARLOS veut l'en empêcher. Avec beaucoup d'émotion :

Pas ainsi.... non, pas ainsi, comte.... Vous m'attendrissez.... Je ne voudrais pas amollir mon courage....

LERME *lui baise la main avec une vive sensibilité.*

Roi de mes enfants! Oh! mes enfants pourront mourir pour vous. Moi, je ne le puis. Souvenez-vous de moi dans mes enfants.... Revenez en paix en Espagne. Sur le trône du roi Philippe, soyez homme. Vous avez aussi appris à connaître la souffrance. Ne formez aucune entreprise sanglante contre votre père! Non, rien de sanglant, mon prince. Philippe II força votre aïeul à descendre du trône.... Ce Philippe tremble aujourd'hui devant son propre fils. Songez-y, prince.... et qu'ainsi le ciel vous conduise! (*Il s'éloigne rapidement. Carlos s'apprête à sortir à la hâte d'un autre côté, mais il revient tout à coup sur ses pas et se prosterne devant le corps de Posa, qu'il presse de nouveau dans ses bras. Puis il quitte promptement la chambre.*)

L'antichambre du Roi.

SCÈNE VIII.

LE DUC D'ALBE et LE DUC DE FÉRIA *entrent, conversant ensemble.*
Une foule nombreuse de grands d'Espagne. C'est le soir et l'on allume les flambeaux¹.

ALBE.

La ville est tranquille. Comment avez-vous laissé le roi?

FÉRIA.

Dans la disposition la plus terrible. Il s'est enfermé. Quoi qu'il arrive, il ne veut recevoir personne. La trahison du marquis a changé subitement toute sa nature. Nous ne le reconnaissons plus.

ALBE.

Il faut que je le voie. Je ne puis cette fois user de ménagements avec lui. Une découverte importante qui vient d'être faite à l'instant même....

FÉRIA.

Une nouvelle découverte?

1. Cette indication, qui se trouve dans les anciennes éditions, a été ensuite omise; mais elle est nécessaire pour bien comprendre la scène suivante.

ALBE.

Un Chartreux qui s'était glissé secrètement dans la chambre du prince, et qui se faisait raconter, avec une curiosité suspecte, la mort du marquis de Posa, frappe les yeux de mes gardes. On l'arrête. On l'interroge. La crainte de la mort lui arrache l'avou qu'il a sur lui des papiers d'une grande importance, que le mort l'avait chargé de remettre aux mains du prince, si lui-même il ne reparaisait pas à ses yeux avant le coucher du soleil.

FÉRIA.

Eh bien ?

ALBE.

Ces lettres disent que Carlos doit quitter Madrid entre minuit et le matin.

FÉRIA.

Quoi ?

ALBE.

Qu'un vaisseau à Cadix se tient prêt à mettre à la voile, pour le transporter à Flessingue.... que les provinces des Pays-Bas n'attendent que lui pour secouer les chaînes de l'Espagne.

FÉRIA.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

ALBE.

D'autres lettres annoncent qu'une flotte de Soliman est déjà partie de Rhodes.... pour attaquer, en vertu du traité conclu, le roi d'Espagne, dans la Méditerranée.

FÉRIA.

Est-il possible ?

ALBE.

Ces mêmes lettres m'expliquent les voyages que ce chevalier de Malte avait faits, dans ces derniers temps, à travers toute l'Europe. Il ne s'agissait de rien moins que d'armer toutes les puissances du Nord pour la liberté des Flamands.

FÉRIA.

Voilà quel il était !

ALBE.

Enfin ces lettres sont accompagnées d'un plan détaillé de toute la guerre qui doit séparer à jamais les Pays-Bas de la monarchie espagnole. Rien, rien n'est omis ; la force et la résistance sont ca-

culées; toutes les ressources, toutes les forces du pays indiquées de point en point, ainsi que toutes les maximes à suivre, toutes les alliances à contracter. Le plan est diabolique, mais, en vérité.... d'un génie divin.

FÉRIA.

Quel traître impénétrable!

ALBE.

On fait encore allusion dans cette lettre à un entretien secret que le prince, au soir de sa fuite, doit se ménager avec la reine.

FÉRIA.

Comment? Mais ce serait aujourd'hui.

ALBE.

A minuit. Aussi ai-je déjà donné des ordres en conséquence. Vous voyez que cela presse. Il n'y a pas un moment à perdre.... Ouvrez la porte du roi.

FÉRIA.

Non! L'entrée est interdite.

ALBE.

J'ouvrirai donc moi-même.... Le danger croissant justifie cette audace.... *(Comme il se dirige vers la porte, elle s'ouvre, et le Roi sort.)*

FÉRIA.

Ah! lui-même!

SCÈNE IX.

LE ROI et LES PRÉCÉDENTS. *Tous s'effrayent à son aspect, s'écartent et le laissent respectueusement passer au milieu d'eux. Il s'avance, rêvant tout éveillé, comme un somnambule.... Ses vêtements et toute sa contenance montrent encore le désordre où l'avait jeté son évanouissement. Il passe, à pas lents, devant les grands qui sont présents, et regarde fixement chacun d'eux, sans en reconnaître aucun. Enfin, il s'arrête, pensif, et tient les yeux baissés vers la terre, jusqu'à ce que, peu à peu, l'agitation de son âme se fasse jour.*

LE ROI.

Rends-moi ce mort! Je veux le ravoir : il me le faut.

DOMINGO, *bus au duc d'Albe.*

Parlez-lui.

LE ROI.

Il me dédaignait et il est mort. Il faut qu'on me le rende. Il faut qu'il ait de moi une autre idée.

ALBE s'approche avec crainte.

Sire....

LE ROI.

Qui parle ici ? (*Il parcourt longtemps des yeux tout le cercle.*) A-t-on oublié qui je suis ? Pourquoi pas à genoux devant moi, créature ? Je suis encore roi. Je veux voir la soumission. Tous feront-ils peu de cas de moi, parce qu'un seul m'a méprisé ?

FÉRIA.

Le prince Carlos....

LE ROI.

Il avait un ami, qui, pour lui, est allé à la mort.... pour lui ! Avec moi, il eût partagé un royaume.... Comme il me regardait de haut ! On ne regarde pas avec tant de fierté du haut d'un trône. Ne voyait-on pas manifestement à quel point il avait conscience du prix de sa conquête ? Ce qu'il a perdu, sa douleur le témoigne. On ne pleure ainsi rien de passager.... Pour qu'il vécût encore, je donnerais les Indes. Oh ! toute-puissance humaine, inhabile à consoler, qui ne peut pas même allonger le bras jusqu'au tombeau, ni réparer, quand il s'agit de la vie d'un homme, la moindre précipitation ! Les morts ne ressuscitent plus ! Qui ose me dire que je suis heureux ? Dans le tombeau habite un homme qui m'a refusé son estime. Que me font les vivants ? Un génie, un homme libre a paru dans tout ce siècle.... un seul.... Il me méprise et meurt.

ALBE.

Notre vie serait donc inutile !... Descendons au tombeau, Espagnols ! Jusque dans la mort, cet homme nous enlève le cœur du roi !

LE ROI s'assied, la tête appuyée sur son bras.

Ainsi donc il ne serait plus pour moi ! Je l'ai aimé.... beaucoup aimé. Il m'était cher, comme un fils. Dans ce jeune homme, une nouvelle et plus belle aurore se levait pour moi. Qui sait ce que je lui réservais ? Il était mon premier amour. Que toute l'Europe me maudisse ! L'Europe peut me maudire. De lui j'ai mérité de la reconnaissance.

DOMINGO.

Par quel charme....

LE ROI.

Et à qui a-t-il fait ce sacrifice? A un enfant, à mon fils? Non, je ne le croirai jamais. Un Posa ne meurt pas pour un enfant. La pauvre flamme de l'amitié ne remplit pas le cœur d'un Posa. Ce cœur battait pour toute l'humanité. L'objet de son amour, c'était le monde avec toutes les races futures. Pour satisfaire cette passion, il trouve un trône... et passe devant? Cette haute trahison envers sa chère humanité, un Posa pourrait se la pardonner? Non. Je le connais mieux. Il ne sacrifie pas Philippe à Carlos, mais le vieillard au jeune homme, son disciple. L'astre couchant du père ne paye plus le labeur de cette tâche nouvelle. On la réserve pour le prochain lever de l'astre du fils.... Oh! c'est clair. On attend mon départ.

ALBE.

Lisez dans ces lettres la confirmation de votre pensée.

LE ROI *se lève.*

Il pourrait s'être trompé dans son calcul. Je suis, j'existe encore. Je te rends grâce, nature! Je sens dans mes nerfs la force de la jeunesse. Je veux faire de lui un objet de risée. Je veux que sa vertu n'ait été que la chimère d'un rêveur, qu'il soit mort comme un fou. Que sa chute écrase son ami et son siècle! Voyons comment on se passera de moi. Le monde est encore à moi pour une soirée. Je veux l'employer de telle sorte, cette soirée, qu'après moi, dans dix âges d'homme, aucun planteur ne fasse de récolte sur ce sol brûlé. Il m'a sacrifié à l'humanité, son idole. Que l'humanité paye pour lui!... Et maintenant.... c'est par sa poupée que je commence. (*Au duc d'Albe.*) Que me disiez-vous de l'infant? Répétez-le moi. Que m'apprennent ces lettres?

ALBE.

Ces lettres, Sire, contiennent le dernier legs du marquis de Posa au prince Charles.

LE ROI *parcourt les papiers, pendant que tous les assistants l'observent avec une attention pénétrante. Après avoir lu quelque temps, il les met de côté et parcourt la chambre en silence.*

Qu'on m'appelle le cardinal inquisiteur. Je le prie de me

donner une heure. (*Un des grands sort. Le Roi reprend les papiers, continue à lire et les dépose de nouveau.*) Cette nuit donc ?

TAXIS.

Au coup de deux heures, les chevaux de poste doivent se trouver devant le couvent des Chartreux.

ALBE.

Et des gens que j'ai envoyés ont vu porter au couvent divers effets de voyage, reconnaissables aux armes de la couronne.

FÉRIA.

On dit aussi que l'on se serait procuré chez des agents maures, au compte de la reine, de grandes sommes d'argent, qui doivent être touchées à Bruxelles.

LE ROI.

Où a-t-on laissé l'enfant ?

ALBE.

Près du corps du chevalier.

LE ROI.

Y a-t-il encore de la lumière dans la chambre de la reine ?

ALBE.

De ce côté, tout est tranquille. Elle a aussi congédié ses femmes de chambre plus tôt qu'elle n'a coutume de le faire. Quand la duchesse d'Arcos, qui est sortie la dernière de sa chambre, l'a quittée, elle dormait déjà d'un profond sommeil. (*Un Officier de la garde entre, tire le duc de Féria à part et lui parle à voix basse. Celui-ci se tourne, tout étonné, vers le duc d'Albe; d'autres s'approchent d'eux, et il s'élève un sourd murmure.*)

FÉRIA, TAXIS, DOMINGO, à la fois.

C'est étrange !

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

FÉRIA.

Une nouvelle, Sire, qui est à peine croyable....

DOMINGO.

Deux Suisses qui reviennent à l'instant de leur poste, rapportent.... C'est ridicule à répéter.

LE ROI.

Eh bien ?

ALBE.

Que, dans l'aile gauche du palais, l'ombre de l'empereur est

apparue et a passé devant eux d'un pas assuré et solennel. Toutes les sentinelles qui sont répandues dans ce pavillon confirment ce rapport et ajoutent que l'apparition est allée se perdre dans les chambres de la reine.

LE ROI.

Et sous quelle forme est-il apparu?

L'OFFICIER.

Sous le même habit d'hiéronymite qu'il porta en dernier lieu à Saint-Just.

LE ROI.

Comme moine? Et les gardes l'ont donc connu de son vivant? Car, sans cela, comment sauraient-ils que c'est l'empereur?

L'OFFICIER.

Le sceptre qu'il portait à la main leur prouvait que ce ne pouvait être que l'empereur.

DOMINGO.

Et, selon le bruit qui court, on l'aurait déjà vu plusieurs fois sous cette forme.

LE ROI.

Personne ne lui a adressé la parole?

L'OFFICIER.

Personne n'a eu ce courage. Les gardes ont dit leur prière et l'ont laissé passer respectueusement.

LE ROI.

Et l'apparition s'est perdue dans les chambres de la reine?

L'OFFICIER.

Dans l'antichambre de la reine. (*Silence général.*)

LE ROI *se retourne vivement.*

Que dites-vous?

ALBE.

Sire, nous sommes muets.

LE ROI, *après un moment de réflexion, à l'Officier.*

Faites mettre mes gardes sous les armes et fermer toutes les issues de cette aile du palais. J'ai envie de dire un mot à cet esprit. (*L'Officier sort. Aussitôt après un Page entre.*)

LE PAGE.

Sire! le cardinal inquisiteur.

LE ROI, *aux assistants.*

Laissez-nous. (*Le Cardinal grand inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-dix ans et aveugle, appuyé sur un bâton et conduit par deux dominicains. Les grands, lorsqu'il passe au milieu d'eux, se prosternent devant lui et touchent le bord de son vêtement. Il leur donne sa bénédiction. Tous s'éloignent.*)

SCÈNE X.

LE ROI *et* LE GRAND INQUISITEUR. *Long silence.*

LE GRAND INQUISITEUR.

Suis-je devant le roi ?

LE ROI.

Oui.

LE GRAND INQUISITEUR.

C'est à quoi je ne m'attendais plus.

LE ROI.

Je renouvelle une scène du temps passé. Philippe, l'infant, demande conseil à son instituteur.

LE GRAND INQUISITEUR.

Conseil ? Jamais Charles, mon élève, votre illustre père, n'en eut besoin.

LE ROI.

Il n'en était que plus heureux. J'ai commis un meurtre, cardinal, et aucun repos....

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi avez-vous commis un meurtre ?

LE ROI.

Une imposture, qui est sans exemple....

LE GRAND INQUISITEUR.

Je la connais.

LE ROI.

Que connaissez-vous ? Par qui ? Depuis quand ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Je sais depuis des années ce que vous savez depuis le coucher du soleil.

LE ROI, *avec surprise.*

Vous aviez déjà connaissance de cet homme ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, est écrite sur les registres sacrés de la *Santa Casa*.

LE ROI.

Et il circulait librement ?

LE GRAND INQUISITEUR.

La corde au bout de laquelle il voltigeait était longue, mais ne pouvait rompre.

LE ROI.

Il a franchi les limites de mon empire.

LE GRAND INQUISITEUR.

En quelque lieu qu'il fût, j'y étais aussi.

LE ROI *va et vient avec humeur*.

On savait dans la main de qui j'étais.... Pourquoi tardait-on à m'avertir ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Je retourne la question.... Pourquoi ne vous êtes-vous pas informé, quand vous vous jetiez dans les bras de cet homme ? Vous le connaissiez. Un regard vous a démasqué l'hérétique.... Qu'est-ce qui a pu vous décider à soustraire cette victime au saint-office ? Se joue-t-on ainsi de nous ? Si la Majesté Royale s'abaisse au rôle de recéleuse.... si, derrière notre dos, elle s'entend avec nos pires ennemis, qu'advient-il de nous ? Si un seul peut trouver grâce, de quel droit cent mille ont-ils été sacrifiés ?

LE ROI.

Il est aussi sacrifié.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non, il est assassiné.... sans gloire, criminellement.... Le sang qui devait couler glorieusement en notre honneur a été versé par la main d'un meurtrier. Cet homme était à nous.... Qu'est-ce qui vous autorisait à porter la main sur les biens sacrés de notre ordre ? Il était là pour mourir par nous. C'était un don de Dieu, conforme aux besoins de ce temps : Dieu voulait, dans la solennelle flétrissure d'un tel génie, donner en spectacle l'orgueilleuse raison. Tel était mon plan longtemps mûri. Et maintenant, la voilà renversée, l'œuvre de tant d'années. Il nous est dérobé, et vous n'en avez, vous, que des mains sanglantes.

LE ROI.

La passion m'a entraîné. Pardonne-moi!

LE GRAND INQUISITEUR.

La passion?... Est-ce Philippe, l'enfant, qui me répond? Suis-je seul devenu un vieillard? La passion! (*Secouant la tête avec humeur.*) Déclare les consciences libres dans ton empire, quand tu portes toi-même tes propres chaînes.

LE ROI.

En pareille matière, je suis encore un novice. Aie de la patience avec moi.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non! Je ne suis pas content de vous.... Démentir ainsi tout le cours passé de votre règne! Où était donc alors ce Philippe dont l'âme ferme, pareille à l'étoile qui est le pivot des cieux, tourne sur elle-même, d'un cours immuable et éternel? Tout le passé s'était-il abîmé derrière vous? Le monde, dans ce moment où vous lui tendiez la main, n'était-il plus le même? Le poison n'était-il plus poison? Le mur de séparation entre le bien et le mal, le vrai et le faux, était-il tombé? Qu'est-ce que la résolution, la constance, la foi virile, si, dans une seule minute de tiédeur, une règle de soixante ans se fond comme un caprice de femme?

LE ROI.

Je lisais dans ses yeux.... Pardonne-moi cette rechute dans l'humaine faiblesse. Le monde a un accès de moins à ton cœur. Tes yeux sont éteints.

LE GRAND INQUISITEUR.

Qu'aviez-vous affaire de cet homme? Que pouvait-il avoir à vous montrer de nouveau, à quoi vous ne fussiez préparé? Connaissez-vous si peu l'enthousiasme des rêveurs et l'innovation? Le langage orgueilleux des réformateurs du monde était-il pour votre oreille un son si inaccoutumé? Si des mots suffisent pour renverser l'édifice de votre conviction.... de quel front, je le demande et dois le demander, avez-vous pu signer l'arrêt de mort de cent mille âmes faibles qui n'avaient rien fait de pis pour monter sur le bûcher?

LE ROI.

Je voulais un homme. Ces Domingo....

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi des hommes? Les hommes ne sont pour vous que des nombres, rien de plus. Faut-il que je fasse épeler à mon élève à cheveux gris les éléments de l'art des monarques? Que le Dieu de la terre apprenne à se passer de ce qui peut lui être refusé. Soupirer après la sympathie d'autrui, n'est-ce pas reconnaître que ce monde possède votre semblable? Et quels droits, je voudrais l'apprendre, avez-vous à faire valoir, pour dominer sur vos semblables?

LE ROI *se jette dans un fauteuil.*

Je suis un homme faible et petit, je le sens.... Tu exiges de la créature ce qui n'est possible qu'au créateur.

LE GRAND INQUISITEUR.

Non, Sire, on ne me trompe pas. Je lis au dedans de vous.... Vous vouliez nous échapper. Les lourdes chaînes de notre ordre vous pèsent; vous vouliez être libre et seul. (*Il s'arrête. Le Roi se tait.*) Nous sommes vengés.... Rendez grâce à l'Église qui se contente de vous punir en mère. Le choix qu'on vous a laissé faire à l'aveugle a été votre châtiment. Vous êtes instruit. Maintenant, revenez à nous.... Si je n'étais pas en ce moment devant vous.... par le Dieu vivant!... vous eussiez ainsi paru devant moi demain.

LE ROI.

Pas un tel langage! Modère-toi, prêtre! Je n'endure pas cela. Je ne peux m'entendre parler sur ce ton.

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuel?... J'ai donné deux rois au trône d'Espagne et j'espérais laisser une œuvre solidement fondée. Je vois que le fruit de ma vie est perdu. Don Philippe lui-même ébranle mon édifice. Et maintenant, Sire.... pourquoi suis-je mandé? Qu'ai-je à faire ici?... Je n'ai point envie de réitérer cette visite.

LE ROI.

Une tâche encore, la dernière.... puis tu pourras t'en aller en paix. Que le passé soit passé et la paix conclue entre nous.... Nous sommes réconciliés?

LE GRAND INQUISITEUR.

Si Philippe s'incline avec humilité.

LE ROI, *après une pause.*

Mon fils médite une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que décidez-vous ?

LE ROI.

Rien.... ou tout....

LE GRAND INQUISITEUR.

Et ici que veut dire « tout ? »

LE ROI.

Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR.

Eh bien, Sire ?

LE ROI.

Peux-tu me fonder un nouveau dogme qui justifie le meurtre sanglant d'un fils ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour apaiser l'éternelle justice, le fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI.

Tu veux établir cette opinion dans toute l'Europe ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Partout où l'on révère la croix.

LE ROI.

Je commets un attentat contre la nature.... Comptes-tu aussi réduire au silence cette voix puissante ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Devant la foi, la voix de la nature est sans pouvoir.

LE ROI.

Je dépose en tes mains ma fonction de juge.... Puis-je rester absolument à l'écart ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Livrez-le-moi.

LE ROI.

C'est mon fils unique.... Pour qui ai-je amassé ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Plutôt pour les vers de la tombe que pour la liberté.

LE ROI se lève.

Nous sommes d'accord. Venez.

LE GRAND INQUISITEUR.

Où?

LE ROI.

Recevoir de mes mains la victime. (*Il l'emmène.*)

SCÈNE XI.

Chambre de la Reine.

CARLOS, LA REINE, à la fin LE ROI et sa suite.

CARLOS, en habit de moine, un masque sur le visage, qu'il ôte à ce moment même, une épée nue sous le bras. Il fait nuit sombre. Il s'approche d'une porte, qui s'ouvre. La Reine sort en déshabillé de nuit, avec un flambeau allumé. Carlos met un genou en terre devant elle.

Élisabeth!

LA REINE, le contemple avec une muette douleur.

C'est ainsi que nous nous revoyons?

CARLOS.

C'est ainsi que nous nous revoyons! (*Un moment de silence.*)

LA REINE cherche à se contenir.

Levez-vous! Ne nous amollissons pas l'un l'autre, Charles. Le grand homme qui n'est plus ne veut pas être honoré par des larmes impuissantes. Que les larmes coulent pour de moindres souffrances!... Il s'est sacrifié pour vous. De sa précieuse vie il a acheté la vôtre.... Et ce sang aurait coulé pour une vaine chimère?... Carlos! j'ai moi-même répondu de vous. Sur ma caution, il a quitté ce monde avec plus de joie. Ferez-vous de moi une menteuse?

CARLOS, avec enthousiasme.

Je veux lui élever un mausolée, tel que jamais roi n'en a eu de pareil.... Il faut qu'un paradis fleurisse sur sa cendre!

LA REINE.

Voilà comme je vous désirais! C'était là la grande pensée de sa mort! C'est moi qu'il a choisie pour être l'exécutrice de sa dernière volonté. Je vous somme en son nom. Je veillerai à l'ac-

complissement de ce serment.... Et en mourant il a encore déposé un autre legs dans ma main.... Je lui ai donné ma parole.... et.... pourquoi le tairais-je? il m'a légué son Charles.... Je brave l'apparence.... je ne veux plus trembler devant les hommes, non, je veux être hardie, comme un ami. Mon cœur parlera. Il appelait notre amour vertu? Je l'en crois et ne veux plus que mon cœur....

CARLOS.

N'achevez pas, reine.... J'ai rêvé un long et pénible rêve. J'ai mais.... Maintenant, je suis éveillé. Que le passé soit oublié! Voici vos lettres que je vous rends. Détruisez les miennes. Ne craignez plus de moi aucun emportement du cœur. C'en est fait. Un feu plus pur a transformé mon être. Ma passion habite dans les sépulcres des morts. Aucun désir mortel ne partage plus mon cœur. (*Après un moment de silence, lui prenant la main.*) Je suis venu pour prendre congé. Ma mère, enfin je reconnais qu'il est un bien plus grand, plus désirable, que celui de te posséder.... Une courte nuit a imprimé l'essor au cours languissant de mes années, et m'a donné avant le temps la maturité virile. Je n'ai plus, pour cette vie, d'autre tâche que de me souvenir de lui. Toutes mes récoltes sont faites.... (*Il s'approche de la Reine, qui se cache le visage.*) Ne me dites-vous rien, rien, ma mère?

LA REINE.

N'ayez pas égard à mes larmes, Charles.... Je ne puis faire autrement.... Mais, croyez-moi, je vous admire.

CARLOS.

Vous étiez la seule confidente de notre alliance.... A ce titre, vous resterez pour moi ce que j'ai de plus cher dans le monde entier. Quant à mon amitié, je ne puis pas plus vous la donner désormais, que je n'aurais pu donner hier mon amour à une autre femme.... Mais, assurément, la royale veuve me sera sacrée, si la Providence me place sur ce trône. (*Le Roi, accompagné du Grand Inquisiteur et des grands de sa suite, paraît dans le fond, sans être aperçu.*) Maintenant, je quitte l'Espagne, et je ne reverrai plus mon père.... plus jamais dans cette vie. Je ne l'estime plus. La nature est morte dans mon sein.... Redevenez pour lui une épouse. Il a perdu un fils. Rentrez dans le cercle de vos devoirs.... Je cours sauver des mains de la tyrannie mon peuple

opprimé. Madrid ne me reverra que roi, ou jamais. Et maintenant pour le dernier adieu.... *(Il l'embrasse.)*

LA REINE.

Oh! Charles! que faites-vous de moi?... Je n'ose pas m'élever jusqu'à cette virile grandeur; mais vous comprendre et vous admirer, je le puis.

CARLOS.

Ne suis-je pas fort, Élisabeth? Je vous tiens dans mes bras et ne faiblis point. Hier encore, les terreurs de la mort prochaine n'auraient pu m'arracher de cette place. *(Il la quitte.)* Mais cela est passé. Maintenant, je brave toutes les destinées de la vie mortelle. Je vous ai tenue dans mes bras, et je n'ai point faibli... Silence! N'avez-vous pas entendu quelque chose? *(Une horloge sonne.)*

LA REINE.

Je n'entends rien que la terrible cloche qui sonne notre séparation.

CARLOS.

Bonne nuit donc, ma mère! C'est de Gand que vous recevrez ma première lettre, qui fera connaître le secret de nos relations. Je vais maintenant agir ouvertement avec don Philippe. Je veux que désormais il n'y ait plus rien de secret entre nous. Vous n'avez plus besoin de redouter les yeux du monde.... Que ceci soit ma dernière tromperie. *(Il veut reprendre le masque. Le Roi s'est avancé entre eux.)*

LE ROI.

C'est ta dernière! *(La Reine tombe évanouie.)*

CARLOS court à elle et la reçoit dans ses bras.

Est-elle morte? O ciel et terre!

LE ROI, froid et calme, au Grand Inquisiteur.

Cardinal, j'ai rempli ma tâche. Accomplissez la vôtre. *(Il sort.)*

FIN DE DON CARLOS.

APPENDICE.

VARIANTES ET PIÈCES DIVERSES

RELATIVES A DON CARLOS.

Il existe cinq versions, notablement diverses, de la première moitié de *Don Carlos*, et trois de la seconde :

1° Celle que Schiller a publiée dans les quatre premiers cahiers de la *Thalie du Rhin* (1785 à 1787), et qui va jusqu'à la moitié du troisième acte. Elle est très-différente, pour le plan comme pour l'exécution, de la forme définitive de la pièce, telle que nous la voyons dans les Œuvres complètes. Quelques scènes n'y sont qu'indiquées, par des résumés et des fragments.

2° La première édition complète (1787). Quelques-unes des scènes contenues dans la *Thalie* y sont supprimées ou remplacées par d'autres. D'autre part, certaines lacunes sont comblées et les esquisses développées, au moins celles que le poète voulait garder dans la nouvelle économie de son drame. Malgré ces additions, la première moitié, déjà publiée, se trouve considérablement réduite et abrégée. Elle avait, dans la *Thalie*, sans tenir compte des scènes non rédigées et simplement indiquées, 4441 vers; dans l'édition de 1787, elle n'en a plus que 3379. Le commencement du troisième acte a changé de place. Il s'ouvre, dans la première version du drame, par la scène entre Carlos et le prieur des Chartreux, qui est maintenant la quatorzième du second acte; dans la nouvelle, comme dans toutes celles qui l'ont suivie, par le monologue du roi.

3° et 4° Les éditions de 1802 et 1804, qui ne diffèrent l'une de l'autre que par un fort petit nombre de changements, mais qui diffèrent, toutes deux, des précédentes par de nombreuses réductions et suppressions, surtout dans la seconde moitié, et par une transposition de scènes au quatrième acte. C'est l'édition de 1804 qui est reproduite dans les Œuvres complètes et que nous avons traduite.

5° La rédaction en prose que Schiller fit en 1785 pour le théâtre de Leipzig. Elle a été publiée, en 1808, par Albrecht, directeur du théâtre de Hambourg. M. Boas en a donné une nouvelle édition, en 1840, dans ses *Suppléments aux œuvres de Schiller*, d'après une copie du manuscrit que l'on garde aux archives du théâtre de Dresde. Pour la fin de la pièce, cette rédaction en prose est le premier jet de Schiller; car, lorsqu'il l'entreprit, il n'avait pas encore achevé son drame en vers. Aussi, à partir de la scène huitième du cinquième acte, la différence est-elle très-grande entre cette version et celles qui la suivirent.

Dans le reste du drame, l'édition en prose se tient assez près de l'édition complète de 1787 ; cependant il y a bien des parties abrégées, et quelques suppressions.

Nous choisirons, entre les variantes que nous offrent ces diverses formes de *don Carlos*, quelques-unes de celles qui nous paraissent les plus importantes, et les plus propres à montrer les modifications apportées successivement au premier plan du drame, et le changement qui s'était fait, durant ce long enfantement, dans le goût et la manière de l'auteur.

ACTE PREMIER.

Voici quelle est, dans la *Thalie*, la forme de la première scène. C'est, de toutes les scènes conservées, celle qui a subi les plus grands changements, dès la seconde édition.

Les jardins royaux d'Aranjuez.

PREMIER TABLEAU.

Une agréable perspective d'allées d'orangers, de bocages, de statues, d'urnes et de jets d'eau. La lumière est distribuée de telle façon que le devant de la scène demeure sombre, tandis que le fond est clair et riant.

SCÈNE I.

CARLOS, *sortant de sombres bocages, s'avance lentement et plongé dans ses pensées. Sa figure bouleversée trahit la lutte de son âme ; de temps en temps il s'arrête timidement, comme s'il prêtait l'oreille à quelque chose. Le hasard le conduit devant la statue de Byblis et de Caunus¹ ; il s'arrête pensif devant elle. Pendant ce temps, derrière la scène, on entend une musique champêtre de flûtes et de hautbois, qui se perd peu à peu dans le lointain. Le Prince quitte la statue dans une grande agitation ; on voit la tristesse et la fureur alterner dans ses mouvements ; il court violemment çà et là, et à la fin tombe épuisé sur un canapé. Cependant le Père DOMINGO se montre dans le fond et s'arrête quelque temps à l'observer. Enfin il s'approche ; Carlos s'éveille au bruit et se lève vivement d'un air d'humeur.*

CARLOS.

L'archespion me poursuit partout comme les jugements de Dieu... Que voulez-vous ? Qui cherchez-vous ici ?... C'est par là, autant que je puis savoir, que le roi s'est retiré avec la cour.

DOMINGO.

Le roi, prince, et tous les grands sont réunis dans le bois de citronniers. La joie est générale ; pour y mettre le comble, il ne manque plus que Carlos.

1. La fable de Caunus et de sa sœur Byblis est racontée fort diversement ; mais le fond commun de tous les récits est l'amour incestueux du frère et de la sœur et les malheurs qui en furent la suite.

CARLOS.

Pour l'empoisonner soudain ? Le roi Philippe est-il déjà las de sa bonne humeur, qu'il invite à sa table les serpents attachés à son fils ?

DOMINGO.

Cela passe mon intelligence, prince. La plus belle journée de printemps... les rians jardins... et tout autour la campagne émaillée de fleurs. Le ciel lui-même lutte avec le paysage, l'art avec la nature, pour vous égayer. Semblable à un paradis, le superbe séjour d'Aranjuez nous rit de toutes parts, et pourtant dans vos yeux pas une trace de joie !

CARLOS.

Dans ton riant Aranjuez, Carlos ne voit rien... que son âme sombre

DOMINGO.

Mais ce chagrin énigmatique, que nous lisons depuis longtemps déjà dans vos yeux, qui est la terreur de votre empire et le secret de toute la cour, a déjà arraché mainte larme aux yeux du roi, votre père.

CARLOS.

En coule-t-il pour cela une de moins des miens ? Ce cœur se guérit-il peut-être quand le sien saigne ? N'a-t-il que des larmes pour son fils unique ?... Le mendiant en donne aussi sans doute à son enfant. Qu'il tire donc, ne fût-ce qu'une goutte de pavot des mines inépuisables de son Pérou, pour endormir la douleur dans ce sein ! Qu'il offre donc le magnifique tribut que la mer, son terrible vassal, lui envoie docilement des deux Indes, et qu'il voie si, à ce prix, il pourra gagner le bourreau de son Charles.... Regardez autour de vous.... Ce paradis, votre grand roi l'a appelé dans un affreux désert.... Qu'il appelle donc.... son Carlos l'en prie.... un sourire sur mon visage.

DOMINGO.

Il le fera. Seulement *rompez cet horrible silence, seulement ouvrez votre cœur au cœur paternel* ¹. Le désir que Charles confiera à Philippe, le roi le lui *accordera*.

CARLOS.

Fera-t-il cela ?... Malheur à moi ! Et quand il le voudrait.... le peut-il ? Et quand je le demanderais dans les dernières convulsions de l'agonie ?... quand ce vœu exaucé pourrait ramener du séjour de la tombe mon esprit déjà envolé ?.... Jamais !

DOMINGO.

Je tremble, prince.... Que me dit cette énigme ?

CARLOS.

Ne suis-je pas le fils d'un grand roi ? Je partage mon père avec des hémisphères, et pourtant il faut que dans un seul vœu ce grand fils de roi se consume à en mourir. Oh ! quel vœu !... et cependant.... je puis le dire, je demande peu.... je ne demande que ce que je puis étreindre de ces deux bras....

1. Voy. p. 3. — Ce qui, dans le dialogue, est imprimé en italique a été conservé par Schiller dans la dernière rédaction du drame.

DOMINGO.

Comment ? Serait-il possible, prince ? *Y aurait-il encore quelque désir ? etc. Je suis satisfait* ¹.

CARLOS, *après quelques moments de profonde réflexion.*

Cette heure, je ne l'oublierai jamais.... Avec cette heure, ma vie a commencé.... Elle a fui.... ma vie a été finie.

DOMINGO.

Finie, prince?... Un faible avant-goût d'un royal avenir....

CARLOS.

Elle est finie. Quand l'enfant déjà rêvait de diadèmes, que peut désirer le jeune homme ?

DOMINGO, *qui le regarde en l'épiant.*

De les porter.

CARLOS.

Homme téméraire.... vous parlez au fils du roi Philippe. Plus un mot de cela.... Je frissonne à la pensée de cette aurore qui ne pourra luire à mes yeux que derrière le cercueil de mon père.

DOMINGO.

Et pourtant, noble prince.... si Carlos désire sans espoir, quelle autre chose.... quelle autre qu'une couronne peut-il désirer ? Le monde est grand.... le bras des rois s'étend loin....

CARLOS.

Là il se brise.

DOMINGO.

Et le bras de l'Église aussi ? Oh ! parlez.... *Philippe ne peut payer trop cher le repos de son fils* ².

CARLOS.

Non ? pas même si mon désir insensé visait droit à son cœur ? Pas même si cette soif impie ne pouvait être étanchée que par le crime le plus affreux, qui ferait reculer d'effroi et frissonner d'horreur la nature outragée ?

DOMINGO.

Cela est épouvantable, prince.

CARLOS.

Maintenant, vous savez tout.... Allez, et n'y pensez jamais.... Là finit la grandeur de Philippe. Son ordre peut-il faire que les astres rétrogradent, que le nord et le sud s'embrassent?... Une loi éternelle, terrible, gravée avec le sang dans notre cœur.... la règle inflexible, immuable de la nature, se dresse contre moi, barrière menaçante que nulle puissance ici-bas ne peut renverser.

DOMINGO.

Je demeure stupéfait.... Quelle horreur monstrueuse git ici cachée, si l'espoir même de tant de trônes n'a plus aucun charme ?

1. Voy. p. 3 et 4. Dans ce morceau, qui en allemand forme treize vers, il n'y a entre le texte de la *Thalie* et celui des éditions complètes qu'une seule différence digne de remarque. Au lieu des mots « que des princes se pressaient à son baise-main, » Schiller avait écrit d'abord : « que des princes à cheveux gris allaient en chancelant à son baise-main. »

2. Voy. p. 3.

CARLOS.

En vain votre esprit la voudrait pénétrer. Il faudrait que, comme moi, couronné roi dans le sein de votre mère, vous eussiez été élevé dans la région du trône et allaité par la Fortune même, pour pouvoir comprendre ce qui torture un prince.

DOMINGO.

C'est étrange.... et, chose plus étrange encore!... c'est que votre mère, la reine, tient le même langage....

CARLOS éclate violemment.

Qua dis-tu? « Mère!... » Maudit soit ce mot sur tes lèvres! maudit soit ce nom et banni de la création!

DOMINGO.

Prince!

CARLOS, allant et venant, dans une grande agitation.

Elle, ma mère?... Va, malheureux, tu m'as lancé sans pitié sur un mur.... Elle, ma mère!.... « Mère, » as-tu dit? *O ciel! fais que je pardonne à celui qui en a fait ma mère!*

DOMINGO.

Ce sont les plus sacrés de tous les liens, contre lesquels ici vous blasphémez.

CARLOS.

Des chaînes.... voulez-vous dire. Il n'est pas plus terrible, prenez-y garde, le bruit de celles qui résonnent dans l'abîme infernal... Les galères vous lâchent.... la tombe vous laisse libre.... les chaînes de la damnation à la fin se brisent.... Ces liens-là, jamais! La tendresse de toutes les mères qui ont été et qui viendront encore ne pourra réparer de toute éternité le mal que m'a fait cette seule mère.

DOMINGO.

Qu'entends-je? Mes oreilles me trompent-elles? Un songe m'a-t-il déçu? *Toute l'Espagne aime sa reine jusqu'à l'adoration.... prince.... et vous seul vous la poursuivriez d'une telle haine?*

CARLOS est revenu à lui et paraît interdit.

DOMINGO.

C'est impossible, prince.... vous ne pouvez si brusquement démentir la voix de l'Espagne; l'ardent jeune homme, si enthousiaste, si ouvert à tout ce qui est beau, ne peut dégénérer si monstrueusement! *Quoi? prince.... la plus belle femme du monde!*, reine au premier aspect et sans trône, qui à peine a vécu vingt-deux printemps, et femme d'un vieillard.... formée par la nature pour la tendresse, pour le plaisir.... attachée à la galère tyrannique d'un hymen sans joies.... Française de naissance.... et reine.... et déclarée *naguère votre fiancée? Impossible, prince! incroyable! jamais!* Où jeunes et vieux brûlent sans espoir, Carlos ne peut, avec toute espérance, demeurer glacé. *Ce que tous aiment, Carlos ne peut être seul à le haïr; Carlos ne saurait être dans une si singulière contradiction avec lui-même.* Non, prince.... je le jure

par l'âme de votre mère.... L'étrange énigme de votre chagrin, la reine.... je gage.... la peut résoudre. *Prenez garde, prince, qu'elle apprenne jamais à quel point elle déplaît à son fils. La nouvelle lui serait douloureuse* ¹.

CARLOS, qui pendant tout ce discours a tenu les yeux fixés malignement sur lui.

Pensez-vous ?

DOMINGO.

Et extrêmement inattendue.... En vérité, prince, depuis longtemps déjà on se murmure à l'oreille, sur votre compte, la plus plaisante histoire. *Si vous voulez bien vous souvenir encore du dernier tournoi de Saragosse, où une lance effleura notre roi. La reine était assise avec ses dames sur le plus haut balcon du palais, et regardait, etc. en reprenant haleine* ¹.

CARLOS, avec une indifférence factice, après s'être promené vivement sur la scène pendant quelque temps.

Vous me dites, ami, des choses étranges.

DOMINGO.

Mais rien, je pense, qui vous surprenne. (*S'approchant du Prince avec une sorte d'intimité.*) Que je serais heureux, prince, si je pouvais en retour lire dans votre âme !

CARLOS.

Soit, très-révérénd père.... A votre ministère on ne cache rien.... N'affichez-vous pas votre vertu sur votre habit?.... Ce n'est pas en vain que vous tenez la clef de toutes les consciences, ni en vain, je pense, que le roi Philippe vous a confié la comptabilité de tous les péchés des princes du sang.

DOMINGO.

Il est aussi, prince, des souhaits favoris au sujet desquels on ne prend pas pour juge la conscience.

CARLOS.

Oui, sans doute, il est de tels souhaits, mais ce sont des mystères qui ne peuvent absolument pas souffrir le bavardage.

DOMINGO.

Le bavardage, prince, est la plus punissable transgression de mon ministère.

CARLOS.

Eh ! je sais, très-révérénd père, je sais parfaitement avec quelle fidélité vous taisez au monde ce que Dieu peut vous dire en confidence.

DOMINGO.

Comme aussi ce que me confessent les agneaux qui me sont confiés.

CARLOS, après avoir réfléchi quelques instants.

Un seul mot encore.... avant que mon cœur tout entier se livre à vous en toute foi et confiance.... Il faut, mon père, pardonner la méfiance au sang de Philippe, et aucun ami ne me quitte sans avoir subi une épreuve.

1. Voy. p. 5.

DOMINGO.

Je n'en redoute aucune.

CARLOS.

Un rien.... vous allez rire peut-être.... mais qui me donnera l'entière assurance de votre discrétion. Écoutez-moi.

DOMINGO.

Je suis impatient de vous entendre.

CARLOS.

Dans les profondeurs de la Sierra Morena, on montre un puits, qui aujourd'hui est à sec, où un ancien roi de Castille a caché ses trésors, lorsque la crainte des Maures se répandit en Espagne.... Au fond, bien bas, est placée une grande dalle noire, sous laquelle, à ce qu'on raconte, un sourd bruit d'or se fait entendre trois nuits avant la fête de la Résurrection, et cet or on peut alors l'enlever. Celui qui descend dans ce puits avec un cœur pur enlève la lourde dalle comme un grain de sable ; mais à peine, continue l'oracle, un coquin l'a-t-il touchée de noirs bubons couvrent la main du pervers, et le trésor irrité s'enfoncé plus bas, de la hauteur d'une tour.

DOMINGO.

Sérieusement, mon prince, raconte-t-on ainsi la chose en effet ?

CARLOS.

Aussi vrai que vous êtes honnête.... On va jusqu'à nommer des téméraires qui étaient déjà suspendus dans le seau pour aller défier le fantôme.... Mais tout à coup la crainte les saisit, et ils s'estimèrent heureux de sortir vivants du puits. Que vous en semble, mon pieux père?... Vous et moi.... nous pourrions bien risquer l'aventure, nous fiant à notre bonne conscience ?

DOMINGO.

Nous?... Jamais ! Le ciel nous en préserve tous deux, prince !... Que le faible mortel ne tente pas le démon.... Ce mammon peut rester où il est.... Pardon, prince.... Aussi bien n'aimerais-je pas à me mêler des affaires du monde souterrain.

CARLOS, *reculant avec indignation.*

Ah ! c'est ainsi, scélérat?... Et tu veux approcher de mon cœur la baguette divinatoire, pour qu'elle t'avertisse où git le charme?... Tu recules devant des épouvantails que l'imagination fiévreuse a cousus ensemble.... et tu es assez impudent pour descendre, de ruse en ruse, dans l'abîme de mon cœur, et pour y épier des pensées plus respectables que les mystères du monde souterrain ?... Misérable ! Malheur à toi-même !... Où.... si ta coquinerie te réussissait.... où te cacherais-tu ? Ton âme, si elle devait rencontrer la mienne, se tapirait dans le cerveau d'une hultre !

DOMINGO.

Prince ! vous me méconnaissez.

CARLOS.

Je te connais. N'es-tu pas le moine dominicain qui, sous le froc terrible de l'ordre, a fait le courtage d'âmes humaines ? Me trompé-je ? N'est-ce pas toi qui as vendu argent comptant les secrets de la confession ? N'est-ce pas toi qui, sous le masque de Dieu, as éteint dans la

couche du prochain de brutales ardeurs, qui as apaisé ta soif brûlante avec l'or d'autrui, qui as dévoré le pauvre et sucé la substance du riche? N'est-ce pas toi qui, sans humanité, vrai chien de boucher du saint office, as poussé les veaux gras sous le couteau? N'es-tu pas le bourreau qui, après-demain, à la honte du christianisme, doit célébrer au nom de ta foi la fête des flammes, et, en l'honneur de Dieu, donner à l'enfer un festin maudit? Me trompé-je? N'es-tu pas ce démon que l'unanime clameur du peuple, du peuple qui communément prend plaisir au spectacle des supplices et se repait de la vue des bûchers, que l'unanime hurlement de l'humanité a chassé de l'ordre profané?...

DOMINGO.

Est-il possible, prince? Réfléchissez qui je....

CARLOS.

O Dieu ! je sens que mon sang échauffé m'a trahi, m'a livré à mon plus terrible ennemi; que je pourrai, au dernier jour, obtenir pitié du ciel pour un blasphème contre Dieu.... mais non pitié de toi pour cette vérité.... Je sais d'avance que le roi Philippe, que tu mènes en laisse au ciel et à l'enfer, prêterà son bras à ta vengeance.... que j'aurais à craindre la peine la plus terrible, si déjà la plus terrible n'était cachée dans mon sein.

DOMINGO.

Que je vous plains, mon pauvre prince! Vous-même, vous torturez votre cœur par de vides et vaines imaginations.

CARLOS.

*Oh! je sais bien, trop bien, etc. qu'il n'a jamais payé une bonne action*¹. Je sais qu'il donnerait peut-être pour mon secret la plus noble province du royaume, je sais qu'il redoute plus ce faible adolescent que l'Europe coalisée, et je conviens qu'il a raison. (*Il veut sortir.*)

DOMINGO.

Où allez-vous, mon prince? Dois-je retourner auprès du roi avec ce rapport énigmatique?

CARLOS.

Allez et rapportez à celui qui vous a envoyé, que ce n'est pas tout à fait en vain.... Carlos le lui fait dire.... qu'il a jeté la ligne, mais qu'il pourrait aisément se faire qu'il tirât au rivage plus qu'il n'eût voulu trouver. On parle de basilics dont la simple vue empoisonne.... Qu'il laisse mon secret en paix. Le jour qui le dévoilera sera le dernier de son repos.

DOMINGO.

Le dernier?

CARLOS.

*O roi digne de pitié! non moins à plaindre que ton fils*²!... Déjà je vois dans l'avenir.... Déjà je les vois, les deux serpents affreux, la crainte et le soupçon, consumer ton âme.... *Ta malheureuse curiosité veut précipiter la plus terrible des découvertes*, et tu pleureras quand tu l'auras faite³. Ton or peut s'épuiser.... tes armées périr dans de sanglantes batailles....

1. Voy. p. 6. — 2. Voy. p. 7.

tes flottes s'engloutir dans les tempêtes.... tes peuples briser tes rênes.... tes trônes crouler sous toi... Tu n'as rien perdu, si ton cœur te reste. Mais là, là, hélas! te menace une blessure par laquelle les rois aussi perdent tout leur sang, qui brûle éternellement sans s'éteindre, pour laquelle il ne croit pas de baume dans tous tes États.... Cette blessure ne te fait pas de mal encore; si jamais tu n'en sais l'existence, jamais elle ne t'en fera. (*Vivement à Domingo, et d'un ton très-significatif.*) Laissez en paix mon secret. Je vous ai averti. (*Le Dominicain s'éloigne. Carlos l'accompagne des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu; puis il se livre à d'inquiètes réflexions et se reproche d'avoir donné trop de prise à ce prêtre astucieux. Au moment de se retirer, il voit descendre par l'allée son ancien ami d'académie, don Rodrigue, marquis de Posa, qui vient d'arriver de Bruxelles à Aranjuez.*)

Je ne note pas les autres différences, quelque considérables qu'elles soient, que présente, pour le reste du premier acte, la comparaison de l'édition primitive avec les suivantes. Les scènes VII et VIII, dans la *Thalie*, ne sont point écrites en vers; le contenu en est seulement indiqué en prose. A l'esquisse de la septième sont joints deux vers prononcés par Carlos :

Je sens je ne sais quoi de divin dans chacune de mes veines... tant a été puissant l'aspect de ma reine!

ACTE DEUXIÈME.

D'après le premier plan, le second acte devait commencer par une scène que Schiller résume ainsi dans la *Thalie* :

L'auto-da-fé, auquel la famille royale et toute la cour ont assisté, est terminé, et Philippe revient au palais, accompagné de ses grands et des inquisiteurs. Un évanouissement de la reine l'a forcée de quitter avant la fin l'*acte de foi*. Le cardinal grand inquisiteur Spinola présente au monarque une épée bénie, que le pape lui envoie, au nom de toute la chrétienté catholique, comme au défenseur de l'Église romaine et à l'exécuteur du jugement de Dieu. Philippe baise l'épée et se la fait ceindre par le duc d'Albe. Le cardinal profite de l'occasion pour rapporter au roi quelques exclamations équivoques qui étaient échappées au prince Carlos pendant l'horrible fête, et qui contenaient des menaces contre le tribunal de l'inquisition. Le roi recommande aux saints pères d'ouvrir un œil vigilant sur les opinions religieuses de son fils.

Cependant le prince se fait annoncer chez le roi par le comte de Lerme, et le prie de lui accorder une audience extraordinaire. Les courtisans et les inquisiteurs sont effrayés, et attendent avec inquiétude la réponse du roi. Celui-ci congédie le comte de Lerme avec l'ordre d'introduire l'infant, et il fait signe à sa suite de s'éloigner, mais ordonne au duc d'Albe de rester.

Il ne paraît pas que cette scène ait jamais été mise en dialogue et rédigée

en vers. Dès la seconde édition, le deuxième acte s'ouvre par l'audience de Carlos.

La scène VII (dans la première édition VIII, p. 49 de notre traduction) commence par cinq strophes d'une ballade intitulée *Alkanzor et Zaïde*, et extraite d'un recueil d'anciennes poésies anglaises et écossaises, composé par Ursinus. La princesse d'Éboli la chante en s'accompagnant du luth. Après avoir congédié le page, elle la reprend au commencement de la scène VIII (p. 52).

A la suite du monologue de la princesse d'Éboli (scène IX de notre traduction, p. 63), il y a, dans la première et dans la seconde édition, une scène de plus que dans les éditions suivantes.

LA PRINCESSE, UN PAGE.

LA PRINCESSE *a tiré une sonnette.*

Que me disais-tu ? Il y a assemblée ' ce soir ?

LE PAGE.

Oui. Déjà la cour se rassemble.

LA PRINCESSE.

Si tu pouvais tirer à part le chapelain...

LE PAGE.

Le chapelain Domingo ?

LA PRINCESSE.

Tu le prierais de ma part de m'attendre dans la chambre contiguë de gauche, entends-tu ? jusqu'à ce que je me sois dégagée de la foule.... Une affaire importante.... Il faut que je lui parle, dis-lui cela.

LE PAGE

A l'instant.

LA PRINCESSE.

Dans la chambre contiguë. Tu entends ?

LE PAGE.

Bien. (*Il sort.*)

Puis vient, dans la *Thalie*, le monologue suivant, dont une partie seulement a été conservée dans la seconde édition, et qui manque entièrement dans toutes les éditions postérieures.

LA PRINCESSE, seule. *Elle se promène quelques instants, plongée dans ses réflexions.*

Moi non plus, je ne suis pas encore entièrement abandonnée.... Il me reste toujours un amant assuré, et quel amant !... Oh ! vraiment, je suis ingrate. Que ne donnerait pas la plus riche des mendiante pour s'emparer d'un seul rayon de ma damnation ? Qu'est-ce donc qui me manquerait ?... Il ne peut pas aimer. Est-il donc si certain que l'amour seul puisse rendre l'amour heureux ? Si l'envie, si la flatterie m'affirment unanimement que je suis heureuse, ne finirai-je pas par croire que je le suis, et par l'être en effet ? Et maintenant est-ce donc de l'amour qu'il me faut, quand mon honneur saigne ?... L'amour ? En ce moment, mon orgueil ne crie-t-il pas plus haut, d'une voix plus terrible, que les vœux secrets de mon cœur ?

1. Ce mot est en français dans le texte.

Ce qu'un homme m'a enlevé, un roi peut seul me le rendre. Seule, l'ivresse de la grandeur peut endormir les serpents attachés à mon sein. (*Après un moment de réflexion et d'incertitude.*) Qu'est-ce qui me retient et me fait hésiter?... Le prix... le prix mérite réflexion... Un éternel adieu à cette intime volupté (*plaçant la main sur son cœur*), voilà le prix. Le prix, c'est mon innocence... ma vertu. (*Elle demeure plongée dans de profondes pensées.*) Ma vertu? Il n'en veut pas, celui pour qui je l'ai gardée, pour qui seul elle a fleuri... il n'en veut pas, elle ne saurait le rendre heureux.... Ou bien ne doit-elle profiter qu'au ciel, et pas à moi en même temps, et pas à l'homme à qui je me suis donnée? Garde-t-elle pour l'autre monde la fleur charmante de l'innocence? Si elle n'amasse point pour l'amour, pour qui donc la vertu amasse-t-elle? Fait-elle plus que relever par une noble usure les joies de l'amour? Je n'aimerai plus. Je la dégage à tout jamais de son office. Qu'elle vole rejoindre l'espérance. Je n'aimerai plus. (*Après quelques moments de silence.*) J'ai trouvé une femme... une noble femme... une seule, et j'ai cru à ce beau rêve... Cette femme n'était que rusée!... Aurais-je, moi, la prétention d'être ce qu'elle ne sut que paraître?... Je succombe par mon choix, mais je veux que le monde sache qu'elle a succombé comme moi! (*Elle sort.*)

Dans toutes les scènes conservées, les suppressions sont nombreuses, particulièrement dans la scène entre Albe et Domingo (voy. p. 64-67).

ACTE TROISIÈME¹.

La partie du drame publiée dans la *Thalie* s'arrête au milieu de la septième scène (primitivement la dixième), à ces mots du Roi :

« C'est pour tel, mes grands, que je le reconnais et que je veux qu'on le reconnaisse. » (p. 95.)

Dans le reste de la pièce, il n'y a plus de comparaison à faire, pour la rédaction en iambes, qu'entre la première édition complète (1787) et les suivantes (1802, 1804. etc.).

La scène entre le Roi et le marquis de Posa (p. 98-109) a subi d'assez nombreuses coupures. A la suite de ces mots dits par le Marquis (p. 100) :

« Je ne puis être serviteur d'un prince, »

on lit dans la première édition :

LE ROI.

Parce qu'il vous faudrait craindre alors d'être son esclave?

LE MARQUIS.

Non, Sire, c'est ce que je ne craindrai jamais.... Mais il me déplairait de voir le souverain à qui je me consacrerai s'abaisser à être le mien. (*Le Roi le regarde avec étonnement.*) Je ne veux pas tromper l'acheteur, Sire, etc.

1. Voy. ce que nous avons dit plus haut (p. 191) du changement apporté à la division des actes II et III.

Après que le Marquis a répété sa déclaration (p. 101) :

« Je ne puis être serviteur d'un prince, »

LE ROI, *reculant avec surprise.*

.... D'où me vient un tel homme? (*Il le regarde longtemps d'un air de doute, et reprend après un moment d'hésitation :*) Et avec ce jeu d'esprit, avec ces sophismes étudiés, vous prétendez échapper aux devoirs qui vous engagent envers l'État ?

LE MARQUIS.

L'État envers qui ils m'engageaient n'est plus. Autrefois il y avait un maître, parce que les lois en avaient besoin ; maintenant il y a des lois, parce que le maître a besoin d'elles. Ce que je donnais alors à mes pairs, je ne suis pas tenu à présent de le donner aux rois.... A la patrie, dites-vous?... Où est-elle? Je ne vois point de patrie. L'Espagne ne regarde plus nul Espagnol. Elle est la gigantesque enveloppe d'un seul esprit. Dans ce corps de géant, vous voulez, présent partout, penser, agir, jouir, et lutter avec énergie dans la carrière de la gloire. Dans sa prospérité, c'est vous qui prospérez. Le bonheur que vous lui procurez est nourriture d'athlète : vous ne voulez que tremper la force musculaire des membres. Les hommes sont pour vous des instruments.... rien de plus.... Pas plus que l'œil ou l'oreille, ils n'existent pour eux-mêmes ; ils ne comptent que pour la couronne ; en elle se sont absorbés la propriété de leur être, leur moi, et le noble privilège de leur vouloir. L'esprit est descendu à la condition de plante. Maintenant, le génie et la vertu fleurissent pour le trône, comme les épis se dorent pour la faux du moissonneur. (*Il remarque dans le Roi quelque agitation et s'arrête. Le Roi continue de se taire.*) Je ne trouve plus ma race.... que faire de mon amour? Je vois une espèce nouvelle et de nouveaux liens de nature.... inventés par le mortel couronné.... Car il a fallu que ce mortel luttât avec la liberté.... Acheter la passion par la passion, la pensée par la pensée, c'était là le grand art.... Mais qui, si ce n'est celui-là seul qui est présent partout, peut plonger dans l'abîme de tout cœur humain?... surprendre le fruit nouveau-né de l'âme dans le muet berceau de la pensée? Lui aussi, il était homme.... Il dut, comme nous autres, à l'aide du semblable et de l'unité, accommoder artificiellement à la faiblesse de ses facultés le riche tout de la nature luxuriante, et détruire dans l'espèce l'individualité. La politique lui apprit à inventer une commune mesure, à laquelle tous les esprits ont ordre de s'adapter avec soumission.... Inventer? Oh! non.... Depuis longtemps elle était inventée....

LE ROI, *avec une certaine vivacité.*

Vous êtes un protestant, etc.

Un peu plus bas (p. 102), après ces mots :

« En présence d'un Dieu, on ne peut que sacrifier.... trembler.... prier, »

le Marquis continue :

On n'ose pas sentir avec lui.... Quelque haut et pressant qu'il sorte de

son sein , le cri de la nature souffrante.... c'est en vain.... l'horloge continue à sonner comme l'artiste le lui a appris. Il ne lui en a pas appris davantage , l'habile artiste. (*Le Roi se lève, fait quelques pas et se ras-soit. Le Marquis s'est arrêté.*) Mais pourquoi « souffrante ? » Même dans la joie vous êtes indigent. La joie , il faut qu'elle brille , réfléchie par l'œil du témoin. Ce qui brille dans les yeux de vos valets , est-ce encore votre joie?... Votre joie touchait de trop près vos valets , pour qu'ils ne l'aient pas tout aussitôt rapportée à eux-mêmes. Ce ne sont pas là les miroirs fidèles qui rendent purement , comme ils ont reçu. Ils ressemblent à ces plantes altérées qui montrent sur leurs feuilles , en couleurs nouvelles , ce que leurs racines ont bu sans mélange. Quand le créateur se sent heureux.... quelle attente pour la créature ! Où prendrait-elle le loisir de lui tenir encore société ? Est-ce sa faute , à elle , que son destin dépende de chaque émotion de son créateur ? Déplorable métamorphose , etc.

A la page 106 , cette phrase de Posa :

« Qu'il ne soit lié par aucun autre devoir que les droits de ses frères , sacrés comme les siens , »

est suivie du morceau que voici :

Que le paysan se vante de sa charrue , et n'envie point au roi , qui n'est pas paysan , la couronne. Que l'artiste , dans son atelier , se fasse , en rêve , le créateur d'un monde plus beau. Que nulle borne désormais n'arrête le vol de la pensée , nulle autre que la condition même des natures finies. Que l'étranger couronné ne s'introduise pas dans le cercle paisible de la sollicitude paternelle ; que jamais il ne se permette de s'insinuer honteusement dans les saints mystères de l'amour. Que l'humanité doute s'il existe. Récompensé par son propre suffrage , que l'artiste se cache à la machine agréablement trompée¹. Lorsqu'une fois l'homme , etc.

A la page 107 , à la suite de cette réponse :

« Non , je ne l'ai pas , et jamais plus profondément qu'à cette heure je n'ai senti que je ne l'avais pas , »

le Roi ajoute :

Que votre père eût eu lieu de se réjouir , marquis , s'il avait pu vous faire don d'un royaume ! (*Le Marquis détourne le visage et s'essuie les yeux. Silence.*) Pour tant de couronnes pas de reconnaissance !

LE MARQUIS.

Le prince a de grands sentiments. Je ne l'ai jamais vu autrement.

LE ROI.

Mais bien moi.... Ainsi vous vous connaissez ?

1. Ce morceau , qui avait été conservé en note , au bas de la page , dans les Œuvres complètes , a été omis , je ne sais pourquoi , dans la réimpression de 1853.

LE MARQUIS.

Oui... depuis nos études à la haute école.

LE ROI.

Il ne m'a jamais estimé.... A la face du monde, il a fait son jouet de mon nom. Son cœur est mauvais.

LE MARQUIS.

Puis-je en deux mots...?

LE ROI.

Non, si vous ne voulez à jamais perdre mon estime.... Ce qu'il m'a enlevé, aucune couronne ne le peut compenser, etc.

ACTE QUATRIÈME.

Dans la scène III (p. 115), après ces mots :

« Ce que son père lui refuse à Madrid, il le lui accordera à Bruxelles, »

il y a dans l'édition de 1787 treize vers, supprimés dans les suivantes, et dont voici la traduction :

LA REINE.

Le fera-t-il? Vous l'espérez avec tant de confiance!

LE MARQUIS.

Il y sera forcé, j'espère. Ce que pourront les forces unies des Pays-Bas contre la puissance de Philippe, serait chose à calculer.... Mais non, la lutte ne sera pas si sanglante. L'Europe ménagera la paix entre le père et le fils. Charles parlera de soumission.... et nécessairement l'humilité, à la tête d'une armée, fera merveille. Le roi aura le choix de pardonner généreusement ou de frapper un coup incertain. Comment pourra-t-il hésiter?... Le même homme qui a repoussé une juste prière fermera les yeux sur un crime.

LA REINE.

Vous lui avez parlé aujourd'hui et soutenez cela? etc.

L'entretien de don Carlos et du comte de Lerne (p. 134) est suivi, dans la première édition, des deux scènes que voici :

Un cabinet de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI; DOMINGO, *qui entre à l'instant.*

DOMINGO.

Princesse, avez-vous entendu parler...?

ÉBOLI.

De quoi? Vous êtes effrayant, chapelain.

DOMINGO.

Du nouveau ministre que nous avons?

ÉBOLI.

Comment ? Elle est donc vraie , cette nouvelle extraordinaire qui déjà remplit toute la cour ! ?

DOMINGO.

Vous y avez aussi votre part. Je vous félicite , souveraine d'une nuit d'été !

LE DUC D'ALBE *entre* ; LES PRÉCÉDENTS.ALBE, *à la princesse.*

Percez-moi le cœur ! C'est moi-même qui l'ai conduit au roi.

DOMINGO.

Mais aussi qui pouvait prévoir ?

ALBE.

Tant pis ! L'homme qui a été si habile à tromper, qui par son chant nous a endormis, vous et moi, d'un tel sommeil, celui-là peut plus encore.

DOMINGO.

« On n'a plus besoin de nous.... » Duc, vous avez entendu ?

ÉBOLI.

Comment cela s'est-il passé ? Si vite ! Je ne comprends pas.

ALBE, *plongé dans de profondes réflexions.*

Que donnerais-je maintenant pour un ennemi tel qu'a été l'infant !

DOMINGO.

Très-bien dit ! Par le ciel ! si je vous comprends, vous avez lu dans ma pensée, Tolède.

ALBE.

Au fond, vous dis-je, il est bon.

DOMINGO.

Je le dis aussi.

ALBE.

Et digne d'un meilleur sort.

DOMINGO.

Je l'ai toujours pensé.

ALBE, *après une rapide méditation*

Chapelain, vous venez avec moi ?

DOMINGO.

Où ? Que voulez-vous ?

ALBE.

Détruire ma propre parole, quitte à la faire revivre en son temps. (*Il sort.*)

DOMINGO.

Et vous, princesse, vous gardez le silence ?

ÉBOLI.

Faites, vous, ce qui vous paraît bon et nécessaire. Moi, je ne serai jamais son amie. (*Domingo suit le Duc. Don Carlos vient par l'autre porte.*)

1. Cette question d'Éboli forme, dans les éditions suivantes, le commencement de la quinzième scène (p. 140).

La scène entre la Reine, Albe et Domingo, qui est la quatorzième des Œuvres complètes (p. 137), forme la vingt-troisième de la première édition, et y est précédée, d'abord, des scènes XVI à XXI, qui correspondent aux scènes XV à XX de notre traduction (p. 140-147), puis de la scène XXII, que voici, qui a été supprimée à partir de la seconde édition :

LA REINE et la DUCHESSE D'OLIVAREZ viennent du cabinet de la Reine.

LA REINE.

Est-elle partie ?

OLIVAREZ.

En proie au désespoir. Son sort est affreux.

LA REINE s'approche d'une fenêtre, l'air inquiet.

Mais où peut rester la comtesse Fuentès ? Elle devait m'apporter des nouvelles.... (Un Page entre et dit quelques mots à la grande Maîtresse, qui se tourne ensuite vers la Reine.)

OLIVAREZ.

Le duc d'Albe et Domingo, Votre Majesté....

LA REINE paraît surprise.

Domingo et le duc d'Albe.... Albe et Domingo ?

OLIVAREZ.

Ils demandent humblement deux minutes de gracieuse audience.

LA REINE, après un moment de réflexion.

Ce qu'ils peuvent me vouloir ? Eh ! mais je vais l'entendre.... Introduisez-les. (Le Page sort. La grande Maîtresse se retire dans le cabinet.)

Pour les représentations de *don Carlos* à Weimar, Schiller substitua, en 1796, aux dernières paroles du marquis de Posa, dans la scène XVII du quatrième acte (p. 143), le monologue suivant, qui a été communiqué à M. Boas par M. Krüger, acteur de la cour à Berlin, lequel l'avait lui-même récité plus d'une fois à Weimar :

LE MARQUIS DE POSA, seul. *Il se promène d'abord, tout pensif, pendant quelques instants.*

.... Ainsi je le sauverai et j'attirerai sur moi-même le tonnerre de la vengeance.... Je veux déconcerter l'esprit du roi. Je m'accuserai moi-même comme le coupable, et je lui procurerai le temps de s'échapper. Mais comment accomplirai-je mon dessein?... Comment ? Est-il donc si difficile d'éveiller le soupçon des tyrans ? Le bien seul a de la peine à parvenir jusqu'au trône ; mais le mal, par mille chemins, arrive à leurs oreilles ouvertes. Ni serrure, ni verrou, ne protège contre leur irruption ; ils brisent eux-mêmes le sceau sacré des lettres. Grâce soient rendues à la fraude des tyrans, pour qui rien n'est sacré, rien fermé. Ils me prêteront leur propre instrument pour délivrer mon ami de leurs mains. (Il sort.)

ACTE CINQUIÈME.

Dans cet acte, les éditions en vers diffèrent peu les unes des autres. Dans la première, la scène VIII, après ces mots de Féria (p. 178) :

« Comment ! mais ce serait aujourd'hui, »

continue ainsi :

DOMINGO *s'approche d'eux.*

Mais où est le prince ? Ne prendra-t-on aucune mesure pour s'assurer de lui ?

FÉRIA *regarde le duc d'Albe.*

Avez-vous peut-être... ?

ALBE.

Moi ? Non.

DOMINGO.

Et le roi est-il hors de danger, tant que ce furieux circule encore librement, maître de ses armes ?

ALBE *se dirige vers le cabinet du Roi.*

Je pénètre dans le cabinet.

FÉRIA.

C'est inutile ! Les portes sont fermées.

ALBE.

Je les briserai.... Le danger croissant justifie cette violation de la Majesté. Il faut que le roi soit sauvé. (*Comme il va vers la porte, elle s'ouvre et le Roi sort.*)

Nous avons dit plus haut que le drame avait un autre dénouement dans la rédaction en prose que dans les éditions en vers qui l'ont suivie. Voici les dernières scènes, telles que Schiller les avait d'abord écrites en prose :

L'antichambre du Roi.

SCÈNE VIII.

ALBE, FÉRIA.

ALBE ¹.

Tentez-le, si vous en avez envie. Moi, je n'entre pas. Il s'est enfermé et ne veut admettre personne devant lui. La trahison du marquis a changé subitement toute sa nature.

1. Je suis le texte de M. Boas ; mais il faut évidemment mettre les paroles qui suivent dans la bouche de Féria, comme font les éditions en vers (voy. p. 176).

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; DOMINGO, TAXIS, DES GRANDS; *tous entrent précipitamment.*

DOMINGO.

Le roi vit-il encore? Laissez-nous voir le roi!

ALBE.

Quelle épouvantable question!

DOMINGO.

Dans toute la ville le bruit se répand que le roi a été tué.

Tous s'écrient à la fois.

Le roi tué?

DOMINGO.

Le peuple se précipite dans les églises, afin de prier pour sa vie. Le prince, disait-on, avait formé le complot de le tuer cette nuit.

ALBE.

Cela ne peut être l'effet du hasard. Je forcerai la porte de sa chambre. dùt-il m'en coûter la vie! Il faut que le roi soit sauvé. (*Il se dirige vers le cabinet.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

LE ROI *sort lentement, solennellement, et passe, comme rêvant tout éveillé, au milieu des grands silencieux. A la fin, il s'arrête pensif, les yeux fixés sur la terre.*

Rends-moi ce mort! Je veux le ravoir! Il est sorti de ce monde étant mon débiteur. Il faut que je le force à l'estimer!

ALBE.

Sire!

LE ROI.

Qui parle ici?... Est-ce vous?... Pourquoi pas à genoux?... A-t-on oublié qui je suis, parce qu'un seul m'a méprisé?

ALBE.

Oubliez maintenant ce pervers, Sire....

LE ROI.

Pervers?... Comment se nomme le furieux qui ose risquer un tel blasphème?... Par mon immortalité! il vous serait plus facile de mourir sans péché que de vous élever à cette perversité.

DOMINGO.

Accordez-nous audience, très-gracieux roi. Un nouveau danger menace l'Espagne.... De terribles découvertes ont été faites.... Le prince....

LE ROI.

Il avait un ami qui a pu, pour lui, aller à la mort, et je n'en trouve pas pour partager avec moi des couronnes.

ALBE.

Voici quelques lettres saisies, Votre Majesté!

LE ROI.

Au milieu de mes États, rejeté par un jeune homme!... rejeté après un froid calcul.... Voilà mes hommes à moi!

ALBE.

Éprouvez notre fidélité, mon très-gracieux maître!

LE ROI.

Comme il me regardait de haut!... Ne voyait-on pas manifestement à quel point il avait conscience du prix de sa conquête? On ne regarde pas avec tant de fierté du haut d'un trône. (*Aux grands.*) N'avez-vous donc rien pour relever mon orgueil abattu? Comment?... rien absolument? Racontez-moi ce conte rebattu, ce conte des dieux de la terre!... Chatouillez mon oreille du carillon de vos louanges! Faites jouer les ressorts de votre admiration!... Voyez comme vos misérables mensonges pâlisent devant la vérité!... Me voilà dans mon épouvantable pauvreté.... Il n'y a eu qu'un homme libre dans ce siècle, et cet homme unique m'a répudié.

ALBE.

Quelles terribles idées ce sont là, mon très-gracieux roi!

LE ROI.

S'il était mort ainsi pour moi!... Il m'était cher comme un fils. Dans son amitié, une nouvelle et riante aurore se levait pour moi.... Qui sait ce que j'aurais fait pour lui? Que tout le siècle maudisse mon nom!... De lui, j'ai mérité de la reconnaissance.

ALBE.

Pensez maintenant à votre sûreté, Sire!... Voulez-vous qu'on puisse dire qu'un seul homme a pu ainsi ébranler la constance du plus sage des rois?... Cet homme doit-il, jusque dans la mort, nous enlever le cœur de notre roi?

LE ROI, *avec un retour de fureur.*

Je veux fouler aux pieds toute la race des hommes! Un seul a eu mon estime, et cet homme unique m'a trompé. Je veux tirer vengeance de toute la race! Ne m'a-t-il pas traité de fou? Maintenant.... je veux mériter ce nom. Je veux marcher parmi le sang et les cadavres. Le premier des hommes m'a trompé. Que toute la race paye pour lui!

ALBE.

Nous ne pouvons nous taire plus longtemps, Sire. Le temps est précieux. On a trouvé des lettres sur le chevalier de Malte, qui nous font craindre que l'infant ne veuille fuir de Madrid cette nuit même. Les chevaux de poste sont commandés.... Toutes les mesures sont prises.... Il faut aviser à de prompts moyens....

DOMINGO.

Votre royale personne est elle-même en danger. Parricide! régicide! c'est ce qu'on entend dans toutes les rues, dans toutes les églises. Qui sait tout ce que peut entreprendre le désespoir d'un insensé?

LE ROI.

Parricide?... Régicide?... En sommes-nous là? La nature brise-t-elle tous ses liens?... Ah! c'est bien. Cela me plaît à entendre. De telles in-

famies ne se voient que sur les trônes; dans les chaumières, jamais! Cette affreuse coutume ne règne que parmi les grands de la terre.... Parricide! régicide!... Il ne manque plus qu'une chose, et celle-là m'est réservée! Pourquoi ne l'exprimez-vous pas?... Infanticide! voilà ce qui manque et m'est réservé!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PARME.

PARME, *empressé.*

Je demande quelques instants d'audience, mon très-gracieux roi.

LE ROI, *aux autres.*

Reculez-vous. (*A Parme.*) Qu'y a-t-il?

PARME.

On vient d'arrêter un page de la reine, qui s'est fait voir, à une heure suspecte, dans son pavillon. Il a avoué qu'il avait été envoyé secrètement par elle au prince, pour l'inviter à une entrevue nocturne.

LE ROI, *violemment.*

Mort et enfer!

PARME.

Où et comment elle doit avoir lieu, c'est ce qu'on n'a pu encore tirer de lui. Il nie opiniâtrément qu'il en soit instruit.

LE ROI.

Qu'on mette toute sa cour à la torture! Il faut que cela se découvre. Y a-t-il encore de la lumière dans son pavillon?

PARME.

Tout est paisible. Elle a renvoyé plus tôt que de coutume ses femmes de chambre, et prétexté qu'elle voulait se coucher. Tout dort profondément dans cette aile du château, et l'on craint que des narcotiques n'aient été employés.

LE ROI.

Ne me dites rien de plus. C'est assez. N'est-ce pas complètement manifeste? Trompé par mon ami!... par mon fils!... par ma reine! Tous mes liens avec les hommes sont rompus.

ALBE et DOMINGO, *effrayés.*

Qu'est-ce qui arrive au roi?... Le roi est pâle et jette autour de lui des regards terribles. Que s'est-il passé?

LE ROI.

Je te rends grâce, ô ciel! de me donner du calme.... du calme dans cette heure décisive!... Je suis comme je dois être.... froid et tranquille!... Je pourrais aller procéder au jugement du monde. (*Il tombe à genoux.*) Achève ton œuvre, ô ciel! Dépouille-moi entièrement de mon humanité! Ne permets pas que de lâches pleurs refroidissent ma brûlante vengeance! Fais entièrement de moi un tigre furieux; fais que le sang étanche ma soif épouvantable! (*Il se lève.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SIDONIA, CORDUA.

SIDONIA.

J'apporte une nouvelle à peine croyable. Un soldat qui vient de monter la garde, annonce, hors d'haleine et plein d'effroi, que l'esprit de feu l'empereur s'est fait voir dans les galeries voûtées du palais et a passé devant eux d'un pas solennel. Toutes les sentinelles de cette partie du palais confirment ce rapport et ajoutent que le fantôme s'est perdu dans le pavillon de la reine. Dans la description tout s'accorde : il ne peut pas y avoir eu de tromperie.

LE ROI.

Sous quelle forme s'est donc montrée cette apparition ?

CORDUA.

Vêtue d'un habit de moine.... portant un sceptre à la main.... marchant tête nue. Le visage était pâle, mais tout à fait semblable à celui de feu l'empereur.

LE ROI.

Et cette apparition s'est perdue dans les chambres de la reine ?

CORDUA.

Dans l'antichambre de la reine.

LE ROI, *après un moment de réflexion.*

Faites mettre mes gardes sous les armes et qu'ils occupent tout le palais ! Venez, mes grands. J'ai grande envie de dire un mot à cet esprit. (*Tous sortent.*)

Une salle chez la Reine.

SCÈNE XIII.

CARLOS, *vêtu en moine, un masque blanc devant le visage, une épée nue sous le bras, un sceptre dans la main gauche, s'avance lentement et en silence, d'un pas incertain, à travers la nuit. Jetant son masque.*

Enfin je suis en sûreté.... C'est ici la chambre désignée.... Tout est plongé dans un profond sommeil de mort.... Les gardes ont dit leur prière et m'ont laissé passer respectueusement au milieu d'eux. Pardonne-moi, sainte ombre, d'avoir abusé, pour un mensonge, de ta forme vénérable.... Les vivants m'ont repoussé.... mon refuge est chez les morts. Mon cœur est pur. Je ne marche pas dans une voie coupable. Nul acte ignoble ne souillera ta dignité. Écoute ! Un bruit.... On vient ! C'est la reine !

SCÈNE XIV.

LA REINE, CARLOS.

Nous omettons cette scène, parce que la forme qu'elle a en prose est presque identique avec la rédaction en vers, que nous avons traduite. Voyez plus haut

(p. 188 à 190) la dernière scène du drame, depuis le commencement, jusqu'à ces mots : « Je n'entends rien que la terrible cloche qui sonne notre séparation. »

SCÈNE XV.

LE ROI, ALBE, FÉRIA, TAXIS, PARME, SIDONIA, LERME, DOMINGO, *des grands, entrent sans être vus et s'arrêtent dans le fond.*

CARLOS.

Bonne nuit, ma mère ! C'est de Bruxelles que vous recevrez des lettres de moi qui feront connaître le secret de notre amour. Je vais agir ouvertement avec mon père.... Que désormais il n'y ait plus rien de secret entre nous. Tout ce qui est arrivé, je veux qu'il le sache. Vous n'avez pas de raison de redouter la révélation. (*Il met le masque.*) Vivez heureuse, ma mère ! Que ceci soit ma dernière tromperie !

LE ROI.

C'est ta dernière !

CARLOS *tire, mais sans atteindre.*

TOUS *entrent dans une grande agitation.*

Au secours ! Meurtre !

LA REINE.

O ciel et terre ! (*Elle tombe évanouie.*)

ALBE et DOMINGO *s'approchent du Roi.*

Au secours ! Le roi est-il blessé ?

LERME, *courant à la Reine.*

Le roi vit !... Secours à la reine !

FÉRIA, PARME, TAXIS, *au Prince.*

Vos armes, prince !

CARLOS *se dégage d'eux et se précipite auprès de la Reine.*

Secours à la reine ! Est-elle morte ?... Juste Dieu !... Morte ? (*La duchesse d'Olivarez et la comtesse Fuentes viennent pour assister la Reine. Des valets de la cour se précipitent dans la salle avec des torches.*)

LERME.

Elle vit ! Ce n'est qu'un évanouissement... L'effroi....

LE ROI.

L'effroi d'une femme galante !

CARLOS, *d'une voix terrible, au Roi.*

Femme galante, Sire ?... L'apparence est contre nous, mais tremblez de blasphémer sa vertu !

LE ROI, *avec un rire effrayant.*

Vertu ?... Espagnols, vous êtes témoins, vous avez vu comment j'ai surpris votre reine !

CARLOS.

L'apparence est contre nous.... Je ne puis rien dire pour notre justification. Votre âme ne peut comprendre que sous la plus haute apparence du mal, la plus sublime vertu peut subsister.... Nous sommes convaincus devant les hommes ; mais là-haut il est un être qui éclaire ce qui est caché.

LE ROI.

Ne le nomme pas ici, blasphémateur impudent ! J'en sais assez... Qu'ai-je besoin d'autres preuves ? Qu'on le conduise dans les prisons du saint-office. Là je me lèverai moi-même comme son accusateur.

ALBE et FÉRIA s'approchent de Carlos.

CARLOS.

Un peu de patience ! Je suis perdu sans ressource.... Je le sais.... Mes juges ont soif de sang ! Mes ennemis mortels prononceront sur moi.... Et quand la Vérité descendrait du ciel pour attester par serment mon innocence, elle ne pourrait cependant me tirer de leurs mains redoutables.... Mais écoutez-moi, Espagnols !... recueillez mes dernières paroles !... conservez-les saintement et faites-les retentir jusque dans la postérité. Votre reine est innocente, Espagnols !... Dans la mort est la vérité.... Je vais paraître devant le juge du monde ! (*Il se perce d'un poignard et tombe dans les bras d'Albe et de Féria.*)

LE ROI, avec un cri d'horreur.

Mon fils !... ô mon fils ! (*Il veut aller à lui et s'affaïso. — Le rideau tombe.*)

FRAGMENT D'UNE SCÈNE SUPPRIMÉE.

Dans une lettre du 24 juillet 1789, à Charlotte de Lengefeld, Schiller cite, comme extrait d'une scène supprimée de *don Carlos* (probablement d'une scène entre le Prince et l'osa), le passage suivant, qu'il a répété plus tard, avec quelques changements, dans une autre lettre, écrite à G. de Humboldt le 16 février 1796 :

Il est dommage que la pensée doive d'abord se diviser en lettres mortes, l'âme s'incarner dans le son, pour apparattre à l'âme. Tiens-moi devant les yeux un fidèle miroir qui reçoive mon âme entière et la rende entière. Alors, alors tu auras le moyen un moyen suffisant, de t'expliquer l'énigme de ma vie.



PREMIER PLAN DE DON CARLOS.

M. Hoffmeister, dans ses *Suppléments aux œuvres complètes*, a le premier publié ce plan, que Schiller avait composé en 1783, et qu'il a beaucoup modifié ensuite, surtout dans les derniers actes. Au bas du manuscrit sont ces mots, écrits par Reinwald, beau-frère du poète : « Ce premier plan, quelque peu changé plus tard, du *don Carlos* de Schiller, plan qu'il avait fait en 1783, pendant son séjour à Bauerbach, est de la propre main de l'auteur. »

DON CARLOS, PRINCE D'ESPAGNE.

Tragédie.

I^{er} PAS. Formation du nœud.

A. Le prince aime la reine. Cela est montré :

- 1° Par l'attention dont elle est l'objet de sa part, par l'état où il est en sa présence ;
- 2° Par sa mélancolie et sa distraction extraordinaires ;
- 3° Par le refus que la princesse d'Éboli essuie de sa part ;
- 4° Par sa scène avec le marquis de Posa ;
- 5° Par ses entretiens solitaires avec lui-même.

B. Cet amour trouve des obstacles et paraît pouvoir devenir dangereux pour lui. C'est ce que font voir :

- 1° La violence de la passion de Carlos et la témérité de ce prince ;
- 2° Les passions profondes de son père, ses soupçons, son penchant à la jalousie, sa soif de vengeance ;
- 3° L'intérêt qu'ont les grands, qui le craignent et le haïssent, à trouver prise sur lui d'une façon légitime ;
- 4° La soif de vengeance de la princesse d'Éboli, humiliée par lui ;
- 5° L'espionnage de la cour oisive ;
- 6° !.

II^e PAS. Le nœud se complique.

A. L'amour de Carlos s'accroît. — Causes :

- 1° Les obstacles même ;
- 2° L'amour réciproque de la reine ; cet amour est révélé, motivé :
 - a. Par la tendresse de son cœur, à laquelle il manque un objet :

1. Ce numéro 6 n'est pas rempli.

α. Age de Philippe, défaut d'harmonie entre ses sentiments et ceux de sa femme ;

β. Contrainte où on la tient ;

b. Par ce fait, qu'elle a été d'abord destinée au prince et qu'elle a eu du penchant pour lui. Elle entretient volontiers ces agréables souvenirs ;

c. Par ce qu'elle manifeste en présence du prince : souffrance intérieure, crainte, intérêt, trouble ;

d. Par une froideur qui va au delà de ce qu'on pourrait attendre, à l'endroit de don Juan, qui lui montre quelque amour ;

e. Par quelques étincelles de jalousie au sujet de la confiance que Carlos témoigne à la princesse d'Éboli ;

f. Par quelques manifestations secrètes ;

g. Par un entretien avec le marquis ;

h. Par une scène avec Carlos.

B. Les obstacles et les dangers croissent. C'est ce qu'on apprend :

1° Par l'ambition et le désir de vengeance de don Juan dédaigné ;

2° Par quelques découvertes que fait la princesse d'Éboli ;

3° Par l'intelligence de celle-ci avec don Juan ;

4° Par la crainte et l'aigreur toujours croissante des grands, qui sont menacés et offensés par le prince ; complot de ceux-ci ;

5° Par le mécontentement du roi à l'égard de son fils, et le soin qu'il prend d'aposter des espions.

III° PAS. Dénoûment apparent, qui complique encore plus les nœuds.

A. Les dangers commencent à éclater :

1° Le roi reçoit un avis et conçoit la plus violente jalousie ;

2° Don Carlos aigrit le roi encore plus ;

3° La reine paraît justifier le soupçon ;

4° Tout se réunit pour rendre le prince et la reine punissables ;

5° Le roi résout la perte de son fils.

B. Le prince paraît échapper à tous les dangers :

1° Son héroïsme se réveille et commence à triompher de son amour ;

2° Le marquis attire le soupçon sur lui-même et embrouille de nouveau le nœud ;

3° Le prince et la reine triomphent de leur amour ;

4° La princesse d'Éboli et don Juan se divisent ;

5° Le roi conçoit un soupçon contre le duc d'Albe.

IV° PAS. Don Carlos succombe à un nouveau danger :

A. Le roi découvre une rébellion de son fils ;

B. Cette découverte éveille de nouveau sa jalousie ;

C. Ces deux causes réunies perdent le prince.

V^e PAS. Dénoûment et catastrophe :

- A. Des mouvements d'amour paternel, de pitié, etc., paraissent favoriser le prince ;
- B. La passion de la reine empire les choses et achève la perte du prince ;
- C. Le témoignage du mourant et le crime de ses accusateurs justifient trop tard le prince ;
- D. Douleur du roi trompé et vengeance exercée sur l'auteur du mal.

DÉDICACE AU DUC CHARLES-AUGUSTE DE SAXE-WEIMAR,

Imprimée dans le premier cahier de la *Thalie du Rhin*, publié en 1785,
et contenant le premier acte de Don Carlos.

ALTESSE SÉRÉNISSIME,
TRÈS-GRACIEUX SEIGNEUR,

Elle demeure ineffaçable dans ma mémoire, cette soirée où Votre Altesse Ducale a daigné gracieusement accorder quelques précieux instants à l'imparfait essai de ma muse dramatique, à ce premier acte de don Carlos¹, s'intéresser aux sentiments dont j'ai risqué la peinture, devenir juge d'un tableau où je me suis permis d'esquisser des personnages de votre rang. Il était encore alors, très-gracieux seigneur, beaucoup trop au-dessous de la perfection qu'il eût dû avoir pour être présenté à un auguste appréciateur. Une marque de votre très-gracieuse approbation, quelques signes de votre pensée; de vos impressions, que je me flatte d'avoir compris, m'ont excité à l'amener plus près de la perfection. S'il arrivait, Altesse Sérénissime, que cet assentiment que vous m'avez alors accordé ne me fût pas retiré maintenant, j'aurais, je le sens, le courage de travailler pour l'immortalité.

Combien aussi m'est cher ce moment présent où je puis dire tout haut et publiquement que Charles-Auguste, le plus noble des princes de l'Allemagne, et l'ami chaleureux des Muses, veut maintenant être aussi lo mien, qu'il m'a permis de lui appartenir, que celui que j'estimais depuis

1. A la fin de 1784, Schiller avait été admis à lire le premier acte de *don Carlos* devant Charles-Auguste, pendant une visite de ce prince à la cour de Darmstadt.

longtemps déjà comme l'homme le plus noble, je puis en outre à présent
l'aimer comme mon prince !

Je serai jusqu'à ma dernière heure, avec un respect
sans bornes, de Votre Altesse Sérénissime
le très-soumis et très-obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC SCHILLER.

Mannheim, le 14 mars 1785.

PRÉFACE DE DON CARLOS,

Placée en tête du premier acte, dans le premier cahier de la *Thalie*.

La raison pour laquelle le public reçoit d'abord par fragments la tragédie de *don Carlos* est simplement le désir qu'a l'auteur d'entendre la vérité sur sa pièce, avant de l'achever. Quand on tient le regard constamment fixé sur une même surface, il est inévitable qu'il vienne un moment où les yeux de l'observateur même le plus clairvoyant deviennent troubles, et où les objets nagent confondus entre eux. Si le poète ne veut pas courir le risque de s'embarasser dans son propre dédale, et de perdre, en s'occupant minutieusement du coloris des détails, la perspective de l'ensemble, il faut qu'il sorte de temps en temps de ses illusions, que son imagination, échauffée de son sujet, se refroidisse, et que l'impression d'autrui guide la sienne. Pour les œuvres favorites de notre esprit il nous arrive à peu près la même chose que pour nos maîtresses : à la fin, nous nous aveuglons sur leurs défauts et la jouissance émousse nos sens. Là, comme ici, de courtes séparations, de petits désaccords, sont souvent salutaires pour ranimer l'ardeur du sentiment qui s'éteint. La flamme de l'inspiration n'est point une flamme éternelle. Souvent il est nécessaire qu'elle emprunte du dehors et se renouvelle par un frottement sympathique. Combien sont précieux pour cela à un poète des amis pleins de goût et sensibles, qui veillent sur ses créations, et gardent et soignent avec une affectueuse sollicitude l'enfant nouveau-né de son génie !

C'est là le service que je voudrais demander au public en lui soumettant ces fragments. Lecteurs et lectrices qui sentez dans votre cœur assez de bienveillance à l'endroit de l'éditeur pour avoir souci de la perfection classique de son œuvre ; mais surtout, écrivains de ma patrie, dont la gloire a déjà placé les noms parmi les astres, et qui maintenant ne

1. Charles-Auguste lui accorda le titre de « conseiller. » *Rath. Voy. la Biographie.*

trouvez plus de plus belle occupation que de tendre encore la main à votre écolier et ami, et de l'attirer, en l'élevant à vous, dans votre compagnie, je vous adjure tous de juger digne de votre attention cet essai, et de me communiquer avec la plus rigoureuse franchise l'expression de votre sentiment. Je ne m'effraye point de votre blâme. Le jugement du monde sur ces fragments, qu'il soit ce qu'il voudra, ne me causera jamais de confusion, car ce n'est pas pour moi une sentence en dernier ressort. Je ne le tiendrai pour rien autre chose que l'avis instructif d'un censeur mon ami, que je pourrai mettre à profit pour corriger mon travail.... mais c'est la postérité qui est mon juge. Si j'encours le déplaisir de mes concitoyens, il est toujours encore en mon pouvoir de regagner leurs bonnes grâces, car on n'impute plus à l'homme les fautes du jeune homme; mais la postérité condamne sans qu'il y ait là ni accusé, ni avocat, ni témoins. L'ouvrage vit et son créateur n'est plus. Le délai accordé à la défense est passé; ce qui est une fois perdu, ce qui manque, ne peut plus être suppléé. De ce second tribunal on n'appelle pas à un troisième. Quel bon accueil ne ferai-je donc pas à la critique qui m'ouvrira les yeux sur les défauts de ma poésie et pourra peut-être m'aider à la transmettre d'autant plus exempte de taches à l'avenir plus sévère!... Si le connaisseur trouve que cette première ébauche même ne vaut rien, s'il lui paraît qu'elle manque de cette santé, de cette force vive qui lui assurerait la durée, que dans ce cas l'esquisse tout entière soit jetée au feu.

L'histoire du malheureux don Carlos et de la reine sa belle-mère est une des plus intéressantes que je connaisse; mais je doute fort qu'elle soit aussi touchante que saisissante. L'émotion ne peut être ici, à mon sens, que le fait du poète qui, entre les nombreuses façons de traiter ce sujet, saura précisément choisir celle qui adoucit, détend et amène à une tendre délicatesse la choquante dureté de la matière. Une passion comme l'amour du prince, dont la plus légère manifestation est un crime, qui lutte contre une loi irrévocable de la religion, et vient heurter sans cesse les limites mêmes de la nature, peut me faire frissonner d'horreur, mais difficilement pleurer. Une princesse, d'autre part, dont le cœur et tout le bonheur de femme sont sacrifiés à une triste maxime d'État, qui est inhumainement maltraitée, par la passion, à la fois du fils et du père, peut bien me forcer à murmurer contre la Providence et le destin, à me révolter contre les conventions de ce monde; mais fera-t-elle aussi couler mes larmes? Si cette tragédie doit attendrir, il faut que ce soit, ce me semble, par la situation et le caractère du roi Philippe. C'est sur la tournure qu'on donnera à ce rôle que repose peut-être tout le poids de la pièce. Mon plan est manqué également, si je suis dans la représentation de Philippe l'écrivain français¹, et si je prends pour base dans la peinture de Carlos l'histoire de Ferreras². On s'attend à voir je ne sais quel monstre dès qu'il est question de Philippe II : ma pièce croule si l'on y trouve ce monstre, et pourtant j'espère demeurer fidèle à l'histoire, c'est-à-dire à la

1. Schiller veut ici parler du *Portrait de Philippe II*, par Mercier, dont il a inséré la traduction dans le troisième cahier de la *Thalie*.

2. *Historia de España*, Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4.

suite des événements. Ce sera peut-être un contraste d'une apparence gothique, de voir deux siècles très-différents se heurter dans les portraits de Philippe et de son fils ; mais je tenais à justifier l'homme, et le pouvais-je faire autrement et mieux que par l'esprit dominant de son temps ?

Toute la marche de l'intrigue sera, je me le figure, révélée dès ce premier acte. Au moins était-ce mon intention, et je tiens que c'est la première condition à laquelle doit satisfaire la tragédie. Les deux caractères principaux se développent tout d'abord avec une force et dans une direction qui font deviner au lecteur où et quand et avec quelle violence ils se choqueront dans la suite.

Un drame accompli doit, comme nous dit Wieland, être écrit en vers, ou sans cela ce n'est point un drame parfait et qui puisse concourir, pour l'honneur de la nation, avec l'étranger. Ce n'est point pour me donner l'air de tenter cette concurrence, mais parce que j'ai reconnu pour convaincante la vérité de cette assertion, que j'ai fait mon *Carlos* en iambes, mais en iambes non rimés ; car je suis si loin de souscrire à la seconde exigence de Wieland qui fait de la rime une condition essentielle d'un bon drame, que je la considère plutôt comme un luxe peu naturel de la tragédie française, un expédient désespéré de la langue de nos voisins, une misérable remplaçante de la véritable harmonie, dans l'épopée, s'entend, et dans la tragédie. Aussitôt que les Français pourront nous offrir un chef-d'œuvre, dans l'un de ces deux genres, en vers sans rimes, nous leur en donnerons un semblable en vers rimés.

Le lecteur se rendra service à lui-même et au poète si, avant de lire ces fragments, il veut bien feuilleter rapidement l'histoire de don Carlos, prince d'Espagne, de l'abbé de Saint-Réal, dont la traduction a paru récemment à Eisenach. J'interromps de temps en temps le dialogue par des récits, parce qu'il peut se faire que toute la pièce paraisse successivement en fragments de ce genre, et qu'ainsi je pourrais aisément, sans cette précaution, être victime d'un libraire ou d'un directeur de spectacle, qui imprimerait en entier mon *don Carlos*, ou le traînerait avant le temps sur les planches de son théâtre.

AVIS RELATIF A DON CARLOS,

Inséré dans le troisième cahier de la *Thalie*.

Il est à peine besoin de faire remarquer que *don Carlos* ne peut devenir une pièce de théâtre¹. L'auteur a pris la liberté de franchir les limites

1. On reprochait généralement aux premières parties de *don Carlos*, publiées dans la *Thalie*, d'être beaucoup trop longues pour le théâtre. Cet avis a pour

de la scène, et ne sera par conséquent pas jugé d'après cette mesure. La forme dramatique a une application bien plus étendue que la poésie théâtrale, et l'on enlèverait à la poésie un grand domaine, si l'on voulait restreindre à la scène et à ses lois le dialogue en action. Les règles du genre doivent leur origine aux premiers modèles du genre. Celui qui se sert d'abord de la forme dramatique y joignit la rigueur théâtrale; mais pourquoi ce premier emploi serait-il une loi pour la poésie? Ce qui importe au poète, c'est d'atteindre le plus grand effet qu'il puisse imaginer. Si cet effet est possible dans les limites du genre, la perfection relative et la perfection absolue sont une seule et même chose; mais s'il fallait sacrifier l'une des deux à l'autre, le sacrifice moindre et qu'il faudrait faire serait sans doute celui des règles du genre. *Don Carlos* est un tableau de famille d'une maison royale.

HOMMAGE DE DON CARLOS,

Pièce de vers écrite de la main de Schiller sur un exemplaire de *don Carlos* qu'il avait offert, en 1787, à la fille du conseiller intime Schmidt de Weimar, qui plus tard épousa M. Swaine.

Nul vivant, nulle vivante n'a posé pour cette image, élevée à l'amitié et à la douce sympathie. C'est à des mondes non présents aux yeux que l'a empruntée (je ne te connaissais pas encore) un cœur plein et une ardente imagination. Si ce que j'ai éprouvé ici pour des ombres, retentit dans ton cœur par un puissant écho, arrache à tes yeux de belles larmes, et, dans les calmes heures de la rêverie, t'attendrit par une douce émotion : alors, tu sais ce qu'eût éprouvé le poète, s'il avait trouvé une image vivante, semblable à la tienne, Caroline.

objet de répondre à cette critique, dont Wieland en particulier s'était fait l'organe dans une lettre du 8 mars 1785 : « Le plus grand défaut de M. Schiller, disait-il, un défaut que plus d'un écrivain allemand a lieu de lui envier, c'est simplement qu'il est encore trop riche, qu'il en dit trop, qu'il est trop plein d'idées et d'images, et ne s'est pas encore suffisamment rendu maître de son imagination et de son esprit. Son excessive abondance se montre aussi dans la longueur des scènes : je suis effrayé quand je calcule quelle sera l'étendue de toute la pièce et combien durera la représentation, le premier acte remplissant déjà quatre feuilles et demie. Sentir quand c'est assez et savoir cesser, cela même est déjà un grand art. La plus grande pièce de Sophocle a à peine autant de vers que le premier acte de M. Schiller. »

LETTRES DE SCHILLER

SUR DON CARLOS¹.

PREMIÈRE LETTRE.

Vous me dites, mon cher ami, que vous êtes peu satisfait des jugements qu'on a portés jusqu'ici de don Carlos, et vous soutenez que dans le plus grand nombre on a méconnu le vrai point de vue de l'auteur. Il vous semble qu'on peut bien défendre encore certains endroits hasardés, que la critique a déclarés insoutenables, et vous trouvez que maint doute dont ils ont été l'objet est, dans la contexture de l'ouvrage, sinon entièrement prévenu, du moins prévu et pris en considération. Ce que vous seriez surtout tenté d'admirer dans la plupart des objections, c'est moins la sagacité des juges que la complaisance avec laquelle ils les présentent comme de grandes découvertes, sans se laisser arrêter par la pensée, si naturelle pourtant, que ces violations des règles, qui sautent tout d'abord aux yeux des moins clairvoyants, ont bien pu être visibles également pour l'auteur, qui, d'ordinaire, n'est pas le moins éclairé de ses lecteurs, et qu'on aurait ainsi à examiner, non pas tant les licences en elles-mêmes que les raisons qui l'ont déterminé à se les permettre. Ces raisons peuvent sans doute être insuffisantes, elles peuvent tenir à un point de vue trop exclusif; mais le devoir du critique eût été justement de montrer ce qu'elles ont d'exclusif ou d'insuffisant, s'il voulait avoir quelque autorité aux yeux de celui à qui il s'impose comme juge ou s'offre comme conseil.

Mais, mon cher ami, qu'est-ce que l'auteur, après tout, a à voir à cela? Que son juge ait ou non les qualités de son rôle, qu'il montre beaucoup ou peu de pénétration, c'est l'affaire de ce juge; tant pis pour l'auteur et pour son œuvre s'il s'en remet de l'effet de celle-ci au don de divination de ses critiques et à leur équité; s'il fait dépendre l'impression qu'elle doit produire de qualités qui ne se trouvent réunies que dans un très-petit

1. Les quatre premières parurent d'abord dans le troisième cahier trimestriel du *Mercur allemand* de 1788, les suivantes dans le quatrième de la même année.

nombre d'esprits. Il n'est guère de condition plus défectueuse pour une œuvre d'art que celle où il dépend du caprice de qui l'examine de l'interpréter à son gré, et où l'on a besoin de l'assistance d'autrui pour la placer dans son vrai jour. Si vous avez voulu me faire comprendre que mon ouvrage se trouve dans ce cas, vous en avez fait une critique très-grave, et vous me décidez à l'examiner encore une fois plus attentivement de ce point de vue. Ainsi, il s'agirait surtout, ce me semble, de rechercher si la pièce renferme tout ce qui peut aider à la comprendre, et si cela y est indiqué en termes assez clairs pour que le lecteur puisse aisément le reconnaître. Permettez-moi donc, mon cher ami, de vous entretenir un moment de ce sujet. La pièce m'est devenue plus étrangère; je me trouve maintenant comme dans un juste milieu entre l'auteur et le spectateur, et il me sera peut-être ainsi possible d'unir la connaissance intime que le premier a de son ouvrage à l'absence de préventions qui distingue le second.

Il peut m'être arrivé principalement (et je crois devoir faire avant tout cette remarque) d'avoir excité dans les premiers actes une autre attente que celle que j'ai remplie dans les derniers. La nouvelle de Saint-Réal, peut-être aussi le langage que j'ai tenu moi-même à ce sujet dans le premier numéro de la *Thalie*¹, peuvent avoir indiqué au lecteur un point de vue auquel il est impossible maintenant de se placer. En effet, pendant le temps que je composais ma pièce, temps qui, par suite de mainte interruption, a été assez long, il s'est opéré en moi bien des changements. Les diverses vicissitudes qui se sont produites, pendant cet intervalle, dans ma manière de penser et de sentir, ont dû nécessairement exercer leur influence sur cet ouvrage. Ce qu'il avait de plus attachant pour moi dans le principe fit sur mon esprit, dans la suite, une impression plus faible, et à la fin me touchait à peine. De nouvelles idées, qui depuis s'étaient élevées en moi, avaient remplacé les premières; Carlos même avait baissé dans ma faveur, pour ce seul motif peut-être que mon âge avait pris trop d'avance sur le sien, et, pour la raison contraire, le marquis de Posa avait, à sa place, obtenu ma préférence. Il arriva ainsi qu'au quatrième et au cinquième acte, j'avais des sentiments tout autres qu'au début. Mais les trois premiers actes étaient dans les mains du public; il n'y avait plus moyen de changer entièrement le plan général. Il me fallait donc ou supprimer la pièce (ce qui, après tout, n'eût agréé, je crois, qu'au plus petit nombre de mes lecteurs), ou bien rattacher la seconde partie à la première aussi bien que je pouvais. Si je ne l'ai pas fait partout de la manière la plus heureuse, je m'en console quelque peu par la pensée qu'une main plus habile que la mienne n'eût pas beaucoup mieux réussi. Ma faute capitale était d'avoir trop prolongé le temps de la gestation. Une œuvre dramatique ne peut et ne doit être qu'un fruit mûri en un seul été. Le plan aussi, tel que je l'avais conçu, avait trop d'extension pour les limites et les règles d'une œuvre drama-

1. « La *Thalie* du Rhin » (*die Rheinische Thalia*), recueil périodique où parurent, comme nous l'avons dit, les deux premiers actes de don Carlos, et la moitié du troisième.

tique. Ce plan, par exemple, demandait que le marquis de Posa gagnât la confiance la plus illimitée de Philippe II; mais, pour produire cet effet extraordinaire, l'économie de la pièce ne me permettait qu'une seule scène.

Ces explications me justifieront peut-être auprès d'un ami, mais non au tribunal de l'art. Puissent-elles cependant mettre au moins un terme à toutes ces déclamations par lesquelles les critiques m'ont assailli de ce côté!

DEUXIÈME LETTRE.

Le caractère du marquis de Posa a été presque généralement regardé comme trop idéal. Pour voir jusqu'à quel point cette assertion est fondée, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ramener à ses véritables éléments la manière d'agir propre à ce personnage. J'ai, comme vous pouvez le voir, affaire ici à deux opinions opposées. Les uns veulent l'exclure absolument de la classe des êtres naturels, et il faut leur montrer jusqu'à quel point il tient à l'humanité, jusqu'à quel point ses sentiments comme ses actions découlent de motifs très-humains et ont leur fondement dans l'enchaînement des circonstances extérieures. Les autres lui donnent le nom d'homme divin, et je n'ai qu'à les rendre attentifs à quelques faiblesses qui sont de tout point fort humaines. Les opinions qu'exprime le marquis de Posa, la philosophie qui le dirige, les sentiments favoris qui l'inspirent, à quelque point qu'ils s'élèvent au-dessus de la vie ordinaire, ne peuvent pas, considérés comme de simples idées, donner le droit de le bannir de la classe des êtres naturels; car qu'est-ce qui ne peut naître dans une tête humaine? quelle création du cerveau ne peut, dans un cœur ardent, devenir une passion? Ses actions ne peuvent pas non plus l'en exclure: dans l'histoire même, quelque rares qu'elles y puissent être, elles trouvent leurs pareilles. Car le sacrifice du marquis pour son ami n'a rien ou presque rien de supérieur à la mort héroïque d'un Curtius, d'un Régulus et d'autres. Ce qu'il y a de faux et d'impossible doit donc se trouver ou dans la contradiction entre ces idées et l'époque, ou dans ce fait, qu'elles n'auraient ni assez de vivacité ni assez de force pour entraîner à de telles actions. Ainsi je ne puis, dans les objections que l'on a faites contre la vérité de ce caractère, voir autre chose que ceci: d'abord, au siècle de Philippe II, aucun homme ne pouvait penser comme pense mon marquis de Posa; puis des pensées de ce genre ne se transforment pas, aussi facilement qu'il arrive dans ma pièce, en volonté et en action, et une exaltation idéale n'a pas coutume de se réaliser si conséquemment, ni d'être accompagnée d'une telle énergie dans l'action.

L'objection que l'on tire contre ce caractère, de l'époque dans laquelle je le fais paraître, me semble parler plutôt pour lui que contre lui. De même que tous les grands esprits, il naît entre les ténèbres et la lumière, comme une apparition isolée et saillante. Le moment où il se forme est celui de la fermentation générale des esprits, de la lutte des préjugés avec la rai-

son, de l'anarchie des opinions, de l'aurore de la vérité ; ç'a été de tout temps l'heure de la naissance des hommes extraordinaires. Les idées de liberté et de dignité humaine, qu'un hasard favorable, peut-être une heureuse éducation, ont jetées dans une âme ouverte aux sentiments nobles et purs, l'étonnent par leur nouveauté et agissent sur elle avec toute la puissance de ce qui est inaccoutumé et surprenant ; le mystère même avec lequel elles lui ont été vraisemblablement communiquées a dû augmenter la force de leur impression. Elles n'ont pas encore été usées par la longue habitude, elles n'ont point cette banalité qui aujourd'hui affaiblit tant cette impression ; leur forte empreinte n'a été émoussée ni par le bavardage des écoles, ni par les traits d'esprit des gens du monde. Son âme se sent, au milieu de ces idées, comme dans une nouvelle et magnifique contrée, qui agit sur elle avec toute son éblouissante lumière et la plonge dans les rêves les plus enchanteurs. Le contraste des misères de l'esclavage et de la superstition l'attire avec une force toujours croissante vers ce monde qui la charme. N'est-ce pas en prison que l'on rêve les plus beaux songes de liberté ? Je vous le demande à vous-même, mon ami : l'idéal le plus hardi d'une république du genre humain, de la tolérance universelle, de la liberté de conscience, où pouvait-il mieux prendre naissance et plus naturellement, que dans le voisinage de Philippe II et de son inquisition ?

Tous les principes, tous les sentiments les plus chers du marquis ont pour base la vertu républicaine. Son dévouement même pour son ami le prouve ; car l'aptitude au dévouement est comme le résumé de toute la vertu républicaine.

L'époque où il paraît est justement celle où il fut question plus que jamais des droits de l'homme et de la liberté de conscience. La réforme venait de donner cours à ces idées et les troubles de la Flandre les maintenaient en pratique. Son indépendance, sa condition même de chevalier de Malte, lui donnaient d'heureux loisirs, pour mûrir ses spéculations enthousiastes.

Ce n'est donc pas dans le siècle et dans le pays où paraît le marquis, ni dans les circonstances qui l'entourent qu'on trouverait des motifs de le déclarer incapable de cette philosophie, incapable de s'y dévouer avec un attachement exalté.

Si l'histoire nous montre par de nombreux exemples qu'on peut immoler à ses opinions tous les intérêts de ce monde, si l'on accorde à l'illusion la moins fondée la force de s'emparer assez puissamment des esprits des hommes pour les rendre capables de tout sacrifice, il serait étrange de contester cette force à la vérité. A une époque surtout aussi riche que celle-là en exemples d'hommes qui exposent et leur fortune et leur vie pour des doctrines si peu propres à enthousiasmer, on ne devrait pas, ce me semble, être choqué d'un caractère qui, pour une idée sublime entre toutes, brave les mortels dangers ; car il faudrait alors admettre que la vérité est moins apte que l'erreur à toucher le cœur de l'homme. Le marquis est d'ailleurs présenté comme un héros. Dès sa première jeunesse, il a fait preuve, l'épée à la main, d'un courage qu'il montrera plus tard pour des intérêts plus sérieux. Des vérités qui enflamment

le cœur, une philosophie qui l'élève, devaient, il me semble, devenir tout autre chose dans l'âme d'un héros que dans le cerveau d'un pédant ou dans le cœur biaisé d'un homme du monde.

Il y a dans la conduite du marquis deux choses dont on a été, me dites-vous, principalement choqué : son attitude vis-à-vis du roi dans la dixième scène du troisième acte, et son sacrifice pour son ami. Mais il se pourrait que la franchise avec laquelle il expose au roi ses idées fût moins l'effet de son courage que de sa parfaite connaissance du caractère de ce prince ; et alors, le danger disparaissant, le principal reproche dirigé contre cette scène disparaîtrait aussi. J'y reviendrai une autre fois, quand je vous entretiendrai de Philippe II ; je n'ai à m'occuper en ce moment que du sacrifice de Posa pour le prince, et, dans ma prochaine lettre, je vous communiquerai quelques idées à ce sujet.

TROISIÈME LETTRE.

Vous vouliez dernièrement avoir trouvé la preuve, dans don Carlos, qu'une amitié passionnée pouvait être pour la tragédie un sujet aussi touchant qu'un amour passionné, et vous avez été surpris quand je vous ai répondu que je m'étais réservé pour plus tard la peinture d'une telle amitié. Ainsi, vous tenez aussi pour certain, comme la plupart de mes lecteurs, que c'est une amitié enthousiaste que je me suis proposée pour but dans les relations de Carlos et du marquis de Posa ? et, conséquemment, c'est de ce point de vue que vous avez considéré jusqu'ici ces deux caractères, et peut-être tout le drame ? Mais que serait-ce, mon cher ami, si réellement, au sujet de cette amitié, j'avais le droit de vous accuser d'exagération ? si de tout l'ensemble il résultait clairement qu'elle n'avait pas été et ne pouvait pas être mon but ? si le caractère du marquis, autant qu'il ressort de la totalité de sa conduite, était absolument incompatible avec une telle amitié, et si justement ses plus belles actions, dont on fait honneur à ce sentiment, fournissaient la meilleure preuve du contraire ?

La manière dont s'annoncent d'abord les rapports des deux amis eût pu tromper, mais à première vue seulement, et la moindre attention aurait suffi pour dissiper l'erreur, en montrant le contraste de leur conduite. Si le poète remonte à leur amitié de jeunesse, il n'abandonne rien pour cela de la grandeur de son plan ; au contraire, il ne pouvait en attacher la trame à des fils mieux choisis. Les rapports des deux personnages à leur entrée en scène, sont une réminiscence de leurs années d'académie. L'harmonie des sentiments, un égal amour du grand et du beau, un même enthousiasme pour la vérité, la liberté et la vertu, les avaient alors attachés l'un à l'autre. Un caractère comme celui de Posa, qui se développe ensuite comme nous le voyons dans la pièce, devait avoir commencé de bonne heure à exercer sa vive sensibilité sur un objet fécond. Une bienveillance, qui devait dans la suite se répandre sur toute l'humanité, avait nécessairement préludé par quelque liaison plus étroite. A cet

esprit créateur, à cet esprit de feu, il fallait tout d'abord un sujet sur lequel il pût agir. Pouvait-il s'en offrir à lui un plus beau qu'un fils de roi, d'une sensibilité vive et tendre, capable de recevoir ses épanchements, et qui courait de lui-même au-devant de lui? Mais, dès ces premiers temps, le sérieux de ce caractère se montre par quelques traits; alors déjà Posa est plus froid, moins empressé dans son amitié; son cœur, déjà trop vaste pour se restreindre à un seul être, ne peut être conquis que par un grand sacrifice.

« Alors je me mis à te tourmenter de mille caresses et de mon tendre amour de frère. Toi, cœur orgueilleux, tu y répondais froidement.... »

« Tu pouvais dédaigner mon cœur, mais non l'éloigner de toi. Trois fois tu repoussas le prince, trois fois il revint, en suppliant, te demander ton amitié, etc.... »

« Mon sang royal coula honteusement sous d'impitoyables coups; tant il devait m'en coûter pour être aimé de Rodrigue ¹. »

Ici déjà quelques indices nous montrent combien peu l'attachement du marquis pour le prince repose sur un parfait accord personnel. De bonne heure, il voit en lui un fils de roi; de bonne heure, cette idée vient se placer entre son cœur et son ami suppliant. Carlos lui ouvre ses bras, le jeune cosmopolite s'agenouille devant lui. Le sentiment de la liberté et de la dignité humaine avait mûri dans son cœur avant son amitié pour Carlos; cette branche ne fut greffée que plus tard sur cette tige plus vigoureuse. Au moment même où son orgueil est vaincu par le grand sacrifice de son ami, il ne perd pas de vue que cet ami est né prince. « Je te payerai, dit-il, quand tu seras roi ². » Était-il possible que, dans un cœur si jeune, avec un sentiment si vif et toujours présent de l'inégalité du rang, l'amitié pût naître, l'amitié dont la condition essentielle est l'égalité? Ainsi, alors même, ce fut moins l'amour que la reconnaissance, moins l'amitié que la pitié, qui gagnèrent le marquis au prince. Les impressions, les pressentiments, les rêves et les projets qui se pressaient obscurs et confus dans cette âme d'enfant, il fallait qu'il les communiquât, qu'il les contemplât dans une autre âme, et Carlos était le seul qui pût pressentir et rêver avec lui, le seul qui les pût refléter. Un esprit comme celui de Posa devait aspirer à jouir de bonne heure de sa supériorité, et l'affectueux Carlos s'attachait à lui avec tant de soumission et de docilité! Posa se voyait lui-même dans ce beau miroir, et se complaisait dans son image. C'est ainsi que se forma cette amitié d'académie.

Mais les voici séparés l'un de l'autre, et tout change. Carlos vient à la cour de son père, et Posa se jette dans le monde. Le premier, rendu de bonne heure exigeant par sa liaison avec le jeune homme le plus noble et le plus ardent, ne trouve rien, dans la cour d'un despote, qui puisse satisfaire son cœur. Autour de lui tout est vide et stérile. Isolé au milieu du tourbillon de tant de courtisans, oppressé par le présent, il se console aux doux souvenirs du passé. De la sorte, ses premières

1. Voy. *Don Carlos*, acte 1, scène 2, p. 9 et 10. Les derniers mots : « Tant il devait m'en coûter, etc. » ont été depuis supprimés par Schiller.

2. Voy. *ibid.*, pag. 10.

impressions gardent chez lui toute leur vie et leur chaleur, et son cœur, formé à la bienveillance et à qui manque un digne objet, se consume en des rêves qui ne peuvent le satisfaire. Il tombe ainsi peu à peu dans un état d'oïse exaltation et de contemplation inactive. Dans cette lutte constante avec sa situation, ses forces s'usent; ses relations peu amicales avec un père qui lui ressemble si peu répandent sur son caractère une sombre mélancolie, le ver rongeur de toute fleur de l'âme, la mort de l'enthousiasme. Comprimé, sans énergie, se repliant, inoccupé, sur lui-même, épuisé par de pénibles et stériles combats, ballotté entre de terribles extrémités, devenu incapable de tout élan personnel, tel le trouve le premier amour. Dans cet état, il n'a plus aucune force à lui opposer; toutes ces idées de sa jeunesse qui auraient pu seules y faire équilibre, sont devenues étrangères à son âme; cet amour le domine avec une tyrannie despotique, et il tombe ainsi dans un état passif, qui est à la fois douleur et volupté. Toutes ses forces sont maintenant concentrées sur un seul objet. Un désir toujours inassouvi tient son âme enchaînée au dedans d'elle-même. Comment pourrait-elle se répandre sur l'univers? Incapable de satisfaire ce désir, plus incapable encore d'en triompher par une force intérieure, il dépérit, moitié vivant et moitié mourant, en proie à une visible consommation; nulle distraction pour la douleur qui brûle sa poitrine; pas une âme sympathique qui s'ouvre à lui et dans laquelle il puisse l'épancher :

« Je n'ai personne.... personne, sur cette grande et vaste terre, personne. Aussi loin que s'étend le sceptre de mon père, aussi loin que les navires portent notre pavillon, il n'est aucune place, aucune, « aucune, où je puisse me soulager de mes larmes ¹. »

La détresse et la pauvreté du cœur le ramènent maintenant juste au point d'où la plénitude du cœur l'avait fait partir. Il sent plus vivement le besoin de sympathie, parce qu'il est seul et malheureux. C'est ainsi que son ami le trouve à son retour.

Celui-ci a eu, pendant ce temps, un tout autre sort. L'âme ouverte à toutes les impressions, il s'est jeté, avec toutes les forces de la jeunesse, tout l'élan du génie, toute la chaleur du cœur, dans le vaste univers : là, il voit l'homme à l'œuvre, dans les grandes et dans les petites choses; il trouve l'occasion de juger, en présence des forces actives de l'humanité, l'idéal qu'il apporte au dedans de lui-même. Tout ce qu'il entend, tout ce qu'il voit, est dévoré par lui avec un vif enthousiasme; tout est senti, pensé et transformé par rapport à cet idéal. L'homme se montre à lui dans diverses variétés; il apprend à le connaître sous plusieurs climats, sous différentes constitutions et à des degrés inégaux de culture et de bonheur. Ainsi se forme en lui, peu à peu, une idée complexe et élevée de l'humanité, en grand et dans son ensemble, auprès de laquelle toute relation moindre et rétrécissante s'évanouit. Il sort maintenant de lui-même, et son âme s'épand au loin dans l'immense étendue du monde. Des hommes remarquables qui se jettent sur son che-

1. Voy. *Don Carlos*, acte I, scène 2, p. 8.

min viennent distraire son attention et partagent son estime et son amour. A la place d'un individu, c'est maintenant l'espèce tout entière qui occupe son âme; une affection passagère et juvénile se développe en une philanthropie universelle et infinie. L'enthousiaste oisif est devenu un homme actif et agissant. Les anciennes aspirations et les anciens rêves, obscurs jusque-là et en germe dans son âme, se sont changés en conceptions claires et lumineuses; les projets oisifs sont mis en action, et l'impulsion générale et indéterminée s'est transformée en une activité réglée et qui tend à son but. Il étudie le caractère des peuples, il pèse leurs forces et leurs ressources, il juge leurs constitutions; par son commerce avec des esprits de même nature, ses idées s'étendent et s'arrêtent; des hommes politiques éprouvés, comme un Guillaume d'Orange, un Coligny et d'autres, leur ôtent ce qu'elles avaient de romanesque et les font descendre peu à peu au niveau de l'utilité pratique.

Enrichi de mille conceptions neuves et fécondes, plein de forces actives, d'instincts créateurs, de projets hardis et immenses, la tête agissante et le cœur brûlant, pénétré des grandes et généreuses idées de la commune puissance humaine et de l'humaine dignité, tout de feu pour la félicité de ce grand tout qui s'est personnifié pour lui dans tant d'individus ¹, il revient maintenant de sa grande moisson, enflammé du désir de trouver un théâtre sur lequel il puisse réaliser ses vues idéales et faire emploi des trésors qu'il a amassés. La situation de la Flandre frappe alors ses regards. Il y trouve tout préparé pour une révolution. Connaissant l'esprit de ce peuple, ses forces et ses ressources, qu'il compare à la puissance de son oppresseur, il voit la grande entreprise comme déjà accomplie. Son idéal de liberté républicaine ne peut trouver un moment plus favorable, ni un sol plus propre à recevoir la semence.

« Tant de riches et florissantes provinces! un grand et vigoureux peuple.... et aussi un bon peuple.... et, me disais-je à moi-même, être le père de ce peuple, ce doit être divin ². »

Plus il trouve ce peuple misérable, plus ce désir domine son cœur, plus il a hâte de l'accomplir. C'est alors, et seulement alors, qu'il se rappelle vivement l'ami qu'il a laissé à Alcalá, tout de feu, lui aussi, pour le bonheur des hommes. Il se le représente déjà comme le sauveur de la nation opprimée, comme l'instrument de ses sublimes projets. Plein d'un

1. Dans l'entretien qu'il a ensuite avec le roi, ces idées favorites se manifestent : « Un trait de plume de votre main, » dit-il, « et la terre sera créée de nouveau. Accordez la liberté de penser. Laissez, avec cette générosité propre à la force, laissez couler à flots le bonheur des hommes de la corne d'abondance qui est dans vos mains. Laissez mûrir des esprits dans votre vaste édifice politique.... Rendez à l'humanité sa noblesse perdue. Que le citoyen rede-vienne, ce qu'il fut d'abord, le but et la fin de la royauté; qu'il ne soit lié par aucun autre devoir que les droits de ses frères, sacrés comme les siens. Que le paysan soit fier de sa charrue et fasse de bon cœur au roi, qui n'est pas paysan, la couronne. Que l'artiste, dans son atelier, se fasse en rêve le créateur d'un monde plus beau. Que l'essor du penseur ne soit plus arrêté par d'autres barrières que la condition même des natures finies. » (*Note de Schiller.*)—Voy. *don Carlos*, acte III, scène 10, p. 104 et 106. — Les dernières phrases, à partir de ces mots : « Que le paysan, etc. » ont été plus tard supprimées par l'auteur (voy. *L'appendice*, p. 264).

2. Voy. *Don Carlos*, acte III, scène 10, p. 103.

amour inexprimable pour cet ami, parce qu'il l'associe par la pensée à l'intérêt le plus cher de son cœur, il court à Madrid se jeter dans ses bras, bien sûr de trouver changées en riche moisson les semences d'humanité et d'héroïque vertu qu'il a autrefois répandues dans son âme, et d'embrasser en lui le libérateur des Pays-Bas et le futur créateur de son gouvernement idéal.

Plus passionné que jamais, Carlos se précipite à sa rencontre avec une ardeur fébrile.

« Je te presse sur mon cœur ; je sens le tien battre sur ma poitrine avec une force toute-puissante. Oh ! maintenant, tout est bien, tout est réparé.... Je repose sur le sein de mon Rodrigue ¹. »

Cet accueil est tout de feu ; mais comment Posa y répond-il ? Lui qui a laissé son ami dans toute la fleur de la jeunesse, et qui le retrouve maintenant semblable à un mort errant dans la vie, s'arrête-t-il à ce triste changement ? S'informe-t-il longuement, et avec inquiétude, de ses causes ? Descend-il jusqu'aux petits intérêts de la vie de son ami ? Surpris et grave, il répond à cet accueil qui ne lui agrée pas :

« Ce n'était pas ainsi que je m'attendais à revoir le fils de don Philippe.... Ce n'est pas là le jeune homme au cœur de lion vers qui m'en-voie un peuple héroïque opprimé.... Car maintenant ce n'est pas Rodrigue qui est devant vous, ce n'est pas le compagnon des jeux de Carlos enfant.... C'est le député de l'humanité tout entière qui vous embrasse. Ce sont les provinces de Flandre qui pleurent sur votre sein, etc. ² »

Involontairement son idée dominante lui échappe dès les premiers moments d'une réunion qui suit une si longue absence, et où l'on a d'ordinaire tant de riens importants à se dire. Il faut que Carlos ait recours à tout ce qu'il y a de touchant dans sa situation, qu'il réveille le souvenir des scènes les plus reculées de leur enfance, pour écarter cette idée favorite de son ami, pour exciter sa sympathie et le rendre attentif à la triste position où il est lui-même. Posa se voit déçu d'une manière terrible dans les espérances avec lesquelles il accourait auprès de son ami. Il s'attendait à trouver un caractère héroïque, avide de cette sorte d'activité à laquelle il voulait maintenant ouvrir un théâtre. Il comptait sur ce trésor de sublime philanthropie, sur le vœu que Carlos, dans des jours d'enthousiasme, avait fait entre ses mains, sur l'hostie partagée, et ce qu'il trouve à la placée, c'est un amour passionné pour la femme de son père....

« Ce n'est plus ce Charles qui prit congé de toi à Alcalá, ce Charles qui comptait que ses yeux déroberaient au créateur le plan du Paradis, et qu'il pourrait un jour, comme prince absolu, le reproduire en Espagne. Oh ! c'était une idée d'enfant, mais divinement belle. Ces rêves sont passés ! ³ »

1. Voy. *Don Carlos*, acte I, scène 2, p. 7.

2. Voy. *ibid.*, p. 8.

3. Le milieu de cette citation, depuis « qui comptait que ses yeux, » jusqu'à « en Espagne, » a été depuis modifié, dans le drame, par Schiller. Voy. acte I, scène 2, p. 8.

.... C'est une passion sans espoir, qui consume toutes ses forces, qui met sa vie même en danger. Comment un ami du prince, mais qui n'eût été qu'ami et rien de plus, aurait-il agi dans cette situation? Et comment a agi Posa, le citoyen du monde? Posa, ami et confident du prince, aurait tremblé pour la sûreté de son Carlos, et tremblé beaucoup trop pour oser prêter la main à un dangereux rendez-vous avec la reine. Le devoir de l'ami eût été de songer aux moyens d'étouffer cette passion, et nullement à la satisfaire. Posa, défenseur des intérêts de la Flandre, agit tout autrement. Rien n'est plus important pour lui que de faire cesser au plus vite cette situation sans espoir, dans laquelle s'usent les forces actives de son ami, fallût-il tenter pour cela quelque périlleuse aventure. Tant que son ami se consume en désirs non satisfaits, il ne peut être sensible à des souffrances étrangères; tant que ses forces sont abattues par la mélancolie, il ne peut s'élever à aucune résolution héroïque. La Flandre n'a rien à espérer de Carlos malheureux; peut-être Carlos heureux lui viendra-t-il en aide. Il se hâte donc de satisfaire son désir le plus ardent; lui-même le conduit aux pieds de la reine, et il ne s'en tient point là. Il ne trouve plus dans l'âme du prince les mobiles qui, dans d'autres temps, l'avaient élevé aux résolutions héroïques; que peut-il faire autre chose que de rallumer à un feu étranger cet héroïsme éteint, et de mettre à profit l'unique passion qui existe dans le cœur de Carlos? C'est à cette passion qu'il doit nécessairement rattacher les nouvelles idées qu'il veut maintenant faire dominer dans son âme. Un regard dans le cœur de la reine lui apprend qu'il peut tout attendre de son concours. Ce n'est que le premier enthousiasme qu'il veut emprunter à cette passion. Quand elle l'aura aidé à donner à son ami cette impulsion salutaire, il n'aura plus besoin d'elle, et il peut être sûr d'avance qu'elle sera détruite par l'effet même qu'elle produira. Ainsi cet obstacle qui est venu s'opposer à son grand dessein, ce malheureux amour, sera lui-même transformé en un instrument utile pour ses vues plus importantes, et il faut que le destin de la Flandre parle au cœur de son ami par la bouche de l'amour :

« Dans cette flamme sans espoir, j'ai reconnu de bonne heure le rayon d'or de l'espérance. Je voulais conduire Carlos à l'excellent, au parfait. Ce noble fruit, ce fruit royal, que le lent travail des générations doit seul cultiver, il fallait que le rapide printemps de l'amour en hâtât par miracle le développement. Je voulais que sa vertu mûrît aux regards de ce puissant soleil ¹. »

Aussi est-ce des mains de la reine que Carlos reçoit les lettres que Posa a apportées pour lui de Flandre. Son génie évanoui, c'est la reine qui le rappelle.

Cette subordination de l'amitié à un intérêt supérieur se montre plus visiblement encore dans l'entrevue du cloître. Une tentative du prince auprès du roi a échoué; cet échec et une découverte, favorable à sa passion, qu'il croit avoir faite, le replongent dans cette passion avec plus de

1. Voy. *Don Carlos*, acte IV, scène 21, p. 150. Schiller, en remaniant son drame, en a retranché la plus grande partie de ce morceau, et n'a conservé que le commencement, jusqu'à ces mots : « au parfait. »

force, et Posa croit remarquer que les sens y ont part. Rien ne saurait être plus inconciliable avec son noble plan. Toutes les espérances qu'il avait fondées pour les Pays-Bas sur l'amour de Carlos pour la reine sont renversées, si cet amour déchoit de sa haute sphère. Le violent dépit qu'il ressent à ce sujet met au jour sa pensée :

« Oh! je sens quelle habitude je dois perdre. Oui, naguère, naguère, « c'était tout autrement. Tu étais alors si riche, si ardent, si riche! Tout « un monde trouvait place dans ton vaste sein. Tout cela maintenant a « péri, dévoré par une seule passion, par un petit intérêt personnel. Ton « cœur est mort. Pas une larme pour l'affreux destin des Provinces- « Unies, plus une seule larme! O Charles, que tu es devenu pauvre, pauvre « à mendier, depuis que tu n'aimes plus personne, que toi! »

Redoutant une semblable rechute, il croit devoir risquer un coup violent. Tant que Charles restera dans le voisinage de la reine, il est perdu pour la cause de la Flandre. Sa présence dans les Pays-Bas peut y donner aux affaires une tout autre tournure: il n'hésite donc pas un moment à le pousser au départ de la façon la plus violente :

« Il faut qu'il désobéisse au roi, qu'il se rende secrètement à Bruxelles, « où les Flamands l'attendent les bras ouverts. Tous les Pays-Bas se lève- « ront à son signal. La bonne cause vient bien forte par un fils de roi! »

L'ami de Carlos aurait-il pu se décider à mettre en jeu si témérairement la bonne renommée, la vie même de son ami? Mais Posa, pour qui la délivrance d'un peuple opprimé était un mobile bien plus puissant que les petits intérêts d'un ami, Posa, le citoyen du monde, devait agir ainsi et non autrement. Toutes les démarches auxquelles il se porte dans le cours de la pièce trahissent une hardiesse prête à tout oser et qu'un but héroïque peut seul inspirer : l'amitié est souvent pusillanime et toujours inquiète. Où voit-on jusqu'à présent dans le caractère du marquis la moindre trace de cette inquiète sollicitude pour une créature isolée, de cette inclination exclusive, qui seules cependant forment le caractère propre de l'amitié passionnée? Où ne voit-on pas chez lui l'intérêt du prince subordonné à l'intérêt supérieur de l'humanité? Le marquis poursuit avec fermeté et constance sa grande carrière de cosmopolite, et tout ce qui se passe autour de lui n'a d'importance à ses yeux que par la liaison qu'il y peut voir avec son sublime objet.

QUATRIÈME LETTRE.

Cet aveu pourra lui faire perdre une grande partie de ses admirateurs; mais il s'en consolera avec le petit nombre de partisans nouveaux qu'il lui gagnera, et d'ailleurs un caractère comme le sien ne pouvait jamais se flatter d'obtenir l'approbation générale. Une haute et active bienveillance pour tous les hommes n'exclut nullement un tendre intérêt

1. Voy. *Don Carlos*, acte II, scène 15, p. 79.

2. Voy. *ibid.*, acte IV, scène 3, p. 114.

pour les joies et les peines d'un seul individu. S'il aime le genre humain plus que Charles, cela ne fait aucun tort à son amitié. Il l'aurait toujours, quand même le sort ne l'eût pas appelé à un trône, distingué du reste des hommes par une tendre et particulière sollicitude ; il l'aurait toujours porté dans le cœur de son cœur, comme Hamlet son Horatio. On prétend que la bienveillance est d'autant plus faible et plus tiède que son objet se multiplie ; mais on ne peut dire que ce soit là le cas du marquis. L'objet de son amour se montre à lui dans tout l'éclat de l'enthousiasme : c'est une image qui apparaît, magnifique et transfigurée, aux yeux de son âme, comme la figure d'une bien-aimée. Comme c'est Carlos qui doit réaliser cet idéal du bonheur des hommes, il transporte son idéal même sur la personne de Carlos, et il finit par comprendre l'idéal et l'ami dans un sentiment unique et indivisible. C'est dans Carlos seul qu'il contemple maintenant cette humanité ardemment chérie ; son ami est le foyer où se réunissent toutes les idées qu'il se fait de ce vaste et multiple ensemble. Cet ensemble n'agit donc sur lui, après tout, que par un seul objet, qu'il embrasse avec tout l'enthousiasme et toutes les forces de son âme :

« Mon cœur, consacré à un seul, embrassait le monde entier. Dans
« l'âme de mon Carlos, je créais un paradis pour des millions d'hommes ¹. »

Nous voyons donc ici un ardent amour pour un seul, sans que l'amour de l'humanité y soit sacrifié ; une amitié attentive et dévouée, sans ce qu'il y a d'injuste et d'exclusif dans cette passion ; une philanthropie universelle, qui embrasse tout, concentrée dans un seul rayon de flamme.

Et ce qui ennoblit l'intérêt pourrait-il y nuire ? Cette peinture de l'amitié perdrait-elle en pathétique et en grâce ce qu'elle gagne en étendue ? L'ami de Carlos aurait-il moins de droit à nos larmes et à notre admiration, parce qu'à l'expression la plus limitée de l'affection, il en joint l'expansion la plus vaste, et qu'il adoucit le caractère divin de l'amour universel par son application la plus humaine ?

Avec la neuvième scène du troisième acte, une carrière toute nouvelle s'ouvre à ce caractère.

CINQUIÈME LETTRE.

Sa passion pour la reine a enfin conduit le prince jusqu'au bord du précipice. Des preuves de sa culpabilité sont dans les mains de son père, et son ardeur irréfléchie, en donnant prise aux soupçons de ses ennemis, qui l'épient, l'a exposé aux plus grands dangers. Il est évidemment menacé de devenir la victime de son amour insensé, de la jalousie de son père, de la haine des prêtres, de la vengeance d'un ennemi offensé et d'une femme galante qu'il a dédaignée. Sa situation au dehors demande l'assistance la plus prompte, mais l'état intérieur de son âme, qui menace de rendre vains tout l'espoir et tous les desseins du marquis, la réclame

1. Voy. *Don Carlos*, acte IV, scène 21, p. 149.

plus encore. Il faut que le prince soit délivré de ce danger, il faut qu'il soit arraché à cette situation d'esprit, si les projets de délivrance de la Flandre doivent s'accomplir; et c'est le marquis sur qui nous comptons pour cette double tâche, et qui même nous donne de l'espoir à cet égard.

Mais ce qui a mis le prince en danger a fait naître aussi chez le roi une disposition d'âme qui lui fait sentir pour la première fois le besoin de l'épanchement. Les souffrances de la jalousie l'ont ramené, de la contrainte contre nature de son état, à la condition primitive de l'humanité, lui ont fait sentir ce qu'il y a de vide et de factice dans sa grandeur despotique, et ont éveillé en lui des désirs que ni le pouvoir ni la majesté ne peuvent satisfaire.

« Roi!... seulement roi, toujours roi!... Pas de meilleure réponse
« qu'un écho vide et creux! Je frappe ce rocher et je veux de l'eau, de
« l'eau pour ma soif, dans ma fièvre ardente.... et il me donne.... un or
« brûlant ! »

Il n'y avait qu'un concours d'événements comme celui que nous voyons qui pût engendrer chez un monarque comme Philippe II une telle disposition, et il fallait qu'une telle disposition se produisît en lui pour préparer la suite de l'action et pour rapprocher de lui le marquis. Le père et le fils ont été conduits par des voies toutes différentes au point où le poëte avait besoin de les placer; par des voies toutes différentes, ils ont été l'un et l'autre attirés vers le marquis de Posa, en qui seul désormais va se concentrer l'intérêt, jusqu'alors divisé. C'est la passion de Carlos pour la reine, ce sont les conséquences inévitables qui en découlent pour le roi, qui seules ouvrent au marquis sa carrière: aussi était-il nécessaire que la pièce commençât par là. À côté de cet amour, le marquis devait être tenu dans l'ombre, et jusqu'à ce qu'il pût dominer toute l'action, il fallait qu'il se contentât d'un intérêt secondaire, parce que c'est uniquement de cette source qu'il pouvait tirer tous les matériaux de son activité future. L'attention du spectateur ne pouvait donc pas en être distraite avant le temps, et pour cela il était nécessaire que cet amour occupât d'abord les esprits comme action principale, et qu'au contraire l'intérêt qui devait ensuite devenir l'intérêt dominant, ne fût annoncé de loin que par quelques indications. Mais au-sitôt que l'édifice est élevé, l'échafaudage tombe. L'histoire de l'amour de Carlos, qui n'était que l'action préliminaire, recule, et fait place à celle qu'elle n'a fait que préparer.

Les mobiles cachés du marquis, qui ne sont autres que la délivrance de la Flandre et le destin futur de la nation, mobiles qu'on n'a pu qu'entrevoir sous le voile de son amitié, se montrent maintenant au grand jour, et commencent à s'emparer de toute l'attention. Carlos, comme il ressort suffisamment de ce qui précède, n'avait été considéré par lui que comme l'instrument unique et nécessaire de ce projet, poursuivi avec tant d'ardeur et de constance, et, comme tel, il avait compris Carlos dans le même enthousiasme que le projet. De ces motifs plus généraux devait

1. Voy. *Don Carlos*, acte III, scène 2, p. 83.

découler tout autant de sollicitude inquiète pour les joies et les peines de son ami et de tendre intérêt pour cet instrument de son amour, qu'en aurait pu inspirer la plus vive sympathie personnelle. L'amitié de Charles lui assure la plus pleine jouissance de son idéal. Elle est le point où viennent se réunir tous ses vœux et tous ses efforts. Il ne connaît encore aucun autre chemin, aucun chemin plus court, pour réaliser son sublime idéal de liberté et d'humaine félicité, que celui qui s'ouvre à lui dans la personne de Carlos. Il ne lui est même pas venu à l'esprit de tendre à son but par une autre voie ; et ce qui surtout est loin de sa pensée, c'est d'y marcher directement par le moyen du roi. Aussi, lorsqu'il est appelé auprès de celui-ci, il montre la plus complète indifférence :

« C'est moi qu'il demande?... Moi?... Je ne lui suis rien, vraiment « rien!... Moi ici, dans cet appartement! Que cela est absurde et inop-
« portun! Que lui importe que j'existe?... Vous voyez, cela ne tend
« à rien ». »

Mais il ne s'abandonne pas longtemps à cet étonnement oisif et pué-
« rit. Un esprit habitué, comme l'est le sien, à voir dans chaque circonstance l'utilité
qu'elle peut avoir, à accommoder d'une main habile le hasard même à ses
plans, et à ne considérer les événements que dans leur rapport avec ses
idées dominantes, n'est pas longtemps à découvrir le grand parti qu'on peut
tirer du moment présent. La moindre portion de la durée est à ses yeux
comme un fonds sacré qui lui est confié et qu'il doit faire valoir. La pen-
sée qui lui vient à l'esprit n'est pas encore un plan net et suivi, mais seu-
« lement un obscur pressentiment, et encore tout au plus ; seulement une
idée fugitive, qui s'est élevée en lui, qu'il y aurait peut-être là une occa-
sion de faire quelque chose. Il doit se présenter devant celui qui a dans
sa main le sort de tant de millions d'hommes. « Il faut, se dit-il, profiter
du moment qui ne vient qu'une fois. Quand ce ne serait qu'une étincelle
de vérité jetée dans l'âme de cet homme qui jamais encore n'a entendu
la vérité! Qui sait avec quel fruit la Providence pourrait la développer en
lui? » Il ne songe, à ce sujet, à rien de plus qu'à employer de son mieux
une circonstance offerte par le hasard. C'est dans cette disposition qu'il
attend le roi.

SIXIÈME LETTRE.

Je me réserve, si vous voulez bien m'entendre, de m'expliquer plus en
détail avec vous, dans une autre occasion, sur le ton que Posa prend
tout d'abord avec le roi, comme, en général, sur toute sa conduite dans
cette scène, et sur la manière dont sa façon d'agir est accueillie par le roi.
Je me contenterai en ce moment de m'arrêter à ce qui se trouve le plus
immédiatement en rapport avec le caractère du marquis.

Tout ce que le marquis, d'après l'idée qu'il avait du roi, pouvait rai-

1. Voy. *Don Carlos*, acte III, scène 8, p. 97. Schiller n'a conservé, dans sa
pièce remaniée, que les premiers mots (jusqu'à : « Moi ? ») de cette citation.

sonnablement espérer de produire en lui, c'était une surprise mêlée d'humiliation, la surprise de voir que la haute idée qu'il avait de lui-même, et l'opinion fort médiocre qu'il s'était faite des hommes, pouvaient bien, après tout, souffrir quelques exceptions ; puis c'était l'embarras naturel et inévitable d'un petit esprit devant un grand esprit. Cette impression pouvait être salutaire, quand elle n'eût servi qu'à ébranler, pour un moment, les préjugés de cet homme, et à lui faire sentir qu'il y avait encore au delà du cercle tracé par lui des influences qu'il n'avait pas même soupçonnées. Ce seul et unique son pouvait avoir un long retentissement dans sa vie, et cette impression devait être d'autant plus durable en lui qu'elle était sans exemple dans son passé.

Mais, en réalité, Posa avait jugé le roi trop superficiellement et à première vue ; supposé même qu'il l'eût bien connu, il était du moins trop peu instruit de sa disposition actuelle pour en tenir compte dans son jugement. Cette disposition était excessivement favorable pour lui, et préparait à ses paroles, jetées dans l'entretien, un accueil qu'il ne pouvait attendre avec aucune vraisemblance. Cette découverte inattendue lui donne une impulsion plus vive, et à la pièce même une direction toute nouvelle. Enhardi par un résultat qui dépassait toutes ses espérances et enflammé par quelques vestiges d'humanité qu'il est surpris de trouver chez le roi, il s'égare un moment jusqu'à la pensée extravagante de rattacher directement à la personne du roi son constant idéal du bonheur de la Flandre, etc., de le réaliser directement par le moyen du roi. Cette hypothèse l'anime d'une ardeur passionnée, qui découvre le fond de son âme, qui met au jour toutes les conceptions de son imagination, tous les résultats de ses réflexions silencieuses, et qui montre avec évidence combien cet idéal le domine. Alors, dans cette disposition passionnée, tous les ressorts qui l'ont fait agir jusque-là deviennent visibles ; alors, il lui arrive la même chose qu'à tous les enthousiastes que leur idée dominante emporte. Il ne connaît plus de mesure. Dans le feu de son exaltation, il transfigure à ses propres yeux le roi qui l'écoute avec stupéfaction, et il s'oublie jusqu'à fonder sur lui des espérances dont il rougira au premier moment de calme. Il ne pense plus à présent à Carlos. Quel long détour d'attendre celui-ci ! Le roi offre à ses désirs une satisfaction beaucoup plus proche et plus prompte. Pourquoi différer le bonheur de l'humanité jusqu'à son héritier ?

L'ami de cœur de Carlos s'oublierait-il à ce point ? Une autre passion que la passion dominante aurait-elle entraîné Posa aussi loin ? L'intérêt de l'amitié est-il si mobile qu'on le puisse transporter avec si peu de difficulté sur un autre objet ? Mais tout s'éclaircit, dès qu'on subordonne l'amitié à cette passion dominante. Alors il est naturel que celle-ci, à la première occasion, réclame ses droits, et n'hésite pas longtemps à changer ses moyens et ses instruments.

Le feu et la franchise avec lesquels le marquis expose au roi ses sentiments favoris, qui jusqu'alors étaient un secret entre Carlos et lui, et l'illusion à laquelle il s'arrête, que le roi pourrait les comprendre et même les réaliser, étaient une infidélité manifeste dont il se rendait coupable vis-à-vis de son ami Charles. Posa, le citoyen du monde, pouvait

seul agir ainsi, et à lui seul on peut le pardonner : chez l'ami de cœur de Carlos, cela eût été aussi condamnable qu'incompréhensible.

Cet aveuglement, sans doute, ne devait durer que quelques instants. On le pardonne facilement à la première surprise de la passion ; mais si, de sang-froid, il continuait encore à y croire, il descendrait justement à nos yeux au rôle d'un rêveur. Mais que cet aveuglement ait eu réellement accès dans son âme, cela ressort de quelques passages où il en plaisante ou bien s'en excuse sérieusement.

« Supposons, dit-il à la reine, que je travaille à placer ma croyance
« sur le trône ? »

LA REINE.

« Non, marquis, je ne voudrais pas, même par un jeu d'esprit, vous
« accuser de cette fantaisie chimérique. Vous n'êtes pas un rêveur, ca-
« pable d'entreprendre ce qui ne peut être mené à fin.

LE MARQUIS.

« Cela même serait encore une question, ce me semble ¹. »

Carlos lui-même a pénétré assez avant dans l'âme de son ami, pour qu'une telle résolution lui paraisse fondée sur la manière de voir de cet ami, et ce qu'il dit de lui à cette occasion pourrait suffire à mettre hors de doute la pensée de l'auteur.

« Toi-même, » lui dit-il, s'imaginant encore que le marquis l'a sacrifié, « toi-même, tu vas accomplir maintenant ce que j'ai dû, mais n'ai pu
« faire.... Tu vas donner aux Espagnols ces jours d'or qu'en vain ils ont
« espérés de moi ; car c'en est fait de moi, c'en est fait pour toujours. Tu
« as compris cela. Oh ! ce terrible amour a enlevé irrévocablement les fleurs
« précoces de mon génie. Je suis mort pour tes grandes espérances. La
« Providence ou le hasard rapprochent le roi de toi.... Il t'en coûte mon
« secret, et le roi est à toi ! Tu peux devenir son bon ange. Pour moi il
« n'est plus de salut. Pour l'Espagne peut-être.... etc. ². »

Et dans un autre endroit, il dit au comte de Lerme, pour excuser l'infidélité présumée de son ami :

« Il m'a aimé, beaucoup aimé. Je lui étais cher autant que son âme.
« Oh ! je le sais ! mille preuves m'en ont convaincu. Mais des millions
« d'hommes, la patrie, ne doivent-ils pas lui être plus chers qu'un seul
« homme ? Son sein était trop vaste pour un seul ami, et le bonheur de
« Carlos trop peu de chose pour son amour. Il m'a sacrifié à sa vertu ³. »

SEPTIÈME LETTRE.

Posa comprenait fort bien tout ce qu'il avait retiré à son ami Carlos en prenant le roi pour confident de ses sentiments favoris et en faisant une tentative sur son cœur. Justement parce qu'il sentait que ces idées favo-

1. Voy. *Don Carlos*, acte IV, scène 3, p. 112.

2. Voy. *ibid.*, acte V, scène 1, p. 161.

3. Voy. *ibid.*, acte IV, scène 13, p. 136.

rites étaient le lien véritable de leur amitié, il savait aussi qu'il l'avait rompue au moment même où il les profanait par sa confiance au roi. Carlos ne savait pas, mais Posa savait très-bien que cette philosophie et ces projets étaient pour l'avenir le saint palladium de leur amitié et le titre imposant auquel Carlos possédait son cœur. Justement parce qu'il le savait et parce qu'il supposait dans son cœur que cela ne pouvait pas non plus être ignoré de Charles, comment aurait-il pu se décider à lui avouer qu'il avait livré ce palladium ? Lui avouer ce qui s'était passé entre lui et le roi, c'était, dans sa pensée, la même chose que de lui déclarer qu'il y avait eu un moment où Charles n'était plus rien pour Posa. Mais si les droits futurs de Carlos au trône, si sa qualité de fils de roi n'avaient eu aucune part à cette amitié, si elle eût été quelque chose d'absolument personnel et qui ne reposât que sur soi-même, cette confiance vis-à-vis du roi pouvait, il est vrai, la blesser, mais non la trahir et la rompre ; cette circonstance accidentelle ne pouvait l'attaquer dans son essence même. C'était par délicatesse et par pitié que Posa, le citoyen du monde, taisait au monarque futur les espérances qu'il avait fondées sur le monarque actuel ; mais Posa, l'ami de Carlos, ne pouvait par quoi que ce soit se rendre plus coupable que par cette réserve même.

A la vérité, les raisons que Posa se donne, aussi bien à lui-même qu'en suite à son ami, pour expliquer cette réserve, la source unique de toutes les complications qui vont suivre, sont d'une tout autre nature. Ainsi, acte IV scène 6 (p. 122) :

« Le roi s'est fié au vase où il a placé le saint dépôt de son secret, et la confiance exige la reconnaissance. Que serait, en pareil cas, le babil indiscret, quand je sais que mon silence ne peut te faire de mal ? qu'il t'en épargne peut-être ?... Pourquoi lui montrer, pendant qu'il dort, la nuée orageuse suspendue sur sa tête ? »

Et dans la troisième scène du cinquième acte (p. 165) :

« Mais moi, séduit par une fausse tendresse, aveuglé par l'orgueilleuse chimère de terminer sans toi cette aventure, je dérobe à l'amitié mon périlleux secret. »

Mais, pour quiconque a la moindre expérience du cœur humain, il est évident que le marquis, avec ces raisons qui viennent d'être alléguées, et qui sont en elles-mêmes beaucoup trop faibles pour motiver une démarche aussi importante, ne cherche qu'à se tromper lui-même, parce qu'il n'ose pas s'avouer la cause véritable. Il y a une explication beaucoup plus vraie de la disposition où était alors son âme, dans un autre passage, duquel il résulte clairement qu'il doit y avoir eu des moments où il se consulta lui-même pour savoir s'il ne sacrifierait pas tout simplement son ami.

« Il dépendait de moi, dit-il à la reine, de faire briller une nouvelle aurore sur ces royaumes. Le roi me donnait son cœur. Il me nommait son fils. Je tiens son sceau, et ses ducs d'Albe ne sont plus, etc. »

« Mais j'abandonne le roi. Dans ce sol glacé aucune de mes roses ne peut plus fleurir. Ce n'étaient que les vains prestiges d'une imagination

1. Voy. *Don Carlos*, acte IV, scène 21, p. 150.

« d'enfant auxquels l'homme mûr renonce en rougissant de honte. Devais-je
 « détruire le printemps qui approche, plein d'espérances, pour faire
 « briller artificiellement dans le Nord un tiède rayon de soleil? Pour
 « adoucir les derniers coups de verge d'un tyran fatigué, risquer la grande
 « liberté du siècle? Misérable gloire! Je n'en veux pas. Le destin de l'Eu-
 « rope mûrira dans le sein de mon noble ami. C'est à lui que je renvoie
 « l'Espagne. Mais malheur! malheur à moi et à lui, si je devais m'en
 « repentir! si j'avais mal choisi? si je m'étais mépris sur les grandes
 « intentions de la Providence, si elle me voulait sur ce trône, moi, non
 « pas lui? »

Ainsi donc il a pourtant choisi, et, pour qu'il y eût lieu de choisir, il faut qu'il se soit représenté la détermination contraire comme possible. De tous les passages cités, il ressort manifestement que l'intérêt de l'amitié est subordonné à un plus haut intérêt, et que c'est de celui-ci qu'elle reçoit sa direction. Personne, dans toute la pièce, n'a mieux jugé ces rapports entre les deux amis que Philippe lui-même, de qui surtout, en effet, l'on devait attendre un tel jugement. C'est dans la bouche de ce grand connaisseur des hommes que j'ai placé mon apologie et mon propre sentiment sur le héros de la pièce. C'est par ses paroles que je veux clore cette discussion :

« Et à qui a-t-il fait ce sacrifice? A un enfant, à mon fils? Non, je ne
 « le croirai jamais. Un Posa ne meurt pas pour un enfant. La pauvre
 « flamme de l'amitié ne remplit pas le cœur d'un Posa. Ce cœur battait
 « pour toute l'humanité. L'objet de son amour, c'était le monde avec toutes
 « les races futures ¹. »

HUITIÈME LETTRE.

Mais, direz-vous, pourquoi toute cette discussion? Qu'importe que ce soit un mouvement involontaire du cœur, l'harmonie des caractères, un penchant impérieux, personnel et réciproque, ou des influences étrangères et un libre choix, qui aient formé entre eux les liens de l'amitié? Les effets restent les mêmes, et rien n'est changé par là au cours même de la pièce. Pourquoi donc prendre tant de peine pour tirer le lecteur d'une erreur qui lui est peut-être plus agréable que la vérité? Que deviendrait le charme de la plupart des phénomènes moraux, si l'on éclairait toujours la plus intime profondeur de l'âme humaine, et s'il fallait en quelque sorte assister à leur production? Il nous suffit que tout ce qui est cher au marquis soit réuni dans le prince, soit représenté par lui, ou du moins ne puisse être obtenu que par lui; il nous suffit que cet intérêt accidentel, conditionnel, que Posa ne fait que prêter à son ami, il finisse par le confondre inséparablement avec la personne de celui-ci, et

1. Voy. *Don Carlos*, p. 150. Schiller a depuis retranché de la pièce plus de la moitié de ce morceau.

2. Voy. *ibid.*, acte V, scène 9, p. 180.

que tout ce qu'il éprouve pour lui se révèle par une inclination personnelle. Nous jouissons ainsi de la pure beauté de cette peinture de l'amitié, comme d'un phénomène moral simple, sans nous inquiéter de savoir en combien de parties le philosophe pourrait le diviser.

Mais que diriez-vous si la vue nette de cette distinction importait à toute la pièce? Et en effet, si le but suprême des efforts de Posa est placé au delà du prince, si celui-ci n'a tant de valeur pour lui que comme moyen d'arriver à un but plus élevé, s'il satisfait par son amitié pour lui un autre penchant que cette amitié seule, alors la pièce elle-même ne peut pas se renfermer dans des limites plus étroites, alors il faut pour le moins que la tendance finale de la pièce coïncide avec le but du marquis. Le grand destin de tout un empire, le bonheur du genre humain pendant une longue suite de générations, cette fin où tendent, comme nous l'avons vu, tous les efforts du marquis, ne peuvent guère être un simple épisode d'une action principale qui n'aurait pour dernier terme que le dénouement d'une histoire d'amour. Si donc nous nous méprenons sur l'amitié de Posa, je crains que nous ne nous soyons mépris également sur le sujet principal de toute la tragédie. Laissez-moi vous la montrer de ce nouveau point de vue; peut-être que plus d'une disconvenance qui vous a choqué jusqu'ici disparaîtra sous ce nouvel aspect.

Où serait donc l'unité, comme on l'appelle, de la pièce, si elle ne doit pas être dans l'amour, et si l'on n'a jamais pu songer à la mettre dans l'amitié? Les trois premiers actes traitent de l'amour, les deux derniers de l'amitié; mais ni l'un ni l'autre de ces sentiments n'occupe tout le drame. L'amitié se sacrifie et l'amour est sacrifié; mais ce n'est ni celui-ci ni celle-là à qui le sacrifice est offert par l'autre. Il faut donc qu'il y ait un troisième intérêt, différent de l'amitié et de l'amour, pour lequel tous deux aient agi et auquel tous deux aient été sacrifiés; et si la pièce a de l'unité, où pourrait-elle résider ailleurs que dans ce troisième intérêt?

Rappelez-vous mon cher ami, un certain entretien que nous avons eu ensemble, sur un des sujets favoris du temps présent, sur le développement progressif de l'humanité, devenant à la fois plus pure et plus douce, sur la plus grande liberté possible de l'individu jointe à la plus haute prospérité de l'État, bref, sur la condition la plus parfaite où l'humanité semble être appelée par sa nature et ses facultés. La conversation s'anima et éleva notre imagination à un des rêves les plus ravissants qui puissent charmer et enivrer le cœur. Nous conclûmes alors par ce souhait romanesque, que, dans la prochaine période julienne, il plût au hasard, qui a déjà fait de plus grands miracles, de faire renaitre toute la suite de nos pensées, nos rêves, nos convictions, secondés par la même ardeur et la même énergie, dans l'âme du premier-né d'un des souverains futurs de *** ou de ***, sur cet hémisphère ou sur l'autre. Ce qui, dans un entretien sérieux, n'était qu'un jeu, pouvait, à ce qu'il m'a paru, dans un jeu tel que la tragédie, s'élever à la dignité d'une conception sérieuse et vraie. Qu'y a-t-il d'impossible à l'imagination? et qu'est-ce qui n'est pas permis au poète? Notre conversation était depuis longtemps oubliée, quand je fis connaissance avec le prince d'Espagne; et je remarquai

bientôt, en étudiant ce jeune homme si heureusement doué, qu'il serait peut-être bien celui avec qui nous pourrions mettre notre projet à exécution. Aussitôt conçu, aussitôt fait ! Tout s'offrit à moi comme disposé d'avance par un bon génie : l'esprit de liberté en lutte avec le despotisme, les chaînes de l'imbécillité rompues, des préjugés séculaires secoués, une nation qui réclame les droits de l'homme, des vertus républicaines mises en pratique, des idées plus saines circulant librement, les têtes en fermentation, les âmes exaltées par un intérêt passionné, et enfin, pour compléter l'heureuse constellation, une belle âme de jeune homme, près du trône, développée, sous l'oppression et la souffrance, dans sa fleur solitaire et immaculée. Il fallait, nous en étions convenus, que le malheur eût éprouvé le fils de roi par qui nous voulions réaliser notre idéal.

« Sur le trône du roi Philippe, soyez homme ! Vous avez aussi appris à connaître la souffrance ¹. »

Il ne pouvait être pris au sein des voluptés et du bonheur ; il fallait que l'art n'eût point encore travaillé à le former, et que le monde d'alors n'eût pas encore imprimé sur lui son empreinte. Mais comment un prince royal du xv^e siècle, le fils de Philippe II, l'élève de la gent monacale, dont la raison à peine éveillée était entourée de gardiens si sévères et si pénétrants, pouvait-il parvenir à cette philosophie libérale ? Voyez là cela encore il a été pourvu. Le sort lui a donné un ami... un ami dans ces années décisives où la fleur de l'esprit s'épanouit, où l'âme s'ouvre aux impressions idéales, où la sensibilité morale s'épure ; un jeune homme d'une grande intelligence, d'un cœur généreux, à la culture duquel (qui m'empêche de l'admettre ?) un astre favorable a présidé, d'heureux hasards tout extraordinaires ont conspiré, et que quelque sage caché de son siècle a formé pour cette belle tâche. Elle est donc une création de l'amitié, cette philosophie seraine et humaine, que le prince veut mettre en pratique sur le trône. Elle se revêt de tous les charmes de la jeunesse, de toute la grâce de la poésie ; elle est déposée dans son cœur, ardente et lumineuse ; elle est la première fleur de son être, son premier amour. Le marquis a extrêmement à cœur d'y entretenir cette ardeur juvénile, de la faire durer en lui comme un objet de passion, parce que la passion seule peut l'aider à triompher des difficultés qui s'opposent à son application.

« Dites-lui, recommande-t-il à la reine, de garder du respect, quand il sera homme, pour les rêves de sa jeunesse ; de ne pas ouvrir le cœur de cette tendre fleur des dieux à la raison tant vantée de l'âge mûr, à ce ver qui tue ; de ne pas se laisser égarer, si la sagesse de la poussière blasphème l'inspiration, cet enfant du ciel. Je le lui ai dit d'avance... ² »

Il se forme donc entre les deux amis un projet enthousiaste de créer l'état le plus heureux où la société humaine puisse atteindre, et c'est sur ce projet enthousiaste, apparaissant en conflit avec la passion, que roule tout le drame. Il s'agissait donc de représenter un prince qui dût réaliser

1. Voy. *Don Carlos*, acte V, scène 7, p. 176.

2. Voy. *ibid.*, acte IV, scène 21, p. 149.

pour son siècle le plus haut idéal possible de félicité sociale, et non pas d'élever d'abord ce prince pour ce but; car cette éducation devait être de beaucoup antérieure à l'action, et ne pouvait guère d'ailleurs être l'objet d'une œuvre dramatique; encore moins s'agissait-il de lui faire mettre réellement la main à cette entreprise; car combien cela n'eût-il point dépassé les limites étroites d'une tragédie? Il était question de montrer seulement ce prince, de faire dominer en lui les dispositions d'âme qui doivent servir de fondement à une telle œuvre, et d'en élever la possibilité *subjective* à un haut degré de vraisemblance, sans s'inquiéter de savoir si la fortune et le hasard la réaliseront en effet.

NEUVIÈME LETTRE.

Je veux m'expliquer plus à fond sur ce qui précède.

Il fallait que le jeune homme de qui nous devons attendre ce résultat extraordinaire eût d'abord triomphé des passions qui pouvaient devenir de dangereux obstacles pour une semblable entreprise; il devait, pareil à ce Romain, avoir tenu sa main dans la flamme, pour nous convaincre qu'il était homme à surmonter la douleur; il fallait qu'il passât par le feu d'une épreuve redoutable et qu'il fût confirmé par cette épreuve. Ce n'est, en effet, qu'après l'avoir vu lutter heureusement contre un ennemi intérieur que nous pouvons lui promettre la victoire sur les obstacles extérieurs qui se dresseront devant lui dans sa voie de hardi réformateur; ce n'est qu'après l'avoir vu, à l'âge de l'entraînement des sens, dans toute l'ardeur de la jeunesse, défier les séductions, que nous pouvons être tout à fait sûrs qu'elles seront sans danger pour l'homme fait. Et quelle passion pouvait me donner d'une manière plus frappante un tel résultat que la plus puissante de toutes, l'amour?

Toutes les passions qui pouvaient être à redouter pour le grand but auquel je le réservais sont, à cette seule exception près, bannies de son cœur, ou n'y ont jamais habité. Dans une cour corrompue, sans mœurs, il a conservé la pureté de l'innocence première. Ce n'est pas son amour, ce ne sont pas non plus ses efforts et ses principes, c'est uniquement son instinct moral qui l'a préservé de la souillure.

« Le trait de la volupté s'est brisé sur ce cœur, bien avant qu'Élisabeth fût reine ici ¹. »

A l'égard de la princesse d'Éboli, qui, par passion et par calcul, s'oublie si souvent avec lui, il montre une innocence qui approche beaucoup de la simplicité d'esprit. Combien, qui lisent cette scène, auraient compris beaucoup plus vite la princesse! Mon intention était de mettre dans sa nature une pureté sur laquelle aucune séduction ne pût rien. Le baiser qu'il donne à la princesse était, comme il le dit lui-même, le premier

1. Ce passage se trouvait dans la dernière scène du premier acte. Schiller l'a depuis supprimé.

de sa vie, et pourtant c'était assurément un baiser très-vertueux. Mais on devait aussi le voir élevé au-dessus d'une séduction plus raffinée : de là tout l'épisode de la princesse d'Éboli, dont les artifices galants échouent contre un meilleur amour qui possède le cœur de Carlos. Ce n'est donc qu'avec cet amour qu'il a à lutter, il sera tout entier à la vertu dès qu'il aura réussi à triompher aussi de cet amour ; et c'est là le sujet de la pièce. Vous comprenez encore, maintenant, pourquoi le prince est ainsi dessiné et non autrement ; pourquoi j'ai toléré que la noble beauté de ce caractère fût troublée par tant de vivacité et d'ardeur inquiète, comme une eau claire par des bouillonnements. Il devait avoir un cœur tendre et bienveillant, l'enthousiasme du grand et du beau, de la délicatesse, du courage, de la fermeté, une générosité désintéressée ; il devait montrer de beaux et brillants éclairs de génie ; mais il ne devait pas être un sage. Le grand homme futur devait sommeiller en lui, mais un sang brûlant ne devait pas encore lui permettre de l'être actuellement. Tout ce qui fait l'excellent roi, tout ce qui peut justifier l'attente de son ami et les espérances d'un monde qui compte sur lui, tout ce qui doit se réunir pour réaliser l'idéal qu'il se propose d'un gouvernement futur, devait se trouver rassemblé dans ce caractère, mais non y être encore développé, ni séparé de la passion, ni devenu un or pur et sans mélange. Il ne s'agissait même, à proprement parler, que de le rapprocher de cette perfection, qui, pour le moment, lui manque encore ; un caractère plus parfait chez le prince aurait supprimé toute la pièce. Vous comprenez également désormais pourquoi il était nécessaire de donner une si grande place aux caractères de Philippe et des personnages animés du même esprit : faute impardonnable, si ces caractères n'eussent dû être que des machines pour nouer et dénouer une intrigue d'amour ; et vous voyez pourquoi, en général, un si vaste champ a été laissé au despotisme religieux, politique et domestique. Comme mon intention était proprement de montrer le créateur à venir du bonheur des hommes naissant en quelque sorte de la pièce même, il était fort à propos de représenter à côté de lui le créateur de leur misère, et, par une peinture complète et horrible du despotisme, d'en relever d'autant plus le ravissant contraire. Nous voyons le despote sur son triste trône ; nous le voyons indigent au milieu de ses trésors ; nous apprenons de sa bouche que, parmi tous ses millions d'hommes, il est seul, que les furies du soupçon viennent troubler son sommeil, que ses créatures lui offrent de l'or fondu au lieu d'une boisson qui étanche sa soif¹ ; nous le suivons dans sa chambre solitaire, et nous voyons là le maître de la moitié du monde demander au ciel un être humain ; puis, quand le destin a accompli ce souhait, détruire, comme un furieux, ce présent même, dont il n'était plus digne. Nous le voyons servir, à son insu, les plus viles passions de ses esclaves ; nous sommes témoins de la manière dont ils tournent les fils avec lesquels ils conduisent, comme un enfant, celui qui se figure être l'unique auteur de ses actions. Lui devant qui l'on tremble dans les régions les plus lointaines, nous le voyons rendre un compte avilissant de sa conduite devant un prêtre dominateur,

1. Voy. *don Carlos*, acte III, scène II, p. 84.

et expier une transgression légère par une honteuse correction. Nous le voyons se débattre contre la nature et l'humanité, qu'il ne peut vaincre entièrement : trop fier pour reconnaître leur pouvoir, trop impuisant pour s'y soustraire ; privé de toutes leurs jouissances, mais poursuivi de toutes leurs faiblesses et de toutes leurs terreurs ; placé en dehors de son espèce, pour exciter, comme un être intermédiaire entre le créateur et la créature, la pitié du spectateur. Nous méprisons cette grandeur, mais nous plaignons son aveuglement, parce que, dans cette difformité même, nous reconnaissons encore des traits de l'humanité qui font de lui un de nos semblables, parce qu'il n'est misérable que par les restes qui lui sont demeurés de l'humanité ; mais plus cette affreuse peinture nous paraît repoussante, plus nous sommes puissamment attirés par l'image d'une douce humanité qui brille radieuse à nos yeux dans la figure de Carlos, de son ami et de la reine.

Et maintenant, mon cher ami, envisagez encore une fois la pièce de ce nouveau point de vue. Ce que vous regardiez comme une surcharge vous le paraîtra peut-être moins à présent ; toutes les parties diverses du drame viendront se fondre dans cette unité, sur laquelle nous venons de nous entendre. Je pourrais prolonger et suivre encore ce fil conducteur ; mais qu'il me suffise de vous avoir fait apercevoir, par quelques indications, ce dont on trouve dans la pièce même le meilleur éclaircissement. Il se peut que pour découvrir l'idée capitale de l'ouvrage il faille plus de paisible réflexion que n'en comporte la précipitation avec laquelle on parcourt d'ordinaire ces sortes d'écrits ; mais n'est-il pas vrai que le but en vue duquel l'auteur a travaillé doit se montrer atteint à la fin de son œuvre ? que ce qui termine la tragédie doit être ce à quoi elle tendait ? Eh bien ! voyons comment Carlos prend congé de nous et de sa reine :

« J'ai rêvé un long et pénible rêve. J'aimais.... Maintenant je suis éveillé. Que le passé soit oublié ! Enfin, je reconnais qu'il est un bien plus grand, plus désirable que de te posséder.... Voici vos lettres que je vous rends. Détruisez les miennes ! Ne craignez plus de moi aucun emportement du cœur. C'en est fait. Un feu plus pur a transformé mon être.... Je veux lui élever un mausolée tel que jamais roi n'en a eu en partage.... Il faut que le paradis fleurisse sur sa cendre.

LA REINE.

« Voilà comme je vous désirais ! C'était là la grande pensée de sa mort ¹. »

DIXIÈME LETTRE.

Je ne suis ni illuminé, ni franc-maçon ; mais si ces deux confréries ont un but moral commun, et si ce but est celui qui a le plus d'importance pour la société humaine, il doit avoir un rapport, tout au moins, très-marqué avec celui que se proposait le marquis de Posa. Ce que ceux-là

1. Voy. *don Carlos*, acte V, scène dernière, p. 188, 189. Les vers sont disposés, dans cette citation, autrement que dans la pièce.

cherchent à accomplir par une secrète association de plusieurs membres actifs, répandus dans le monde, le dernier veut l'exécuter, d'une façon plus complète et plus courte, par un seul individu : à savoir, par un prince qui est appelé à monter un jour sur le plus grand trône du monde, et que cette haute position rend propre à une telle œuvre. Dans ce seul individu il fait dominer un ordre d'idées et une manière de sentir d'où découlera, comme une conséquence nécessaire, cette influence bienfaisante qu'il a en vue. Beaucoup pourraient juger ce sujet trop abstrait et trop sérieux pour un ouvrage dramatique, et s'ils ne s'attendaient à rien autre chose qu'à la peinture d'une passion, j'aurai effectivement trompé leur attente ; mais il m'a paru que c'était une entreprise digne d'être tentée que de « transporter dans le domaine des beaux-arts des vérités qui doivent être les plus sacrées de toutes pour quiconque veut du bien à l'espèce humaine, et qui jusqu'à présent n'ont été que du domaine de la science ; de les animer de lumière et de chaleur, et de les montrer introduites, comme des mobiles actifs et vivants, dans l'âme de l'homme et y soutenant une lutte énergique avec la passion. » Quand le génie de la tragédie se serait vengé sur moi de cette violation de ses limites, je n'en espère pas moins que quelques idées, qui ne sont pas tout à fait sans valeur et qui ont été déposées dans ce drame, ne seront pas perdues pour le lecteur honnête qui les saura découvrir, et qu'il ne sera peut-être pas désagréablement surpris de voir des remarques qu'il se rappelle avoir trouvées dans Montesquieu, appliquées et confirmées dans une tragédie.

ONZIÈME LETTRE.

Avant de me séparer pour toujours de notre ami Posa, encore quelques mots sur son inexplicable conduite envers le prince, et sur sa mort.

Beaucoup de personnes le blâment de ce que lui, qui a conçu de si hautes idées de la liberté et qui les a sans cesse à la bouche, s'arrogé pourtant à lui-même un pouvoir arbitraire et despotique sur son ami, de ce qu'il le mène en aveugle comme un mineur, et le conduit par cela même au bord du précipice. Comment, dit-on, excuser le marquis de Posa, quand, au lieu de découvrir tout simplement au prince ses rapports actuels avec le roi, au lieu de conférer raisonnablement avec lui des mesures à prendre, et de prévenir une bonne fois, en l'initiant à son plan, toutes les démarches précipitées, où, sans cela, l'ignorance, la défiance, la crainte et une ardeur irréfléchie pouvaient entraîner le prince et l'ont ensuite effectivement entraîné ; quand, au lieu de suivre une voie si naturelle, si innocente, il préfère courir le plus grand danger, attendre des résultats si faciles à éviter, et qu'enfin, lorsqu'ils se sont réellement produits, il cherche à y remédier par un moyen qui peut avoir une issue aussi funeste qu'il est brutal et peu naturel, à savoir, par l'arrestation du prince ? Il connaissait le cœur docile de son ami. Un moment auparavant, le poëte nous l'avait montré nous donnant une preuve

de l'empire avec lequel il le dominait. Deux mots lui auraient épargné cette ressource odieuse. Pourquoi recourt-il à l'intrigue, quand, par la droite voie, il serait arrivé incomparablement plus vite et plus sûrement à son but ?

Parce que ce procédé violent et peu loyal du chevalier a amené toutes les situations qui suivent et surtout son sacrifice, on a supposé, un peu vite, que le poète s'était laissé entraîner, par cet avantage insignifiant, à faire violence à la vérité de ce caractère et à détourner l'action de son cours naturel. Comme c'était, après tout, la voie la plus commode et la plus courte pour se retrouver dans cette étrange conduite du marquis, on ne chercha pas, dans tout l'ensemble de ce caractère, une autre explication plus simple; car ce serait beaucoup trop demander à un critique, que de vouloir qu'il s'abstint d'un jugement pour cela seul que l'auteur s'en trouve mal. Pourtant je croyais avoir acquis quelque droit à cette justice pour avoir plus d'une fois, dans la pièce, sacrifié à la vérité une situation plus brillante.

Incontestablement, le caractère du marquis de Posa aurait gagné en pureté et en beauté, s'il avait agi avec une droiture absolue, et s'il était toujours resté élevé au-dessus des ressources peu nobles de l'intrigue. J'avoue aussi que ce caractère me tenait fort au cœur; mais ce qui était à mes yeux la vérité me touchait encore davantage. Or, la vérité à mes yeux, c'est « que l'amour d'un objet réel et l'amour d'un objet idéal doivent être aussi différents dans leurs effets qu'ils sont distincts dans leur essence; que l'homme le plus désintéressé, le plus pur et le plus noble, est très-souvent exposé, par un attachement enthousiaste à l'idéal, de vertu et de bonheur à créer, qu'il conçoit, à disposer des individus avec autant d'arbitraire que le despote le plus égoïste, parce que l'objet des efforts de tous deux n'est pas hors d'eux, mais au dedans d'eux, et parce que le premier, qui règle ses actions sur un type intérieur de son esprit, est presque autant en lutte avec la liberté des autres que le second, qui a pour but final son propre moi. » Souvent la vraie grandeur de l'âme ne conduit pas moins à la violation de la liberté d'autrui que l'égoïsme et l'ambition, parce qu'elle agit en vue de l'action même et non des individus. Justement parce qu'elle agit avec une vue constante du tout, l'intérêt bien plus faible de l'individu disparaît très-facilement dans cette vaste perspective. La vertu fait de grandes choses pour l'amour de la loi, l'enthousiasme pour son idéal, l'amour pour son objet. Dans la première de ces trois catégories, nous nous choisirons des législateurs, des juges et des rois; dans la seconde, des héros; mais seulement dans la troisième, notre ami. Nous vénérons les premiers, nous admirons les seconds, nous aimons les troisièmes. Carlos a eu sujet de se repentir de n'avoir pas tenu compte de cette distinction et d'avoir fait d'un grand homme son ami de cœur.

« Que t'importe la reine ? Aimes-tu la reine ? Ton austère vertu doit-elle s'enquérir des petits soucis de mon amour ? »

« Ah ! dans tout ceci il n'y a rien de condamnable, rien, rien que ce

« fol aveuglement qui jusqu'à ce jour m'a empêché d'apercevoir que tu es... aussi grand que tendre ¹. »

Le rêve enthousiaste du marquis est d'agir sans bruit, sans aide, dans une grandeur silencieuse. Comme la Providence veille sur un homme endormi, il veut dénouer en silence le destin de son ami; il veut le sauver comme un Dieu, et c'est par là même qu'il le conduit à l'abîme. Il élève trop ses regards vers son idéal de vertu et ne les abaisse pas assez vers son ami : c'est ce qui les perd tous deux. Le malheur de Carlos est venu de ce que son ami ne s'est pas contenté, pour le sauver, des moyens ordinaires.

Et ici, ce me semble, je rencontre sur mon chemin une vérité d'expérience empruntée au monde moral, un fait qui n'est pas indigne d'attention, et qui ne peut être entièrement étranger à quiconque a tant soit peu pris le temps de regarder autour de soi ou d'observer le cours de ses propres sentiments. Cette vérité, la voici : c'est que les motifs moraux, tirés d'un idéal de perfection à atteindre, ne se trouvent pas naturellement dans le cœur de l'homme, et que, justement pour y avoir été d'abord introduits par l'art, ils n'ont pas toujours un effet salutaire, mais sont exposés, par une transition fort humaine, à un funeste abus. C'est par des lois pratiques, et non par les conceptions artificielles de la raison spéculative, que l'homme doit être dirigé dans sa conduite morale. Cela seul déjà, qu'un tel idéal moral, ou une telle combinaison artificielle, n'est rien de plus qu'une idée, qui, comme toutes les autres idées, participe du point de vue borné de l'individu auquel elle appartient, et ne peut se prêter à cette généralité d'application à laquelle l'homme a coutume de l'étendre dans la pratique; cela seul, dis-je, en ferait nécessairement dans ses mains un instrument extrêmement dangereux; mais il devient beaucoup plus dangereux encore par l'union qu'il ne contracte que trop vite avec certaines passions qui se trouvent plus ou moins dans le cœur de tous les hommes; je veux dire l'ambition de dominer, la présomption et l'orgueil, qui s'en emparent immédiatement et s'y mêlent d'une façon indissoluble. Nommez-moi, mon cher ami, pour ne prendre qu'un exemple entre des milliers, nommez-moi un fondateur d'ordre, ou même un ordre, une association, qui, avec les vues les plus pures et les plus nobles intentions, se soient toujours conservés exempts, dans la pratique, de tout arbitraire, de toute atteinte à la liberté d'autrui, et de l'esprit de mystère et de domination. Nommez-moi un homme, un ordre, qui, en poursuivant un but moral, aussi dégagé que vous le voudrez de tout mélange impur, en tant du moins qu'ils se représentent ce but comme quelque chose d'indépendant et d'absolu, et qu'ils veulent l'atteindre dans toute la pureté avec laquelle il s'est offert à leur raison, qui dans cette poursuite, dis-je, ne se soient laissé entraîner, à leur insu, à empiéter sur la liberté d'autrui, à oublier ce respect dû aux droits des autres, à des droits qu'ils regardaient eux-mêmes autrefois comme les plus sacrés de tous, assez souvent même à exercer le despotisme le plus arbitraire, et cela sans avoir changé leur but, sans avoir altéré en rien la pureté des

1. Voy. *don Carlos*, acte V, scène 1, p. 161.

intentions. Je m'explique ce phénomène par le besoin qu'éprouve notre raison bornée, d'abrèger sa route, de simplifier son œuvre et de confondre dans le général et l'ensemble les individualités qui la pourraient distraire et troubler ; je me l'explique par le penchant universel de notre âme à la domination, ou par le désir d'écarter tout ce qui empêche l'exercice de nos forces. J'ai choisi, à cause de cela, un caractère très-bienveillant, absolument élevé au-dessus de tout désir égoïste ; j'ai mis en lui le plus grand respect des droits d'autrui, je lui ai même donné pour but l'établissement du règne universel de la liberté, et je crois ne me trouver nullement en contradiction avec l'expérience générale en le laissant, même dans cette voie, s'égarer jusqu'à des actes despotiques. Il était dans mon plan qu'il se prit, lui aussi, à ce piège, tendu à tous ceux qui suivent la même route que lui. Que m'en eût-il coûté de le lui faire éviter, de le conserver intact, et de donner au lecteur, séduit par ce personnage, la jouissance pure et sans mélange de toutes les autres beautés d'un tel caractère, si ce n'eût été à mes yeux un bien plus grand avantage, de rester fidèle à la nature humaine, et de confirmer par cet exemple une vérité d'expérience dont on ne peut trop se pénétrer. C'est que, dans les choses morales, on ne peut s'écarter sans danger du sentiment pratique naturel, pour s'élever à des abstractions générales ; que l'homme se confie bien plus sûrement aux inspirations de son cœur ou au sentiment inné et personnel du juste et de l'injuste, qu'à la dangereuse direction d'un idéal universel qu'il s'est créé artificiellement ; car ce qui n'est pas *naturel* ne peut jamais conduire au *bien*.

DOUZIÈME LETTRE.

Il ne reste plus que quelques mots à dire sur son sacrifice.

On l'a blâmé de se précipiter volontairement dans une mort violente, qu'il aurait pu éviter. Tout n'était pas encore perdu, dit-on. Pourquoi n'aurait-il pas pu fuir tout aussi bien que son ami ? Était-il surveillé de plus près que lui ? Son amitié même pour Carlos ne lui faisait-elle pas un devoir de se conserver pour lui ? Et ne pouvait-il pas lui être plus utile par sa vie que par sa mort, selon toute vraisemblance, en supposant même que tout réussît conformément à son plan ? Ne pouvait-il pas... ? Eh ! sans doute. Que n'aurait pas pu à sa place le tranquille spectateur ? et qu'il eût ménagé sa vie avec bien plus de sagesse et de prudence ! Il est dommage seulement que le marquis n'eût ni l'heureux sang-froid, ni le loisir, qui étaient nécessaires pour un calcul aussi raisonnable. Mais, dira-t-on, le moyen forcé et subtil auquel il a recours pour mourir ne pouvait certes pas s'offrir à lui tout à coup et au premier moment ; pourquoi n'aurait-il pas pu tout aussi bien employer le temps et la réflexion qu'il lui a coûté, à imaginer un projet de délivrance raisonnable, ou plutôt à adopter tout de suite celui qui était sous sa main, et qui sur-le-champ saute aux yeux du lecteur le moins clairvoyant ? S'il

ne voulait pas mourir pour mourir, ou (comme s'exprime un de mes critiques) s'il ne voulait pas mourir pour l'amour du martyr, on a peine à comprendre comment ces moyens, si recherchés, de se perdre se sont offerts à lui, plutôt que les moyens de salut beaucoup plus naturels. Ce reproche a quelque chose de très-spécieux, et il est d'autant plus nécessaire de l'examiner.

Voici la solution :

En premier lieu, cette objection se fonde sur cette hypothèse fautive et réfutée suffisamment par ce qui précède, que le marquis ne meurt que pour son ami, ce qu'on ne peut plus guère admettre après qu'il a été prouvé qu'il n'a pas vécu pour lui, et que cette amitié a un tout autre caractère qu'on ne pensait. Ainsi nous savons qu'il ne peut guère mourir pour sauver le prince; pour cela, d'ailleurs, il se serait sans doute présenté à lui d'autres moyens moins violents que la mort. « Il meurt afin de donner et de faire pour son idéal, déposé par lui dans l'âme du prince, tout ce qu'un homme peut donner et faire pour ce qu'il a de plus précieux; il meurt afin de lui montrer, de la manière la plus frappante qui soit en son pouvoir, combien il croit à la vérité et à la beauté de son projet, et combien l'accomplissement en est important pour lui. » Il meurt, comme plusieurs grands hommes sont morts, pour une vérité qu'il voulait voir adopter et suivre par beaucoup d'autres hommes, afin d'attester, par son exemple, à quel point elle méritait qu'on souffrit tout pour elle. Quand le législateur de Sparte eut achevé son œuvre, et que l'oracle de Delphes eut déclaré que la république fleurirait et durerait aussi longtemps qu'elle respecterait les lois de Lycurgue, il convoqua le peuple de Sparte et lui fit prêter serment de laisser intacte la nouvelle constitution, au moins jusqu'à son retour d'un voyage qu'il allait entreprendre. Cette promesse lui ayant été faite par un serment solennel, Lycurgue quitta le territoire de Sparte, et cessa dès ce moment de prendre de la nourriture, et la république attendit en vain son retour. Avant sa mort, il ordonna encore expressément de jeter sa cendre même dans la mer, afin que nul atome de son être ne pût retourner à Sparte et donner, même en apparence, à ses concitoyens le moindre droit de se délier de leur serment. Lycurgue a-t-il pu croire sérieusement qu'il enchaînerait le peuple lacédémonien par cette subtilité, et qu'il assurerait par un tel jeu la durée de sa constitution? Est-il même possible d'imaginer qu'un homme aussi sage ait pu sacrifier à une idée aussi romanesque une vie qui était d'un si grand prix pour sa patrie? Mais ce qui me semble très-croyable et digne de lui, c'est qu'il ait fait ce sacrifice pour graver, par la grandeur et l'extraordinaire de cette mort, un souvenir ineffaçable de lui dans le cœur de ses Spartiates, et répandre sur son œuvre une plus grande vénération, en faisant de l'auteur un objet d'admiration et d'attendrissement.

En second lieu, il ne s'agit pas, on le sent facilement, de savoir à quel point cet expédient est nécessaire, naturel et utile en effet, mais ce qu'il a dû paraître à celui qui devait l'adopter, et combien il a été ou facile ou difficile pour lui d'en concevoir l'idée. C'est donc beaucoup moins la situation des choses que la disposition intérieure de celui sur qui les

choses agissent, qu'il faut ici prendre en considération. Les idées qui conduisent le marquis à cette résolution héroïque lui sont-elles familières, se présentent-elles à lui facilement et vivement ? Alors la résolution n'est ni recherchée ni forcée. Ces idées sont-elles dans son âme les idées maîtresses et dominantes, et les autres, qui pourraient l'amener à un parti plus doux, se trouvent-elles au contraire dans l'ombre ? Alors la résolution qu'il prend est nécessaire. Les sentiments qui pourraient combattre cette résolution, chez tout autre, ont-ils peu de pouvoir sur lui ? Dans ce cas, l'accomplissement ne peut pas non plus lui tant coûter, et c'est là ce qu'il nous faut maintenant examiner.

D'abord, dans quelles circonstances se porte-t-il à cette résolution ? C'est dans la situation la plus pressante où jamais homme se soit trouvé, où l'effroi, le doute, le mécontentement de lui-même, la douleur et le désespoir assiègent à la fois son âme. L'effroi : il voit son ami sur le point de découvrir à la plus dangereuse ennemie qu'il lui connaisse un secret dont sa vie dépend. Le doute : il ne sait pas si ce secret est révélé ou non. Si la princesse le connaît, il faut qu'il agisse envers elle comme envers une confidente ; si elle l'ignore, une seule syllabe peut faire de lui le délateur, le meurtrier de son ami. Le mécontentement de lui-même : c'est lui seul qui, par sa malheureuse réserve, a poussé le prince à cette précipitation. La douleur et le désespoir : il voit son ami perdu, il voit perdues, avec son ami, toutes les espérances qu'il avait fondées sur lui.

« Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans les bras de la princesse Éboli.... Malheureux ! dans les bras d'un démon, car c'était elle qui t'avait trahi.... Je te vois y courir. Un fatal pressentiment traverse mon cœur. Je te suis. Trop tard. Je te trouve à ses pieds. Déjà l'aveu franchissait tes lèvres. Plus de salut pour toi.... Alors la nuit enveloppe mes sens. Rien ! rien ! aucune issue ! aucun secours ! aucun, dans tout le domaine de la nature ! »

C'est au moment même où son âme est assaillie de tant d'émotions si différentes, qu'il doit improviser un moyen de sauver son ami. Quel sera-t-il ? Il a perdu le libre et droit usage de son jugement, et, avec lui, ce fil des choses que la calme raison est seule en état de suivre. Il n'est plus maître de la direction de ses pensées.... il est donc sous l'empire de ces idées qui ont en lui le plus d'éclat et lui sont le plus familières.

Or, de quel genre sont ces idées ? Qui ne découvre par tout l'ensemble de sa vie, à voir comme il vit dans la pièce, devant nos yeux, que son imagination tout entière est remplie et pénétrée par les fantômes d'une grandeur romanesque, que les héros de Plutarque vivent dans son âme, et que, de deux issues, ce sera toujours le parti héroïque qui se présentera à lui le premier et de préférence ? Sa précédente scène avec le roi ne nous a-t-elle pas montré combien un tel homme était capable de tout oser pour ce qui lui semblait vrai, beau et excellent ? Qu'y a-t-il encore de plus naturel que de voir l'indignation qu'il éprouve en ce moment contre lui-même le porter à chercher d'abord parmi les moyens de salut qui

doivent lui coûter quelque sacrifice? de la voir lui persuader que c'est, jusqu'à un certain point, un devoir de justice pour lui d'assurer le salut de son ami, à ses dépens, puisque c'est son irréflexion qui a précipité cet ami dans un tel danger? Considérez, en outre, qu'il ne peut trop se hâter de s'arracher à cet état passif et de retrouver la libre jouissance de son être et l'empire sur ses sentiments. Un génie comme le sien, vous me l'accorderez, cherche du secours en lui-même et non hors de lui; et si l'homme simplement habile n'eût eu rien de plus pressé que d'examiner, sous toutes ses faces, la situation où il se trouvait, jusqu'à ce qu'il eût su enfin en tirer avantage, il est au contraire tout à fait dans le caractère d'un enthousiaste héroïque d'abrèger sa route et de chercher, par quelque action extraordinaire, par un agrandissement soudain de son être, à se relever dans sa propre estime. La résolution du marquis serait donc déjà, jusqu'à un certain point, explicable comme un palliatif héroïque, par lequel il cherche à s'arracher à un sentiment momentanément de stupeur inerte et d'abattement, l'état le plus affreux pour un tel esprit. Ajoutez à cela que, dès son enfance, dès le jour où Carlos s'offrit pour lui à un châtiment douloureux, le désir de reconnaître cette action magnanime poursuivait son âme et la tourmentait comme une dette non payée, et que ce désir ne doit pas ajouter peu de poids en ce moment à celui des raisons précédentes. Que ce souvenir se soit réellement offert à lui, c'est ce que prouve un passage où il lui échappe involontairement. Carlos le presse de fuir avant que les conséquences de son action hardie aient éclaté. « Ai-je été si empressé, si consciencieux, Carlos, lui répond-il, lorsque, dans ton enfance, ton sang coula pour moi ? » La reine, entraînée par sa douleur, l'accuse même d'avoir nourri longtemps dans son cœur cette résolution :

« Vous vous êtes précipité dans cette action, que vous nommez sublime. Ne le niez pas. Je vous connais. Depuis longtemps vous en aviez soif^a. »

Enfin, je n'ai nullement l'intention d'absoudre le marquis du reproche d'exaltation. L'exaltation et l'enthousiasme se touchent de si près, la limite qui les sépare est si étroite, que, dans la chaleur de la passion, il n'est que trop facile de la franchir. Et le marquis n'a que quelques moments pour son choix! La disposition d'esprit dans laquelle il se résout à l'action est la même où il fait, pour l'accomplir, un pas irréparable. Il n'a pas le bonheur de pouvoir considérer encore une fois sa résolution, dans une autre situation d'esprit, avant de l'exécuter. Qui sait si alors il n'en eût pas pris une autre? Une disposition toute différente est, par exemple, celle où il se trouve en quittant la reine. « Oh! s'écrie-t-il, la vie est pourtant belle ! » Mais il est trop tard quand il fait cette découverte. Il s'enveloppe dans la grandeur de son action pour n'en éprouver aucun repentir.

1. Voy. *don Carlos*, acte V, scène III, p. 167.

2. Voy. *ibid.*, acte IV, scène XXI, p. 152.

3. Voy. *ibid.*, acte IV, scène XXI, p. 152.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DON CARLOS, INFANT D'ESPAGNE, poëme dramatique.....	1
APPENDICE. Variantes... ..	191
Premier plan de don Carlos.....	214
Dédicace au duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar.....	216
Préface de don Carlos.....	217
Avis relatif à don Carlos.....	219
Hommage de don Carlos.....	220
LETRES DE SCHILLER SUR DON CARLOS.....	221
LE MISANTHROPE, fragment.....	251
WALLENSTEIN, poëme dramatique.....	281
PREMIÈRE PARTIE :	
LE CAMP DE WALLENSTEIN.....	283
APPENDICE.....	325
LES PICCOLOMINI.....	327
DEUXIÈME PARTIE :	
LA MORT DE WALLENSTEIN, tragédie.....	423
APPENDICE aux Piccolomini et à La Mort de Wallenstein.....	569

